Croquis Parisiens

A Vau l'Eau

Un Dilemme

★

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1905.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

L'Oblat, roman. — Paris, P.-V. Stock, 1903.
Pages Catholiques (pages choisies). — Un fort volume in-16, précédé d'une préface de M. l'abbé Mugnier. — Paris, P.-V. Stock, 1899.
Sainte Lydwine de Schiedam { Paris, P.-V. Stock, in-8°, mars 1901. / Paris, P.-V. Stock, in-16, avril 1901.
Marthe { Bruxelles, Jean Gay, 1876. / Paris, Dervaux, 1879.
Les Sœurs Valard. Paris, Charpentier, 1879.
En Ménage. Paris, Charpentier, 1881.
A Rebours. Paris. Charpentier, 1884.
En Rade. Paris, Tresse et Stock, 1887.
Là-Bas. Paris, Tresse et Stock, 1891.
En Route. Paris Tresse et Stock, 1895.
La Cathédrale. Paris, Tresse et Stock, 1898.

NOUVELLES

Sac au dos (dans *les soirées de Médan*). Paris, Charpentier, 1880.
A Vau l'Eau { Bruxelles, Kistemaeckers, 1882. / Paris, Tresse et Stock, 1894.
Un Dilemme. Paris, Tresse et Stock, 1887.

CROQUIS, POÈMES EN PROSE

Le Drageoir aux épices { Paris, Dentu, 1874. / Paris, Maillet, 1875.
Croquis Parisiens { (Eaux-fortes de Forain et de Raffaëlli). Paris, Vaton, 1880. / Paris, Vanier, 1886.
La Bièvre, Paris, Genonceaux, 1890.
La Bièvre et Saint-Séverin { Paris, P.-V. Stock, 1898. / Paris, Lahure, 1900.
De Tout. Paris, P.-V. Stock, 1901.

CRITIQUES D'ART

L'art Moderne { Paris, Charpentier, 1883. / Paris, P.-V. Stock, 1902.
Certains. Paris, Tresse et Stock, 1889.

PANTOMIME

En collaboration avec Léon Hennique (dessins en couleur de Chéret). *Pierrot Sceptique*. Paris, Rouveyre, 1881.

DIJON. — IMP. DARANTIERE

J.-K. HUYSMANS

Croquis Parisiens
A Vau l'Eau
Un Dilemme

40855
14/4/06

PARIS — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(ANCIENNE LIBRAIRIE TRESSE ET STOCK)
155, rue Saint-Honoré,
En face du Théâtre-Français

1905

DE CE VOLUME IL A ÉTÉ TIRÉ A PART :

19 ex. sur papier de Hollande;
9 ex. sur papier du Japon.

Chacun des exemplaires est numéroté à la presse.

PQ
2309
H4C7
1905

Croquis parisiens

LES

FOLIES-BERGÈRE

EN 1879

I

Quand après avoir subi les cris de marchands de programmes et les invites de négociants s'offrant à vous cirer les bottes, l'on a franchi le comptoir où, parmi des Messieurs assis, un jeune homme debout, à moustaches rousses, porteur d'une jambe de bois et d'un ruban rouge, prend les cartes, assisté d'un huissier à chaîne, la scène du théâtre vous apparaît coupée au milieu du rideau par la masse plafonnante du balcon. L'on voit le bas de la toile, ses deux yeux grillés et devant elle le fer à cheval de l'orchestre plein de têtes, un champ inégal et remuant où, sur la lueur monotone des crânes et le glacé des cheveux pommadés d'hommes, les chapeaux de femmes rayonnent avec leurs plumes et leurs fleurs partant de tous les côtés, en gerbes.

Un grand brouhaha s'élève de la foule qui se tasse. Une vapeur chaude enveloppe la salle, mé-

langée d'exhalaisons de toute sorte, saturée d'une âcre poussière de tapis et de sièges qu'on bat. L'odeur du cigare et de la femme s'accentue ; les gaz brûlent plus lourds, répercutés par des glaces qui se les renvoient d'un bout du théâtre à l'autre ; c'est à peine si la circulation devient possible, à peine si l'on peut apercevoir au travers de la haie touffue des corps un acrobate qui se livre en cadence sur la scène à des exercices de voltige sur la barre fixe.

Un moment, dans le créneau formé par deux bouts d'épaules et par deux têtes, on l'entrevoit, courbé en deux, les pieds arcboutés et cramponnés au bois, accélérant son mouvement de rotation, tournant furieusement sans forme humaine, crachant des étincelles comme ces soleils d'artifice qui vire-voltent, en pétillant, dans une pluie d'or ; puis, peu à peu, la musique qui se roule avec lui ralentit sa volute et, peu à peu aussi, la forme du clown reparaît, le rose du maillot tranche sur l'or qui, moins vivement secoué, fulgure par places seulement, tandis que, remis sur ses pieds, l'homme salue des deux mains la foule.

II

A Ludovic de Francmesnil.

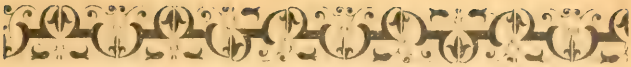
Alors qu'on monte à la galerie supérieure de la salle, escaladant au milieu de femmes dont les traînes bruissent, en serpentant sur les marches, un escalier où la vue d'une statue de plâtre, tenant en main des becs à gaz, rappelle immédiatement l'entrée d'une maison suspecte, la musique s'engouffre à votre suite, affaiblie d'abord, puis éclatante et plus nette qu'autre part au tournant de la cage. Une bouffée d'air chaud vous saute au visage et là, sur le palier, on voit le spectacle contraire, la vision complétée du bas, le rideau tombant du haut de la scène, coupé au milieu par le rebord rouge des loges découvertes tournant en demi-lunes autour du balcon suspendu à quelques pieds sous elles.

Une ouvreuse dont les rubans roses bouffent sur le bonnet blanc, vous offre un programme qui est

une merveille d'art tout à la fois spiritualiste et positiviste : Indien qui maquille les cartes, dame qui s'intitule chiromancienne et graphologue, magnétiseur, somnambules, pythonisses au marc de café, locations d'ocarinas et de pianos et vente à forfait de musiques pleurardes, voilà pour l'âme. — Réclames de bonbons, de corsets et de bretelles, guérison radicale des affections secrètes, traitement tout spécial des maladies de la bouche, voilà pour le corps. — Une seule chose interloque : une annonce de machines à coudre. On comprend encore celle d'une salle d'armes, il y a des gens si bêtes ! Mais la Silencieuse et la Singer ne sont pas les outils dont se servent d'ordinaire les travailleuses d'ici ; à moins pourtant que cette annonce ne soit placée là comme un symbole d'honnêteté, comme une invite aux labeurs chastes. C'est peut-être, sous une autre forme, la brochure morale que les Anglais distribuent pour ramener les créatures viciées à la vertu.

. . . . . .

L'imagination est décidément une bien belle chose ; elle permet de prêter aux gens des idées encore plus sottes que celles qu'ils ont eues sans doute.



III

A Léon Hennique.

Elles sont inouïes et elles sont splendides, lorsque dans l'hémicycle longeant la salle, elles marchent deux à deux, poudrées et fardées, l'œil noyé dans une estompe de bleu pâle; les lèvres cerclées d'un rouge fracassant, les seins projetés en avances sur des reins sanglés, soufflant des effluves d'opopanax qu'elles rabattent en s'éventant et auxquels se mêlent le puissant arome de leurs dessous de bras et le très fin parfum d'une fleur en train d'expirer à leur corsage.

On regarde, ravi, ce troupeau de filles passer en musique sur un fond de rouge sourd, coupé de glaces, dans un tournoiement ralenti de chevaux de bois courant en rond, au son d'un orgue, sur un bout de rideau écarlate orné de miroirs et de lampes; l'on regarde les hanches remuer dans des robes bordées en bas comme d'un remous d'écume par

le blanc jupon qui se roule sous la queue de l'étoffe. L'on hennit, en suivant le travail de ces dos de femmes se coulant entre les poitrines d'hommes qui, venant en sens inverse, s'ouvrent et se referment sur elles, laissant entrevoir, par les interstices des têtes, des derrières de chignons, allumés de chaque côté par le point d'or d'un bijou, par l'éclair d'une pierre.

Puis, cet inépuisable quart, sans cesse battu par les mêmes femmes, vous lasse et l'on dresse l'oreille à la rumeur qui, se levant de la salle, salue l'entrée du chef d'orchestre, un grand maigre connu par ses polkas de barrière et par ses valses. Une salve d'applaudissements part des pourtours du haut et du bas et des loges où des blancheurs suspectes de femmes s'entrevoient dans la pénombre ; le maëstro s'incline, relève son chef coiffé d'une tête de loup, ses moustaches de chinois poivre et sel, son nez chaussé d'un binocle et, le dos tourné à la scène, il conduit en habit noir et en cravate blanche, remuant tranquillement de la musique, ennuyé et comme pris de sommeil, puis tout à coup, se tournant vers les cuivres, il tient son bâton ainsi qu'une ligne, pêche le coup de gueule de la reprise, extrait d'un geste sec des notes comme on arrache des dents, bat l'air en haut et en bas, pompe enfin de la mélodie comme on pompe d'une machine à bière.

IV

A Paul Daniel.

Le morceau de musique est terminé, un silence lui succède et un coup de timbre retentit. La toile se lève, la scène reste pourtant vide, mais des hommes vêtus de blouses de toile grise à parements et à collets rouges courent dans tous les coins de la salle, tirant des cordes, défaisant des crampons, arrangeant des nœuds. Le vacarme reprend, deux ou trois hommes se démènent sur la scène, tandis qu'un mieux mis les regarde. On s'apprête à tendre un immense filet, au milieu de la scène, par-dessus l'orchestre. Le filet oscille, quitte les parois du balcon où il est roulé, puis, courant sur ses anneaux de cuivre, il bruit comme une mer qui joue avec des galets.

Des bravos crépitent dans toute la salle. L'orchestre moud une valse de clowns ; une femme et un homme entrent, habillés de maillots chair, avec

des hausse-cols et des caleçons d'allure japonaise, bleu indigo et bleu turquoise, lamés d'argent, à franges ; la femme, une Anglaise, fardée à outrance sous ses cheveux jaunes, un plantureux derrière saillant sur des jambes robustes, l'homme plus grêle en comparaison, la tête très peignée, les moustaches en crocs. Le fixe sourire des sydonies tournantes des coiffeurs erre sur leurs faces nettoyées d'hercules. L'homme s'élance sur une corde, se hisse jusqu'au trapèze qui pend devant la toile, au milieu de cordages et de vergues, entre des lustres, au plafond, et, assis sur la barre qui lui refoule la chair des cuisses, il exécute rapidement quelques tours de passe-passe, s'essuyant de temps à autre les mains à un mouchoir attaché à l'une des cordes.

La femme monte à son tour jusqu'au filet qui plie sous elle, le traverse d'un bout à l'autre, renvoyée à chaque pas comme par un tremplin, ses nattes couleur soufre lui dansant en lumière sur la nuque, et, grimpée sur une petite plate-forme pendue au-dessus du balcon, posée en face de l'homme, séparée de lui par toute la salle, elle attend. Tous les yeux sont braqués sur elle.

Les deux jets de lumière électrique dardés sur son dos du fond des Folies l'enveloppent, se brisant au tournant de ses hanches, l'éclaboussant de la nuque aux pieds, la gouachant pour ainsi dire d'un contour d'argent, passant de là séparément au tra-

vers des lustres, presque invisibles dans leur trajet, réunis et épanouis à leur arrivée sur l'homme au trapèze en une gerbe d'une lumière bleuâtre qui allume les franges de son caleçon de micas scintillants comme des points de sucre.

La valse continue plus lentement avec des ondulations ralenties de hamac, des remuements presque insensibles de berceuse, accompagnant la mesure douce du trapèze, l'ombre double de l'homme projetée par les deux rayons de lumière électrique sur le haut de la toile.

Penchée un peu en avant, la femme saisit, elle aussi, un trapèze d'une main et se retient de l'autre à une corde. L'homme dégringole pendant ce temps, reste suspendu par les pieds, à la barre de son trapèze, immobile, la tête en bas, les bras tendus.

Alors la valse s'arrête net. Un grand silence se fait, coupé tout à coup par la détonation d'une bouteille de champagne. Un frémissement court dans le public, un « all right » traverse la salle ; la femme, lancée à toute volée, file sous la lumière des lustres, tombe, lâchant le trapèze, les pieds en avant, dans les bras de l'homme qui, au coup fracassant d'une cymbale, à la reprise de la valse montant triomphale et joyeuse, la balance, une minute, par les jambes, et la jette dans le filet où elle rebondit avec son maillot d'azur et d'argent

comme un poisson qui roule et saute dans un épervier.

Des trépignements, des claquements de mains, des chocs de cannes contre le plancher, accompagnent, pendant leur descente, les acrobates. Une fois disparus entre des portants, des cris s'élèvent plus tumultueux, l'homme et la femme reviennent, l'un, saluant très bas, l'autre, envoyant des baisers à pleines mains, puis, avec un petit saut d'enfants, ils se retirent de nouveau dans les coulisses.

Le filet qu'on ramène remplit encore la salle de son bruit de lames qui déferlent.

. . . . . .

Et voilà que je songe à Anvers maintenant, au grand port où dans un roulement pareil s'entend le « all right » des marins anglais qui vont prendre le large. C'est ainsi pourtant que les lieux et les choses les plus disparates se rencontrent dans une analogie qui semble bizarre, au premier chef. On évoque dans l'endroit où l'on se trouve les plaisirs de celui où l'on ne se trouve pas. Ça fait tête-bêche, coup double. C'est la courte joie que le présent inspire, déviée à l'instant où elle lasserait et prendrait fin et renouvelée et prolongée en une autre qui, vue au travers du souvenir, devient tout à la fois plus réelle et plus douce.

V

Le ballet commence. Le décor représente un vague intérieur de sérail, plein de femmes encapuchonnées qui se dandinent comme des ourses. Un Ottoman de mardi-gras, la tête couverte d'un turban et la bouche munie d'un chibouck, fait claquer son fouet. Les capuchons tombent, montrant des almées, racolées dans le fond d'une banlieue, en train de sautiller, au son d'une musique de bastringue égayée de temps à autre par l'air de la « casquette au père Bugeaud » introduit dans de la mazurke pour justifier sans doute l'arrivée d'une fournée de femmes costumées en spahis.

C'est, à un moment, sous les jets de lumière électrique qui inondent la scène, un tourbillon de tulle blanc, éclaboussé de feux bleus, avec du nu de chair sautant au centre ; puis, la première danseuse, reconnaissable surtout à son maillot de soie, apparaît, fait quelques pointes sur les talons, remue ses faux

sequins qui l'enveloppent comme d'une ronde de points d'or, bondit et s'affaisse dans ses jupes, simulant la fleur tombée, les pétales en bas et la tige en l'air.

Mais tout cet oriental de mi-carême éclatant dans un fracas d'apothéose n'a pu faire oublier aux connaisseurs que, parmi ces grandes bringues secouant en cadence leurs puces, une seule fut intéressante, celle costumée en officier de spahis, avec un large pantalon bleu flottant, de mignonnes bottes rouges, le spencer à soutaches d'or, le petit gilet écarlate collant, moulant le sein, dessinant la pointe tenue droite. Elle dansait comme une chèvre, mais elle était adorable et ignoble, avec son képi galonné, sa taille de guêpe, son gros derrière, son bout de nez retroussé, sa mine gentiment canaille et luronne. Telle quelle, cette fille évoquait des barricades et des rues dépavées, exhalait un fumet de trois-six et de poudre, dégageait un épique de populace et une emphase de guerre civile, mitigée par des noces crapuleuses, en armes.

Invinciblement, on a songé devant elle à ces époques surexcitées, à ces soulèvements où la Marianne de Belleville lâchée se rue pour délivrer une patrie ou défoncer une tonne.

VI

Un cimetière au fond ; à droite, une tombe avec cette inscription : ci gît... tué en duel. — La nuit ; un peu de musique en sourdine ; personne.

Soudain, par les portants de droite et de gauche, s'avancent lentement, suivis de leurs témoins, deux pierrots en habits noirs : l'un, grand, maigre, rappelant le type créé par Deburau, une longue tête de cheval, enfarinée, des yeux clignotants sous des paupières blanches, l'autre plus ramassé, plus boulot, le nez court, goguenard, la bouche crevant d'un trou rouge le masque blême.

L'impression produite par l'entrée de ces hommes est glaciale et grande. Le comique tiré de l'opposition de ces corps noirs et de ces visages de plâtre disparaît ; la sordide chimère du théâtre n'est plus. La vie seule se dresse devant nous, pantelante et superbe.

Les pierrots lisent l'inscription de la tombe et

reculent d'un pas ; ils détournent en tremblant la tête et voient un médecin en train de dérouler des bandes de toile et de préparer tranquillement sa trousse.

L'angoisse d'un visage qui se décompose passe sur leurs faces blafardes ; cette maladie nerveuse terrible, la peur, les cloue, vacillants, sur place.

Campés vis-à-vis l'un de l'autre, les voilà qui, à la vue des épées qu'on tire des serges, s'effarent davantage encore. Le tremblement de leurs mains s'accentue, les jambes flageolent, le cou suffoque, la bouche remue, la langue bat sans salive et cherche haleine, les doigts errent et se crispent sur la cravate qu'ils doivent défaire.

Puis, la terreur grandit encore et devient si impérieuse et si atroce, que les nerfs déjà rebellés se détraquent d'un coup et s'emportent sans qu'on puisse les tenir. Une idée fixe surgit dans le cerveau bouleversé de ces hommes, prendre la fuite, et ils se précipitent, culbutant tout, poursuivis et ramenés par les témoins qui les remettent face à face, et l'épée au poing.

Alors, après une dernière révolte de la chair qui s'insurge contre le carnage qu'on attend d'elle, une énergie de bêtes acculées leur vient et ils se jettent, affolés, l'un sur l'autre, tapant et piquant au hasard, soulevés par d'incroyables bonds, inconscients, aveuglés et assourdis par l'éclat et le cliquetis du

fer, tombant brusquement, à bout de force, comme des mannequins dont le ressort casse.

Terminée en une pantalonnade excessive, en une charge désordonnée, cette cruelle étude de la machine humaine aux prises avec la peur a fait se tordre et pouffer la salle. De l'examen attentif de ces rires, il est résulté pour moi que le public ne voyait dans cette admirable pantomime qu'une parade de funambules, destinée à rendre plus complet sans doute l'aspect de foire que prennent les Folies-Bergère, dans ces coins où elles arborent des tourniquets et des jeux de boules, des femmes à barbe et des tirs.

Pour les esprits plus réfléchis et plus actifs, la question est autre. Toute l'esthétique de l'école caricaturale anglaise est de nouveau mise en jeu par les scénarios de ces désopilants et funèbres acrobates, les Hanlon-lees ! Leur pantomime si vraie dans sa froide folie, si férocement comique dans son outrance, n'est qu'une incarnation nouvelle et charmante de la farce lugubre, de la bouffonnerie sinistre, spéciales au pays du spleen et déjà exprimées et condensées par ces merveilleux et puissants artistes : Hogarth et Rowlandson, Gillray et Cruikshank.

VII

Il existe pour les Folies deux séries de valses nécessaires et charmantes : l'une pirouettante et joyeuse, rendant le balancé des trapèzes, les culbutes prestigieuses des clowns, le rythme du corps qui se hausse et se baisse à la force des bras, dodeline, retenu seulement par les jambes, remonte, la tête longeant l'estomac et le ventre, les bras reprenant la place des pieds qui rebattent l'air de leurs souliers frottés de craie ; l'autre maladivement voluptueuse, montrant l'œil injecté et les mains tremblantes des polissonneries interrompues, les élans arrêtés par la présence d'un tiers, la paillardise avortant en plein trafic faute de souffle, les corps crispés et attendant, aboutissant enfin par le fracas triomphal des cymbales et des cuivres, au cri de douleur et de joie de la chose venue.

C'est un non sens par exemple de jouer dans cette salle du *Robert le Diable*. Ça détonne comme

une tête de père noble dans une partie fine. Il faut ici de la musique pourrie, canaille, quelque chose qui enveloppe de caresses populacières, de baisers de la rue, de gaudrioles à vingt francs la pièce, le lancé des gens qui ont copieusement et chèrement dîné, des gens las d'avoir brassé des affaires troubles, traînant dans ce pourtour l'ennui de saletés qui peuvent tourner mal, inquiétés par leurs courtages louches de valeurs et de filles, égayés par des joies de forbans qui ont réussi leurs coups et se grisent avec des femmes peintes, au son d'une musique d'arsouilles.

VIII

Ce qui est vraiment admirable, vraiment unique, c'est le cachet boulevardier de ce théâtre.

C'est laid et c'est superbe, c'est d'un goût outrageant et exquis ; c'est incomplet comme une chose qui serait vraiment belle. Le jardin avec ses galeries du haut, ses arcades découpées en de grossières guipures de bois, avec ses losanges pleins, ses trèfles évidés, teints d'ocre rouge et d'or, son plafond d'étoffe à pompons et à glands, rayé de grenat et de bis, ses fausses fontaines Louvois, avec trois femmes adossées entre deux énormes soucoupes de simili-bronze plantées au milieu de touffes vertes, ses allées tapissées de tables, de divans de jonc, de chaises et de comptoirs tenus par des femmes amplement grimées, ressemble tout à la fois au bouillon de la rue Montesquieu et à un bazar algérien ou turc.

Alhambra-Poret, Duval-Moresque, avec une vague

senteur en plus de ces estaminets-salons ouverts dans l'ancienne banlieue et ornés d'orientales colonnades et de glaces, ce théâtre, avec sa salle de spectacle dont le rouge flétri et l'or crassé jurent auprès du luxe tout battant neuf du faux jardin, est le seul endroit à Paris qui pue aussi délicieusement le maquillage des tendresses payées et les abois des corruptions qui se lassent.

LE BAL

DE LA

BRASSERIE EUROPÉENNE

LE BAL DE LA BRASSERIE EUROPÉENNE A GRENELLE

Je m'installai devant une table de café, près de deux dames qui causaient entre elles. L'une, rougeaude et gaie, l'œil clair sous ses cheveux gris, plissait d'une main courte le nœud de sa cravate nuance caroubier ; l'autre, jaune et un peu tirée, prisait obstinément dans un sabot de corne.

Chaque fois qu'elles se parlaient, ces dames se désignaient par leur nom ; la rougeaude interpellait sa voisine Mme Haumont et elle était à son tour appelée Mme Tampois.

De la place où j'étais assis, sur une petite plate-forme à laquelle accédaient deux marches, je dominais le bal.

Un peu au-dessus de moi, à droite, s'étageait l'orchestre ; à gauche, surplombant un bassin d'eau morte, se hérissaient les rocailles d'une fausse grotte où trois statues de plâtre rose se dressaient dans

des péplums écornés contre un mur sur lequel était peinte une vallée suisse. Le bal de la brasserie Européenne était divisé en deux parties que coupait une balustrade : la première, formant un large couloir étayé par des colonnes de fonte, parquetée d'asphalte, garnie de tables et de chaises, plafonnée de toiles jadis vertes et maintenant pourries par les feux du gaz et les suintements de l'eau ; la seconde, s'étendant, ainsi qu'une grande halle, également soutenue par des piliers et coiffée d'un toit vitré, en dos d'âne. On eût dit d'une petite gare de chemin de fer de cette halle aux murs crevassés et déteints et la ressemblance était encore accentuée par un triste éclairage, semblable à celui des salles d'attente, par les trois lumières rouges et vertes qui flambaient, dans la fumée, au fond de la salle, de même que des feux de disques, par une immense cloison vitrée séparant le bal d'une brasserie, une cloison qui tremblotait au gaz dans un flot de vapeur et qui donnait l'incertaine vision d'une voie, à peine éclairée, fuyant dans le brouillard de la nuit, au loin.

Dans ce débarcadère de banlieue, une foule énorme bouillonnait et, sous les sifflets stridents des flûtes, sous le roulement continu de la grosse caisse, des riz-pain-sel, des commis d'administration, des infirmiers, des secrétaires d'état-major et de recrutement, toute une armée d'épaulettes à franges

blanches, s'agitait, jetant des bras bleus au ciel, lançant sur le plancher des jambes rouges; ceux-ci nu-tête, le crâne ras et trempé de sueur, simulaient les branches de ciseaux qu'on ouvre et qu'on referme, avec leurs jambes; ceux-là, le képi écrasé sur la nuque, se déhanchaient en tenant avec deux doigts, ainsi que des danseuses qui pincent leurs jupes, les basques de leur capote; d'autres encore, la main sur le ventre, semblaient moudre du café ou tourner une manivelle, pendant qu'esquissant un cavalier seul, bondissait un infirmier dont les tibias se contournaient comme des manches de veste et dont les bras tordus et les poings crispés paraissaient vouloir déboucher le parquet comme une bouteille.

Les femmes étaient, pour la plupart, moins lancées et plus calmes. Presque toutes sautaient convenablement, exhibant des tournures de mi-jaurées, sortant en même temps que leur robe de fête, une distinction endimanchée que maintenait la présence des parents assis sur des bancs de bois, contre le mur.

Quelques-unes, bien mises, parées de prétentieux bijoux, avaient conservé l'ancienne élégance des tabatières du Gros-Caillou dont elles faisaient partie; elles étalaient de longs gants à huit boutons, achetés quinze sous chez le dégraisseur et deux d'entre elles, serrées dans des costumes de cachemire de l'Inde, d'un noir mat, avec collier de jais pleuvant

en gouttes brillantes autour du cou, se dandinaient avec des mines de pies-grièches, au bras de bouchers de l'abattoir de Grenelle, de solides gaillards au teint de viande crue, aux voyants foulards attachés par des nœuds régate sur des gilets de tricot, à manches.

Ceux-là n'avaient ni le geste déluré, ni l'attitude faraude des militaires. Plus populaciers mais moins canailles, ils soulevaient en dansant d'abondantes panses, se gonflaient la bouche, jouant les gens essoufflés, et de même que les cochers par les temps de froid, ils s'enlevaient pesamment, les pieds joints comme à la corde et ils se jetaient les bras en croix sur les épaules.

— « Tiens, v'là Ninie, ohé, Ninie! »

Ce cri traversa les rafales de l'orchestre; dans un groupe de fantassins, un trou se creusa d'où jaillit une petite boulotte qui se rua en plein quadrille et, troussée jusqu'au ventre, gigota, montrant, sous le blanc madapolam de ses culottes, du nu de cuisses.

— « Eh! aïe donc, Titine, » criait-elle à son vis-à-vis, une morveuse de seize ans, la bouche en avance, découvrant sous un nez rentré de courtes dents un peu écartées et comme limées, qui levait sans discontinuer, en l'air, au milieu d'un cercle de danseurs, une maigre jambe encore effilée par le rouge clair d'un bas en fil d'Écosse.

— « Elle a vraiment un laisser-aller dégoûtant quand elle danse, » dit Mme Tampois, en désignant Ninie qui, les poings en poissarde sur les hanches et oscillant maintenant du buste, roulait des yeux morts au plafond, et sortait et rentrait, avec célérité, de sa bouche, un bout pointu de langue.

— « Et cette gamine, avec ses bas, voyez-la donc, répliqua Mme Haumont, en joignant les mains, à cet âge-là, croyez-vous ? Non, vraiment, il suffirait de deux monstres pareils pour empêcher les honnêtes gens d'amener leur fille au bal ! »

Les deux vieilles dames burent une gorgée de bière, puis elles rétablirent l'équilibre de manteaux et de chapeaux placés en tas, sur une chaise.

— « Dites donc, il y en a un de monde !

— Oh ! ne m'en parlez pas..., on étouffe !

— Et les affaires, Madame Tampois, ça marche ?

— Bien doucement, Madame Haumont, vous savez dans la mercerie, l'on ne gagne pas des mille et des cents.

— Ah çà ! que diable devient Léonie, soupira Mme Haumont, vous ne l'apercevez pas ? » Mais Mme Tampois lui faisait signe qu'elle ne l'entendait plus. Le quadrille touchait à sa fin, et, comme pris de démence, les clarinettes ventaient à fracasser leur bois, les cuivres cinglaient la salle à toute volée de leur grêle de sons, tandis que la grosse caisse grondait dans un cliquetis de verre

brisé, secoué furieusement par les cymbales.

Enfin les musiciens s'arrêtèrent exténués ; les uns s'épongèrent le front et le cou, les autres vidèrent, en haletant, la salive perdue dans leurs trombones ; jaunes et tachées de plaques noires, comme de grandes crêpes, les cymbales se reposèrent près de la mailloche sur le dos de la caisse.

— « C'est vraiment pas trop tôt, les voilà ! dit Mme Haumont apercevant sa fille, qui se dirigeait vers elle, au bras d'un sergent d'état-major. « Allons, Léonie, emmitoufle-toi bien », et elle lui jeta un manteau sur les épaules. « Tiens, bois un peu ; » et elle lui tendit un verre de vin tiède qu'elle avait commandé pendant la danse. Mais sa fille protestait, elle avait soif et désirait boire quelque chose de frais.

— « Quand on est en nage, on boit chaud, » dit la mère, et elle essuyait le front de sa fille tout en lui portant le verre aux lèvres.

— « Et toi, Jules, dit Mme Tampois, veux-tu boire ce bock ?

— Ma foi, ma tante, répondit le sergent, ce n'est pas de refus, car il fait fièrement chaud. » Il claqua sa langue, entre ses lèvres. « Vrai, ça fait du bien par où que ça passe, poursuivit-il, en s'essuyant les moustaches. Tiens, v'là Cabannes, hè, par ici, ma vieille, et comment que ça va ?

— Ça boulotte », articula d'une voix de nez,

Cabannes, un sergent d'infirmiers, à la face parsemée de son et aux cheveux carotte ; poliment il s'inclina devant les dames et après un instant de silence, il ajouta :

— « Il fait soif, ici. »

Personne ne parut se soucier de l'observation du nouveau venu.

— « Qu'est-ce qu'il faut servir ? » s'écria le garçon, en courant.

Personne ne souffla mot.

— « Rien, dit enfin Mme Tampois.

— Comme cela, ce sera plus tôt servi », fit Cabannes, avec une mélancolie dans laquelle pointait un peu d'aigreur.

— « Juste, Auguste », répliqua tranquillement la bonne dame qui tira sa tabatière, l'offrit à Mme Haumont, puis se déposa sur la paume de la main une prise qu'elle huma longuement, en sifflant du nez.

Une polka commençait, remuant les carreaux qui grelottaient ainsi qu'au passage d'un camion chargé de tôle. Jules offrit le bras à Léonie. Cabannes jeta un regard circulaire sur la table, sur les deux vieilles femmes, pivota sur ses talons, et, sans saluer, se perdit, à son tour, dans le courant du bal.

— « Il n'y a pas moyen de s'entendre avec leur sacrée musique », gémit Mme Tampois. Des explosions de cuivre lui partaient dans les oreilles ; elle se retourna et dévisagea furieusement un vieux

trombone, au pif chaussé de lunettes, aux joues tendues, enflammées comme un derrière épluché de singe, qui s'entrait et se retirait avec grand bruit de l'estomac des tuyaux de cuivre.

— « Si c'est Dieu possible ! hein, croyez-vous, ma chère ? » mais son amie ne l'écoutait plus ; elle suivait des yeux, au loin, sa fille dans la foule, et elle ne la voyait que de dos, son visage étant collé contre celui du sergent ; alternativement, du rouge de pantalon et du blanc d'épaulettes, puis du noir de robe et du blanc de jupes, apparaissaient et disparaissaient dans un tournoiement. Bientôt elle perdit complètement Léonie de vue ; une poussière rousse s'élevait du plancher et se mêlait à une buée d'étuve en suspens sous le toit. Au-dessous d'elle, çà et là, dans un fourmillement, l'éternelle culotte rouge galopait, des basques de tuniques d'un noir bleu sautaient dessus, mouchetées par leurs boutons de points d'argent ou d'or ; de tous les côtés près des figures, les franges des épaulettes grouillaient ainsi que des vers blancs.

La salle semblait vaciller ; les feux des disques clignotaient lentement dans la brume ; les silhouettes des soldats et des filles s'agitaient maintenant comme brouillées, dans une eau chaude et trouble.

Des gouttes tombèrent du plafond où se résolvait la buée ; Mme Haumont leva le nez en l'air.

— « Comprend-on qu'on laisse un toit ? Ah ! Thé-

résa, et comment allez-vous ? » et elle interrompit sa réflexion pour serrer la main à une grande belle fille qui montait les marches, suivie d'un cuirassier.

Fanée et malgré tout jolie sous sa couche d'empois rose, sous ses cheveux taillés en dents de peigne sur le front, elle se pavanait, dans une robe, panier, de pékin rayé satin et faille, noir suie, sous laquelle miroitait un jupon de satin bleu bouillonné, garni de dentelles crème. Un haut de bas bleu-paon et des bottines mordorées parurent, lorsqu'elle ôta, en se renversant un peu en arrière, un immense chapeau d'Artagnan, en peluche grenat, épinglé d'une colombe grise, à gauche.

« Et ça va toujours comme vous voulez ? » fit-elle en s'asseyant et en mettant en évidence des doigts chargés de bagues, munis d'ongles polis, en forme de cuiller, d'un rose factice.

« Toi, dit-elle, d'un ton bref, au cuirassier, qu'est-ce que tu veux, du vin ou de la bière ?

— Du vin !

— Garçon, une bouteille ! » puis sans plus s'occuper du cuirassier, elle continua :

« Et Léonie ? et sa toux ?

— Ça ne change guère ; on a beau se dire que ce n'est rien, on s'inquiète tout de même ; avec cela, elle n'est pas raisonnable, elle aime trop à danser... du reste, tu vas la voir, elle est là. »

Thérésa jeta un regard de côté sur l'énorme soldat

qui buvait, silencieux, près d'elle ; lourdement, il portait sur un cou de taureau, un crâne tondu à la mal-content, un front bas, une épaisse moustache jaune. Elle sembla soupeser, d'un coup d'œil, la force de ses épaules, la puissance de ses jarrets et de ses reins, les promesses de son air de fauve et de brute, puis elle se leva et, les yeux plantés dans le couloir qui longeait l'enceinte du bal, elle parut jauger la carrure et la mine bestiale des autres cuirassiers qui emplissaient les tables ; elle sourit, satisfaite, retomba sur sa chaise, et commanda une autre bouteille.

— « Thérésa, dit Mme Haumont, en la tirant doucement par sa manche, voilà Léonie.

— C'est égal, quelle rien du tout que cette femme-là, dit à voix basse Mme Tampois, elle ne connaît même pas ce militaire..... »

Mais Mme Haumont prit un ton pincé :

— « C'est la fille du père Gillet, vous savez bien, celui qui a demeuré longtemps sur notre palier, le mécanicien de chez Cail. Thérésa peut s'amuser, ça la regarde, mais cette femme-là, voyez-vous, elle n'a pas sa pareille pour l'honnêteté ; elle ne ferait tort d'un sou à personne. Et puis, vous savez, c'est d'un luxe chez elle, si vous voyiez cela ; elle est entretenue, du reste, par un Monsieur bien... et, d'un ton confidentiel elle ajouta : un homme de la noblesse, ma chère.

— Bah, fit Mme Tampois et elle contempla Thérésa avec respect. C'est ce qu'on peut appeler une figure distinguée, dit-elle, assez haut pour être entendue. » Thérésa sourit et, encouragée, Mme Tampois se préparait à entrer de biais dans la conversation de Thérésa et de Léonie qui jacassaient à qui mieux mieux, quand son neveu le sergent attira son attention. Au-dessous d'elle, dans le bal, il l'interrogeait des yeux et simulait avec la main le geste d'un homme qui vide un verre.

— « Non, non, fit la vieille dame ; tu te passeras bien de licher pour une fois ; a-t-on jamais vu ! »

Jules n'insista pas ; il tourna bride et rejoignit une bande de camarades qui, pendant les repos de l'orchestre, se promenaient dans l'enceinte réservée aux danses. Ils paradaient, les mains dans les poches qu'ils évasaient en se renversant, riaient aux éclats, arrêtaient les femmes, se livraient, avec les ouvrières des tabacs et les petites blanchisseuses, à des courses effrénées, se poursuivant de même que des moutards, jetant dans la poussière de leur galop de grands cris et s'allongeant pour s'amuser des claques. Eparpillés dans les régiments, les civils méprisés demeuraient calmes : à part quelques souteneurs échappés du Salon de Mars ou du bouge de l'Ardoise, quelques calicots, quelques ouvriers de précision habillés de complets comme eux mais reconnaissables à leurs ongles plus usés, à leurs

doigts plus noirs; à part quelques bouchers de Grenelle, quelques ouvriers des tabacs, quelques employés de Ministère, appartenant aux services de la Guerre surtout, toutes les troupes de l'Intendance dominaient, relevant les crocs en bataille de leurs moustaches, essayant des effets de torse, dévisageant les spectateurs d'un air résolu, en gens adorés de la jeunesse féminine du Gros Caillou et de Grenelle, en gens maîtres absolus d'un pays conquis.

Mais, à côté du camp bruyant et gai des fantassins s'étendant de la petite gare devant l'orchestre sous le toit vitré, un autre plus silencieux, plus sombre s'était établi dans le pourtour plafonné de toiles. Là buvaient des détachements de dragons, d'artilleurs et de tringlots, des escadrons entiers de cuirassiers. Leurs pesants costumes et la défense affichée, en plein bal, de danser avec des éperons même mouchetés, leur interdisaient de se mêler aux polkas et aux quadrilles. Ils regardaient d'ailleurs avec dédain l'infanterie et les tabatières, méprisant ces pousse-cailloux et ces fillettes qui n'appréciaient pas leur haute stature, attendant les femmes plus avancées, plus riches d'argent et de vices qui reviennent, à minuit, de l'autre côté de l'eau, afin de retrouver les délices crapuleuses du quartier natal.

— « Je danse, s'écria Thérésa, en se levant. Toi,

tu as encore du vin, bois, » dit-elle, s'adressant au cuirassier qui fumait immobile, et elle se jeta hors de l'estrade, et s'enfonça dans l'infanterie.

« Ah ! cette rencontre ! » dit-elle, s'arrêtant devant un homme vêtu d'un ignoble paletot noisette, d'un pantalon crasseux de cheviote, de bottines claquées et vernies aux talons éculés, d'un foulard groseille bordant la graisse du collet et cachant le linge. Mais une immense clameur couvrait sa voix. « Un vis-à-vis, un vis-à-vis ! » ce cri s'élevait par toute la salle.

— « Reste là, chérie, dit Mme Haumont à Léonie. Tu es fatiguée, et il est tard.

— Oh ! rien qu'une figure », dit-elle, apercevant Jules qui s'approchait d'elle, et entraînée par le sergent, elle disparut dans la fumée.

— « Il est presque minuit, soupira la mère d'un ton contrarié, c'est aujourd'hui dimanche, bal de nuit. J'aurais pourtant bien voulu partir avant l'entrée des bousins. Tenez, Madame Tampois, quand je vous disais, les v'là qu'arrivent ! »

Et en effet, par la porte grande ouverte, jaillissait, en chahutant, tout un tohu-bohu de chapeaux et de jupes ; sous des buissons de panaches et des taillis de plumes, sous des feutres mousquetaire aux ailes extravagantes, des ronds de pâte rose se renversaient, creusés de trous bordés d'écarlate d'où s'échappaient des hurlements. Des hourras

forcenés répondaient en même temps que roulait sur le plancher un bruit lourd de bottes. Les escadrons de la cavalerie s'ébranlaient et chargeaient, les bras en avant, les filles. Ce fut une foison de tuniques et de robes, une cohue de rouge, de noir et de blanc, un remous de corps où des bras nus s'apercevaient enlacés aux cous des cuirassiers dont les nuques tondues dominaient encore les panaches et les plumes. Le couloir où s'entassait la cavalerie disparut dans un nuage de poussière d'où s'échappait un ronflement de machine en chauffe ; puis cette trépidation de la salle cessa, couverte par l'ouragan d'un quadrille.

— « Quelle fumée, on ne se voit plus ! fit Mme Tampois, pour sûr, demain, je vas moucher noir.

— Et quel vacarme ! » dit Mme Haumont en se bouchant les oreilles.

Sans s'occuper des charges de la cavalerie, les régiments de l'Intendance donnaient à leur tour l'assaut et enlevaient par la taille les tabatières. A l'écart, Ninie s'attachait avec des épingles son pantalon dont la fente bâillait et de larges plaques de sueur couraient sous ses dessous de bras et gagnaient sa gorge. A la violente odeur de crottin et de graisse rance s'échappant des vêtements remués de la cavalerie, se mêlaient maintenant le pestilentiel bouquet des godillots tièdes et des bottes chaudes, le fétide parfum des aisselles négligées et des bas fards.

« La mâtine, soupira Mme Haumont, cherchant des yeux sa fille. Ah! tu te décides, c'est vraiment pas trop tôt. Allons, voyons, puisque te voilà, dépêchons-nous, car il est tard. » Les femmes s'habillèrent, pendant que le petit sergent embrassait sa tante et serrait vivement la main à toutes, à tour de rôle; puis elles descendirent de l'estrade et tâchèrent de se faufiler dans le camp des cuirassiers; mais, dès les premiers pas, elles durent s'arrêter. » Retournons sur nos pas et gagnons la salle de danse, proposa Mme Tampois, Léonie, suis-moi, je tiens la rampe. » Et elle longeait la balustrade séparant en deux compartiments la salle, mais de ce côté-là, la retraite était maintenant fermée; elles ne pouvaient plus ni avancer, ni reculer. Un jour se fit, dans lequel s'élança Mme Tampois; Mme Haumont et sa fille se précipitèrent sur ses traces, mais elles butèrent du nez contre son dos; le corps de la mercière bouchait complètement la fissure où elle était entrée; Mme Tampois était prise ainsi qu'entre deux portes. Furieuse, elle pesa de tout son poids sur les gens qui l'entouraient; à coups de coudes, elle se fraya passage dans un groupe, entraînant Léonie que poussait sa mère et que je suivis à l'arrière-garde, et dans les huées des femmes bousculées, dans les injures des garçons de café dont les plateaux de bocks vacillaient au-dessus des têtes, dans les cris de cannibales jetés par les

troupes, elles atteignirent la porte de la brasserie.

« Ferme bien ton manteau, fillette, » dit la mère ; mais le café regorgeait de militaires ; aucune issue n'était libre.

Là, cavalerie et infanterie buvaient pêle-mêle, en masse ; les deux courants distincts du bal se fondaient dans une immense salle, garnie de billards et de banquettes. Des tas de soucoupes et de verres s'amoncelaient sur des tables. Partout étaient fichés des porte-manteaux et des patères auxquels étincelaient des trophées d'armes ; les casques aux plumets pourpre, aux crinières noires des cuirassiers, les casques aux queues vermillon des trompettes, des schakos avec des étoiles de cuivre sous la cocarde, des képis garance, des gibernes, des sabres-baïonnettes, de longues lattes dont les poignées de cuivre et les fourreaux d'acier éclairaient, pendaient partout, au-dessus des sièges ; et, sous le vent des portes qui s'ouvraient, les armes bruissaient, les crinières frissonnaient et sur les cimiers couraient de longues ondulations qui rebroussaient les plumes.

Un brouhaha continu s'élevait dans la vapeur des soupes à l'oignon et des choucroutes ; par instants, des sifflets saccadés de flûtes arrivaient dans le café, en même temps qu'un grondement lointain de caisse.

— « Eh ! Léonie. »

Les trois femmes se retournèrent ; dans un ren-

foncement, une jeune fille, toute habillée de velours noir frappé, les lobes des oreilles allumés de deux points de feu, était assise en face d'un infirmier.

— « Tiens ! c'est Louise, dit Léonie, en la baisant sur les deux joues.

— Et comment ça va, Madame Tampois ?

— Mais bien.

— Vous venez donc du bal ?

— Mais certainement.

— Que je vous embrasse, Madame Haumont. Tenez, il y a encore de la place, asseyez-vous.

— Mince ! c'en est des purées de gueugueules, murmura l'infirmier.

— Dites donc, vous, tâchez d'être un peu convenable, n'est-ce pas, dit Mme Tampois.

— Voyons, Casimir, tais-toi, commanda Louise.

— Non, ma chère, non, il est trop tard. Nous allons coucher », dit Mme Haumont, en repoussant la chaise qu'on lui tendait.

Mais la jeune fille insista.

— « A demeurer ainsi debout, dans un courant d'air, entre la porte s'ouvrant sur le bal et la porte donnant sur la rue, Léonie attrapera froid. Voyons, Madame Haumont, asseyez-vous et prenez un verre.

— Soit, répliqua la vieille dame. Seulement Léonie boira quelque chose de tonique, du vin chaud, par exemple.

— Ah ! non, s'écria Léonie. J'en ai assez de votre vin chaud, je veux boire de la bière. »

Vivement elles se querellèrent.

— « Pourquoi que Mademoiselle ne boirait pas des deux ? » proposa l'infirmier.

D'un regard qui le toisa du haut en bas, Mme Haumont apprit à ce soldat à ne point s'immiscer dans ses affaires. Le garçon de café passa. « Un bock ! » dit Léonie.

Mme Haumont hocha la tête. « Ah ! cette jeunesse », soupira-t-elle. Puis s'adressant à Louise :

— « Eh bien, Louise, et les tabacs, quoi de neuf ?

— La même chose, Madame Haumont, toujours du même tonneau pour ne pas changer. On trime du matin au soir, et l'on gagne à peine.

— Le fait est, reprit la vieille dame en inspectant la toilette de la jeune fille, le fait est que si c'était l'argent du gouvernement qui devait payer du velours comme celui-là... » et elle tâta, pleine d'envie, l'étoffe entre l'index et le pouce.

— « Je t'écoute ! dit Louise en riant. Ah bien ! il en faudrait rouler des cigarettes !

— Ah ça, et Berthe, comment va-elle ?

— Mais, à la douce.

— Elle est toujours aux cigarettes à la main ?

— Mais non, vous ne savez donc pas ; elle travaille maintenant aux cigarettes à la mécanique.

— Bah ! — à propos, vous savez que Thérésa est dans le bal !

— Tiens, le vlà encore celui-là, interrompit Mme Tampois en montrant le sergent Cabannes qui rôdait autour des tables. Va donc, feignant ; si t'as faim, mange ton poing, si t'as soif.... »

Elle ne trouva pas le reste de la phrase.

— « Mes enfants, dit-elle, changeant de conversation et humant une prise, on étouffe ici.

— Pour sûr », fit à la cantonade, Louise intéressée par les fastueuses toilettes de deux filles, aux yeux caves, aux cils bordés de noir d'allumette battant sur deux plaques de carmin collées aux joues, aux robes élégantes mais fripées, rattachées par des bouts de cordons et des épingles sur du linge dur, deux filles visiblement échappées des maisons de l'autre côté de l'eau. Elles faisaient, à elles seules, un terrible vacarme ; elles avaient demandé une bouteille de bière et le garçon, ahuri par les appels, les avait laissées, là, devant la bouteille sans l'ouvrir. Aussi s'égosillaient-elles à le héler et, de loin, il gueulait : voilà ! et portait des plateaux de bocks, à l'autre coin de la salle.

— « En vlà un cul ! » dit l'une d'elles ; elle empoigna résolument le goulot de la bouteille et voulut enlever le bouchon avec ses dents ; mais elle tirait en vain, les traits contractés dans le blanc gras de sa face.

— « Pas plan », fit-elle, s'essuyant avec son mouchoir ses lèvres décolorées, remettant en place la bouteille dont le haut du bouchon s'était teinté de rose.

Partout, maintenant, les tables étaient chargées de mangeailles et de boissons et les chaises pleines de troupiers et de femmes.

Ici, une fille vautrée sur les genoux d'un dragon lui enlaçait furieusement les jambes avec ses cuisses et frottait, à moitié pâmée, ses légers bas contre les basanes; là, une autre se faisait écraser les doigts dans la large patte d'un cuirassier qui lui broyait ses bagues et elle pleurait et s'évanouissait presque de douleur et de besoin. Deux rangées de tables plus loin, une grande femme, coiffée d'un boléro de satin merveilleux, couleur prune, empanaché d'un large bouquet de plumes jaunes, mangeait tranquillement près d'un artilleur abruti, bavant des filets de salive entre ses deux bottes, une soupe à l'oignon, et elle tenait sa cuiller très haut, pour rattraper le fromage, en le suçant. — Seule, abandonnée sans doute, une fillette regardait fixement devant elle et, pensive, mâchait des bouts d'allumettes.

Une boule sauta d'un billard, chassée par le coup maladroit d'un infirmier, et roula sous une banquette ; des grincements de chaises dérangées, des trépignements de pieds, des exclamations sau-

grenues de femmes retentirent. Un soldat malade, ramené par ses camarades, s'affaissa sur une banquette, la face décomposée, infectant la vinasse aigre et l'ammoniaque ; une fille pocharde s'endormit devant son plat de choucroute que picorait lentement un riz-pain-sel.

Bientôt, dans la soûlerie de ce Satory en fête, des vociférations commencèrent. Les colères de l'esprit de corps, les haines mutuelles des régiments d'armes diverses, les instincts de querelles, les désirs de brutalités, les souffles de batailles s'éveillèrent ; des disputes s'échangèrent à une table d'abord, puis se propagèrent à toutes les autres. Déjà, un cuirassier, debout, vu de derrière, les bras retenus par des amis moins ivres, insultait un soldat assis qu'on ne voyait point, tandis que, derrière un billard, la pèche de Grenelle se menaçait d'une voix traînante de coups de couteaux, à la sortie du bal.

— « Ça devient ignoble, allons, allons, filons pendant que le chemin est libre », commanda Mme Haumont.

Ça devenait, en effet, ignoble, et j'avais suffisamment humé la pestilence militaire et le suint charnel pour ardemment désirer de cordiales bouffées d'air silencieux et pur. Je fis comme ces braves dames dont j'avais scrupuleusement épié les dits et les gestes, je sortis.

Une fois sur l'avenue de Lowendal, au milieu de la nuit, dans la solitude de ce quartier mort, je recensai les notions que j'avais acquises; elles me semblèrent pouvoir se coaliser et se fondre en cet axiome : au Gros Caillou et à Grenelle, l'amour commence pour les très jeunes filles avec les secrétaires d'état-major et les riz-pain-sel et s'achève, pour les femmes très mûres, avec les puissants cuirassiers et les tringlots.

Puis, très souvent, dans l'espoir d'absinthes payées sur les vieux gains des anciens bas, des capitaines retraités, de toutes armes, ramassent et épousent ces fausses Madeleines, alors que leur maturité est devenue telle qu'en dépit même d'une sûre prébende, la grosse cavalerie s'effare!

TYPES DE PARIS

LE CONDUCTEUR D'OMNIBUS

ARRÊTEZ, arrêtez !

— Ding !

— Ouf — et hautement retroussée et la face rouge comme une pivoine, la grosse mère, tenue sous les bras par le conducteur, trébuche dans la voiture et va s'échouer avec un ahan sourd, entre les deux petites barres d'acajou qui limitent sa place.

Le conducteur fouille dans son escarcelle et rend la monnaie à l'énorme dondon qui déborde de la banquette, puis il escalade le toit de l'omnibus où, tassés sur du bois, des corps d'hommes assis s'agitent péniblement derrière le dos d'un cocher dont le fouet claque. Appuyé sur la rampe de l'impériale, il touche ses trois sous et redescend puis s'assied sur un petit banc mobile qui barre l'entrée de la voiture. Plus rien à faire. C'est alors que notre homme regarde négligemment les malheureux qui roulent cahotés dans un bruit de

ferrailles, de vitres secouées, de pétarades de chevaux et de coups de timbre. Il écoute le ronchonnement d'un gosse assis sur les genoux de sa mère et dont les jambes battent en mesure les rotules voisines ; puis, fatigué de voir ces deux rangs de passagers qui se saluent à chaque secousse, il se détourne et contemple vaguement la rue.

A quoi peut-il songer alors que la carriole court de guingois toujours dans les mêmes ruisseaux, toujours dans les mêmes routes ? Il a pour se divertir les écriteaux qui se balancent au vent et indiquent les logements à louer, les boutiques fermées pour cause de décès et de mariage, la litière qui croupit devant la porte d'un malade riche. Cela est bon, le matin, quand le seau roulant commence son travail des Danaïdes, recevant et rejetant tour à tour le flot des voyageurs, mais dans la journée, après qu'il a épelé les affiches, agacé le chien de la fruitière qui jappe dès qu'il l'aperçoit, que faire ? à quoi penser ? La vie serait d'une monotonie insupportable si, de temps à autre, on ne pinçait un filou, la main dans une poche qui n'est pas la sienne. Et puis cette assemblée de femmes et d'hommes ne lui donne-t-elle pas un spectacle vieux comme le monde mais toujours réjouissant ? Une petite dame est assise et ferme les yeux, un jeune homme est en face. Quel manège pour que ces deux êtres, qui ne se sont jamais vus, arrivent, sans dire mot

et d'un commun accord, à descendre à la suite l'un de l'autre, et à tourner au même coin de rue. Ah ! à défaut de la voix et du geste, quelle phrase ardente ou rêveuse peut exprimer une jambe qui s'approche furtive, frôle celle de la voisine comme une chatte amoureuse qui caresse et fait son ronron, se retire un peu sentant l'autre se dérober à son étreinte, revient et trouvant la résistance moins vive, se hasarde à serrer doucement le pied !

Que de souvenirs de jeunesse, hein, conducteur ? te rappelles-tu tes jeunes années avant qu'un monsieur bien mis et l'abdomen ceint d'une écharpe, t'ait, au nom de la loi, uni par des liens indissolubles, à la tourmente de ta vie, à ta Mélanie de malheur ! ah ! tu as le temps de penser à cette gothon qui te bouscule, te fait manger froid et te traite de propre à rien et de feignant, si tu as bu le divin reginglat à coups plus pressés que de coutume !

S'il y avait seulement moyen de divorcer et d'en reprendre une autre, d'être comme Machut qui est si heureux en ménage, la vie serait moins dure, la marmaille mieux élevée et mieux nourrie, on supporterait moins impatiemment les reproches de ses chefs ; et le mari déçu contemple une apprentie modiste en train de regarder, au fond de la voiture, au travers des vitres et par dessus la croupe galopante des chevaux, le fourmillement de la rue. Elle a l'air doux, cette petite, elle a encore les mains

rouges, on serait heureux avec une telle jeunesse, oui, mais....

— Les voyageurs pour Courcelles !

— Y a-t-il des correspondances ?

— Montez, numéros 8, 9, 10.

— Ding ! ding ! ding !

— Et la voiture repart avec sa cargaison de bras, de têtes, de jambes. La fillette est descendue et trottine au loin, avec sa caisse de toile cirée. Le conducteur ne peut se défendre de penser à elle et il passe en revue les qualités qu'elle aurait pu avoir.

Il lui semble la voir rougissant sous la douce piqûre de sa moustache ; oh ! bien sûr qu'elle ne serait point comme sa femme quinteuse et revêche ! Il est à cent lieues de la réalité et il vit en plein dans le pays des rêves, quand le cri bien connu le rappelle de nouveau aux exigences du service.

— Arrêtez, arrêtez !

— Ding !

L'AMBULANTE

Le vice a pour elle comme pour les autres rempli sa tâche coutumière. Il a affiné et rendu désirable la laideur effrontée de son visage. Sans rien perdre de la grâce faubourienne de son origine, la fille est devenue avec ses parures emphatiques et ses charmes audacieusement travaillés par les pâtes, apéritive et tentante pour les appétits blasés, pour les sens alentis qu'émoustillent seulement les véhémences des maquillages et les tumultes des robes à grand spectacle.

Elle a atteint à cette distinction dans le canaille si délicieuse chez les filles décrassées du peuple. La souillon a perdu son hâle et son faguenas de pauvresse sale ; alors la cendre des conchas remplace le culot des pipes, le verre en tulipe, le godet, les bouteilles de hauts crus, veloutées de poussière, les grossiers litrons de picolo et de vin bleu, la couchette de fer se change en un large lit capitonné et plafonné d'étoffes et de glaces, l'ambulante éblouit

maintenant avec sa façade de chairs soigneusement réparée au bichlorure d'hydrargyre et aux plâtres, puis la débâcle vient brutalement un soir. Polyte qui lui servait en cachette un amour salé de coups de bottes s'est imprudemment attardé et le sérieux et bienfaisant caissier quitte la place et retourne dans sa famille où il reproche quotidiennement à ses fils le désordre de leurs mœurs.

Les hauts et les bas se succèdent maintenant ; une garnison de tout âge a logé chez elle ; aux aguets devant la porte d'un café, son œil, reculé par du bistre, tend des gluaux, mais le sourire impudent et douloureux de sa bouche épouvante le vulgaire chaland qui ne demande le bonheur qu'aux baisers réguliers et aux grimaces prévues.

Sa beauté mystérieuse et sinistre passe donc incomprise et, par le chaud, par le froid, pendant des soirées entières, pendant des nuits, elle demeure à l'affût, braconnant, tirant sur le gibier qui détale, abattant des pochards, dans ses nuits de chance.

Mais la plupart du temps elle rentre bredouille, le ventre vide, l'estomac trompé par l'alcool, la pituite faisant rage, et elle se couche, accablée, seule, pensant à l'horrible goujat qui l'a perdue, à ses impatients rendez-vous dans ce cabaret de la place Pinel dont l'ignoble fronton se pavoise de ces mots : « Buvons un rigolboche. »

Si lointaine et si effacée que puisse être cette

époque, l'ambulante la revit encore dans ces lucides insomnies que procurent les soûleries incomplètes et les grandes fatigues. Vidée et rendue, elle tressaille encore au souvenir des câlineries et des régalades dont elle abreuvait cet homme. Des détails d'un émouvant et stupide intérêt lui reviennent ; elle revoit ses cheveux effilés sur l'oreille comme des cornes de bœufs, ses chemises de couleur à pois, ses cravates qu'elle lui nouait elle-même, ses bécots et ses enjôleries quand il voulait de l'argent pour offrir à ses autres conquêtes un verre de rigolboche, ce jus rose vanillé au foin, ce marasquin des chiffortonnes !

Et le matin emplit la chambre, et l'après-midi se passe ; il faut se lever pourtant et s'atteler de nouveau à la dure vie qu'on lui a faite. Semblable à la veille, le jour s'écoule, pareil au lendemain qui va suivre. Les acheteurs diminuent encore ou ils lui filoutent lâchement le prix de ses peines.

Grugée de nuit, grugée de jour, rongée par une inextinguible soif, elle ne peut qu'étancher celle de Polyte qui lui délivre en récompense d'extraordinaires roulées de coups de bottes.

Puis l'impérieuse débine s'accentue, car ces amours et ces râclées, ces famines et ces noces creusent les yeux qui capotent maintenant dans la face meurtrie. Sous peine de mourir complètement de faim, il faut désormais combler les gouffres des épaules ou con-

tenir dans les barrières du corset l'ampleur débordée des chairs ; les bourres, les digues de baleines, le vernissage des traits et la sauce des fards mettent la bourse de l'ambulante à sec. La moisson de ses vices est mûre et la brème menace. Eh houp ! le tombereau et aux greniers de Lourcine.

LA BLANCHISSEUSE

Depuis Nausicaa d'homérique et ennuyeuse mémoire, les reines ne lavent plus leur linge elles-mêmes, et si j'excepte ces déesses élues à la mi-carême, dans le clapotis des litres et le cahot des verres, le nettoyage des jupons et des bas est depuis longtemps confié à de bonnes soussouilles dont les gros bras font marcher le fer. Depuis nombre d'années, les blanchisseuses ne sont plus parfumées au benjoin et à l'ambre comme les roses lavandières de Lancret ou, si celles-ci existent encore, elle n'exercent leur métier que par intermittences et leur véritable profession est sans doute plus lucrative mais moins avouable.

Ah! leur réputation est mauvaise.... Ah! les vieilles rôdent comme des chiennes, briffent et boissonnent, assoiffées par le feu des poêles.... Ah! les jeunes gourgandinent, enragées d'amour et courent de longues pretentaines au sortir des lavoirs!.... Eh bien quoi? Pensez-vous donc que leur vie soit

gaie et qu'elles n'aient point le droit d'enterrer au fond des chopines ou des lits, la tristesse des journées longues? Eh ! qu'elles aiment et qu'elles boivent ! car travailler debout, sous la pluie qui tombe des linges pendus aux fils, sentir l'eau qui glisse sur les frisons de la nuque et coule lentement dans le ravin du dos, respirer à pleine bouche la buée des lessives, avoir les reins brûlés par le feu de la mécanique, brimballer sur l'épaule des charretées de draps, se déhancher à soutenir un panier énorme, marcher, courir, ne jamais se reposer, tremper les chemises dans l'eau bleue, les tordre, les faire essorer, les repasser au fer chaud, amidonner les manchettes, tuyauter les bonnets, être aussi inexacte que possible, démarquer le linge ou le perdre, le détériorer, se le faire rendre sans payement de la note par les femmes et le faire accepter contre argent par les hommes, c'est là leur effroyable tâche, leur effroyable vie !

Et combien d'entre elles passeront encore par les dernières étapes de la Passion ! Leur chemin de croix commence au tisonnement du poêle et finit au baquet des rivières ! Quand l'âge a éteint les rumeurs de leurs chairs et fait se dresser devant elles comme consolation suprême le verre de casse-gueule, alors qu'elles ont inutilement erré jusqu'à neuf heures du matin, dans le marché de la rue aux Ours, en quête d'une patronne pressée d'ouvrage,

elles vont s'échouer, catarrhales, dans ce quartier que la Bièvre trempe de ses eaux malades, couleur de cachou et de nèfle. Accroupies, là, depuis les rougeurs de l'aube jusqu'aux fumées du crépuscule, auprès de monstres, vêtues de guenilles, coiffées de marmottes et enterrées jusqu'aux aisselles dans des futailles, elles savonnent à tour de bras, frappent à tour de battoir le linge qui s'égoutte sur la planche.

Vues de dos, quand elles sont enfoncées dans des bouillons d'eau sale, leurs échines font saillie sous le canezou crasseux, des brindilles de tignasse courent à la débandade sur leur peau vernissée comme la pelure des oignons et elles sont là, efflanquées et mornes, abritant leurs chefs moussus sous de vieux parapluies rouges, hurlant comme des louves après les gamins qui les insultent, redressant leur squelette courbé sous la hotte de linge, un poing sur la hanche, l'autre à la bouche, en guise de porte-voix, jetant sur tous ceux qui passent ces gueulées d'injures qui leur ont mérité le surnom de l'argot « les baquets insolents ».

LE GEINDRE

O mélancolique inventeur des yeux noirs qui brûlent sans flammes et des lèvres tout à la fois irritantes et froides, peintre des Cydalises désarmées qui reflètent leur traîne de moire rose dans le bleu des lacs, Watteau ! j'ai, par l'une de ces dernières et froides nuits, songé à ton Gille goguenard dont le blanc visage s'allume de prunelles inquiètes et se troue d'une bouche arrondie comme un O rouge dans l'ovale laiteux des chairs.

Flânant sur le boulevard des anciennes banlieues, alors que dans un bain de lune les grilles des tripiers jettent sur la boue des rues les raies cassées de leurs ombres, j'entrevis un fantoche démesurément long, qui filait le long des boutiques, un litre dans une main, une pipe dans l'autre.

Je ne doutai point que cet étrange personnage

ne fût ce folâtre et rusé compère, grand brasseur de filles et dépuceleur de bouteilles, l'éternel rival d'Arlequin : Pierrot. Il rasait les murs, preste et le regard sournois. Soudain il fit halte devant une maison, poussa une petite porte, tomba dans un trou noir comme un lys plongé jusqu'à la tige dans un baquet d'encre, puis il reparut dans une cave qui s'alluma au ras du trottoir.

Je vis alors au travers des grillages qui faisaient ventre et dont mainte maille détraquée tordait ses fils en révolte, un carreau poudré de blanc, une rangée de sacs, une hache, une pelle, un pétrin sur lequel s'agitaient, hurlants et blêmes, sans chemises et sans vestes, deux hommes se ruant sur un monceau de pâte qui claquait sourdement, alors qu'elle retombait sur le bois de l'auge.

Ils grondaient, geignaient, criaient des mots inarticulés, poussaient des gémissements à fendre l'âme, battaient à grands coups la purée flasque. Han ! han ! han ! han ! clac ! paf ! h...an ! et comme une couleuvre dont les anneaux roulent, le mastic se tordait sous leurs poings ! Les corps ruisselaient, les boules des biceps dansaient dans les bras, de grosses gouttes de sueur perlaient au front et buvaient la farine amassée aux tempes.

Ils tapaient dans le tas comme des furieux, puis après un dernier cri qu'ils s'arrachèrent des entrailles, les bras cessèrent leurs moulinets ; les

hommes se frottèrent les doigts au-dessus du pétrin et, saisissant les litres, ils burent à outrance, la tête renversée, la pomme d'Adam sautant, affolée, dans la peau du cou.

D'un mouvement brusque, ils se jetèrent en avant, retirèrent le goulot de leurs lèvres, et de chaque côté de la bouche des rigoles coulèrent, s'épaisissant à mesure qu'elles s'empoicraient dans les tournants poudreux du menton.

Ah ! je le reconnaissais, ton type de larron et d'ivrogne, Watteau ! je le retrouvais enfin, ce sacripant et ce goinfre, mais ce ne fut vraiment lui que pendant quelques secondes. Le glouglou harmonieux des gorges prit fin. Les bouteilles étaient vides, les hommes reprirent leur besogne acharnée dans le fournil.

L'un d'eux modela la pâte et l'autre l'enfourna dans un vaisseau de brique dont la gueule, grande ouverte, rougeoyait comme un incendie, avec son bûcher de bouleaux en flammes.

O pierrots harassés, geindres ! Vous, qui, à l'heure où les noirs fifis s'apprêtent à pomper dans les fosses, vous qui à cet instant solennel où les uns crochètent les portes des autres, et où les autres achètent à beaux deniers la maîtresse des uns, suez, rognonnez et soufflez ; commencez votre chant de guerre et vos danses de cannibales autour du pétrin qui crie ! Bâfrez, hurlez comme des loups et buvez

comme des sables, vous partagez avec le Dieu des pauvres l'élan des oraisons : Donnez-nous notre pain quotidien, ô blancs lutteurs ! tout blé et pas d'avoine, hein ? — Ainsi soit-il !

LE MARCHAND DE MARRONS

Les pavés tressaillent déchaussés par le roulis des fardiers et des haquets ; les chiens détalent à toutes pattes, les hommes hâtent le pas, assourdis et aveuglés par une furieuse bourrasque de pluie et de grêle. Les girouettes des maisons tournent et grincent affolées, les fenêtres mal closes gémissent à fendre l'âme, les gonds oxydés des portes crient affreusement tandis que seul au coin de la rue, dans une niche contiguë au comptoir d'un marchand de vins, le débitant de marrons demeure impassible, hurlant aux passants transis : eh ! chauds, chauds, les marrons !

Que d'événements frivoles ou graves, cet homme est à même de voir, alors que le ventre au feu et la face au vent, il fait grêler dans sa poêle à jour, les marrons aux coques d'or ou qu'il remue les châtaignes qui mijotent sous le torchon de toile

bise ! que de comédies, que de drames, que de prologues de romans, que d'épilogues de nouvelles il entend les matins d'hiver, alors, que, frileuse ou glacée, l'aube se lève !

Il est là, dans son échoppe, allumant la braise, attisant avec son soufflet les charbons du fourneau, écoutant de toutes ses oreilles les papotages, les parlotes, les cancans des laitières et des concierges.

Devant lui passent toutes les infirmités corporelles du quartier, tous les vices des maisons voisines. Aux ragots des offices et de la loge, révélant le cocuage du Monsieur qui demeure au premier, précisant l'heure et le jour où sa femme le trompe, par semaine, une fois, s'ajoutent les doléances des bonnes se plaignant de leur ration de vin, racontant les besoins de leurs maîtresses, les tentatives de leurs patrons, les goûts épuisants et précoces de leurs enfants.

Quelle chronique d'ordures il eût pu amasser depuis le jour où il a revêtu le tablier à deux poches et consenti à éventrer les grands sacs de toile ! que de mots câlins ou aigres il a entendus, murmurés ou glapis par les couples qui le frôlaient ; que d'ivrognesses, que de fausses amoureuses, que de pochards, que d'aimables grinches il a vu happés au collet par les sergents de ville ! que de chutes, que d'accidents de voitures, que de côtes défoncées, de jambes déboîtées, d'épaules luxées, que de ras-

semblements de foule devant les pharmacies il a regardés, tout en fendant d'un coup de tranchet la robe brune des châtaignes, tout en remuant avec son couteau de bois les marrons qui se craquèlent et pètent !

Et cependant la vie n'est pas couleur de rose dans ce chien de métier ; vent, bruine, pluie, neige, s'en donnent à cœur joie ; le fourneau tressaille et geint sous les rafales qui le bousculent, épandant à flots la fumée qui pique les yeux et éteint la voix ; le charbon brasille et s'use vite, les chalands passent rapides, engoncés dans le collet de leur paletot, aucun ne s'arrête devant l'échoppe et derrière le malheureux, au travers des vitres qui le séparent de la piscine aux vins, s'alignent, vives, engageantes, scintillant sur une planchette posée devant une glace, des régiments de bouteilles, hautes en couleur et larges en ventre. Quelle attirance, quelle fascination ! oh ! qui dira le charme des canons et du tafia ? Ne les regarde point, pauvre hère, oublie froid, faim, bouteilles et chante, nasillard, ta complainte obstinée : eh ! chauds, chauds, les marrons !

Va, éreinte-toi, gèle, crève, souffle sur les fumerons qui puent, aspire à pleine bouche la vapeur des cuissons, emplis-toi la gorge de cendre, trempe dans l'eau tes mains bouillies et tes doigts grillés, égoutte les châtaignes, écale les marrons, gonfle les sacs, vends ta marchandise aux enfants goulus, aux

femmes attardées ; hue ! philosophe, hue ! entonne à tue-tête, jusqu'à la pleine nuit, au clair du gaz, sous le froid, ton refrain de misère : eh ! chauds, chauds, les marrons !

LE COIFFEUR

L'on s'assied devant une psyché d'acajou qui contient sur sa plaque de marbre des lotions en fioles, des boîtes à poudre de riz en verre bleu, des brosses à tête aux crins gras, des peignes acérés et chevelus, un pot de pommade ouvert et montrant la marque d'un index imprimé dans de la pâte jaune.

Alors l'exorbitant supplice commence.

Le corps enveloppé d'un peignoir, une serviette tassée en bourrelet entre la chair du cou et le col de la chemise, sentant poindre aux tempes la petite sueur de l'étouffement, l'on reçoit la poussée d'une main qui vous couche le crâne, à droite, et le froid des ciseaux vous fait frissonner le derme.

Au bruyant cliquetis du fer que le tondeur agite, les cheveux s'éparpillent en pluie, tombent dans les yeux, se logent dans les cils, s'attachent aux ailes du nez, se collent aux coins des lèvres qu'ils chatouillent et piquent, tandis qu'une nouvelle

poussée de main vous couche subitement le crâne à gauche.

Tête à droite, tête à gauche, fixe. Et ce va-et-vient de Guignol continue, aggravé par le galop des cisailles qui manœuvrent autour des oreilles, courent sur les joues, entament la peau, cheminent le long des tempes, barrent l'œil qui louche ébloui par ces lueurs claires.

— « Monsieur, veut-il lire le journal ?

— Non.

— Un beau temps, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui.

— Il y a des années que nous n'avons eu un hiver aussi doux.

— Oui. »

Puis un temps d'arrêt ; le funèbre jardinier s'est tu. Il vous tient l'occiput maintenant entre ses deux poings et le voilà qui, au mépris des éléments les moins contestés de l'hygiène, vous le balance, en haut, en bas, très vite, penchant sa barbe sur votre front, haleinant sur votre figure, examinant dans la glace de la psyché si les crins tondus sont bien de longueur égale ; le voilà qui émonde, par-ci, par-là, encore, et qui recommence à faire cache-cache avec votre tête qu'il tente en appuyant dessus de vous rentrer dans l'estomac pour mieux juger de l'effet de sa coupe. La souffrance devient intolérable. — Ah ! où sont-ils donc les bienfaits de la

science, les anesthésiques vantés, les pâles morphines, les fidèles chloroformes, les pacifiants éthers?

Mais le coiffeur halète, épuisé par ses efforts, souffle comme un bœuf, puis se rue de nouveau sur votre caboche qu'il ratisse maintenant avec un petit peigne et rabote sans trêve avec deux brosses.

Un soupir de détresse vous échappe, tandis que déposant ses étrilles, il secoue votre peignoir.

— « Monsieur veut-il une friction?

— Non.

— Un shampooing alors?

— Non.

— Monsieur a tort, cela raffermit le cuir chevelu et détruit les pellicules. »

D'une voix mourante, l'on finit par accepter le shampooing, las, vaincu, n'espérant plus s'échapper vivant de cet antre.

Alors une rosée coule, goutte à goutte, sur votre tignasse que l'homme, les manches retroussées, récure, puis bientôt cette rosée qui pue l'orangeade se change en mousse et, stupéfié, l'on s'aperçoit dans la glace, coiffé d'un plat d'œufs à la neige que de gros doigts crèvent.

Le moment est venu où le supplice va atteindre son acuité suprême.

Brutalement, votre tête voltige comme sur des raquettes entre les bras du pommadin qui rugit et

se démène; votre cou craque, vos yeux jaillissent, la congestion commence, la folie menace. Dans une dernière lueur de bon sens, dans une dernière prière, l'on implore le ciel, l'adjurant de vous accorder un genou, une tête de veau, de vous rendre chauve !

L'opération se termine pourtant. On se lève chancelant, pâle, comme au sortir d'une longue maladie, guidé par le bourreau qui vous précipite le chef dans une cuvette, vous le saisit à la nuque, l'asperge à grands flots d'eau froide, puis le comprime fortement, à l'aide d'une serviette et le reporte dans le fauteuil où pareil à une viande échaudée, il gît sans mouvement, très blanc.

Il ne reste plus, après les cruelles souffrances endurées, qu'à subir le dégoût des manipulations finales, l'enduit de poix écrasé dans les paumes et plaqué sur le crâne écorché de nouveau par les dents des peignes.

C'est fait, on est dégarroté, debout, libre ; l'on écarte les offres de savon et de lubin ; l'on paye et l'on fuit à toutes jambes, de la périlleuse officine, mais, au grand air, l'égarement s'efface, l'équilibre revient, les pensées reprennent tranquillement leur marche.

On se trouve mieux portant, moins mûr. En même temps qu'il vous sarclait le poil, le merlan vous a comme par miracle allégé de plusieurs ans ; l'atmosphère semble plus clémente et plus neuve,

des fraîcheurs d'âme éclosent, mais elles se fanent, hélas ! presque aussitôt car les démangeaisons que procurent les cheveux coupés, tombés dans la chemise, se font sentir. Et lentement, couvant un rhume, l'on retourne chez soi, admirant l'éternel héroïsme des religieux dont les chairs sont, nuit et jour, volontairement grattées par l'âpre crin des durs cilices.

PAYSAGES

LA BIÈVRE

A Henry Céard

La nature n'est intéressante que débile et navrée. Je ne nie point ses prestiges et ses gloires alors qu'elle fait craquer par l'ampleur de son rire son corsage de rocs sombres et brandit au soleil sa gorge aux pointes vertes, mais j'avoue ne pas éprouver devant ses ripailles de sève, ce charme apitoyé que font naître en moi un coin désolé de grande ville, une butte écorchée, une rigole d'eau qui pleure entre deux arbres grêles.

Au fond, la beauté d'un paysage est faite de mélancolie. Aussi la Bièvre, avec son attitude désespérée et son air réfléchi de ceux qui souffrent, me charme-t-elle plus que toute autre et je déplore comme un suprême attentat le culbutement de ses ravines et de ses arbres ! Il ne nous restait plus que cette campagne endolorie, que cette rivière en guenilles,

que ces plaines en loques et on va les dépecer ! L'on va pendre aux crocs chaque quartier de terre, vendre à l'encan chaque écuellée d'eau, combler les marécages, niveler les routes, arracher les pissenlits et les ronces, toute la flore des gravats et des terres incultes ; la rue du Pot-au-Lait et le chemin de la Fontaine à Mulard qui enlacent toute une lande engorgée de mâchefer et de plâtras, bossuée par des bourrelets et des culs de pots de fleurs, semée, çà et là, de fruits pourris et mangés de mouches, de cendres et de flaques, empuantie par les entrailles mouillées des paillasses et les amoncellements d'ordures qui se tassent longuement dans la bouillie des fanges, vont disparaître et cette vue mélancolisante d'un puits artésien et de la Butte aux Cailles, ces lointains où le Panthéon et le Val-de-Grâce arrondissent, séparés par des tuyaux d'usines, leurs deux boules violettes sur la braise écroulée des nuages, vont faire place aux joies bêtes, aux banals galas des maisons neuves !

Ah ! les gens qui ont décidé le pillage et le sac de ces rives, n'ont donc jamais été émus par l'inertie désolée des pauvres, par le gémissant sourire des malades ? ils n'admirent donc la nature que hautaine et parée ? ils ne sont donc jamais, par les jours de spleen, montés sur les coteaux qui dominent la Bièvre ? ils ne l'ont donc jamais enfin regardée cette étrange rivière, cet exutoire de toutes les

crasses, cette sentine couleur d'ardoise et de plomb fondu, bouillonnée çà et là de remous verdâtres, étoilée de crachats troubles, qui gargouille sur une vanne et se perd, sanglotante, dans les trous d'un mur ? Par endroits, l'eau semble percluse et rongée de lèpre ; elle stagne, puis elle remue sa suie coulante et reprend sa marche ralentie par les bourbes. Ici, des huttes pelées, des hangars borgnes, des murs salpêtrés, des briques tartreuses, tout un assemblage de teintes mornes sur lesquelles, pendant à la croisée d'une chambre, un édredon de percale rouge jette comme un réveil sa note éclatante ; là, des cages sans volets pour les mégissiers, des brouettes, les quatre fers en l'air, un trident, un râteau, des vagues figées de laine morte, une colline de tan sur laquelle picore une poule à crête écarlate et à queue noire. En l'air, des toisons secouées par le vent, des peaux râclées qui s'étirent et se détachent avec leur blancheur crue sur la pourriture verdie des claies ; par terre, des baquets hydropiques, des futailles énormes où marine dans des teintes de feuille morte et de bleu sale la croûte liquéfiée des cuirs ; plus loin enfin des peupliers piqués dans une boue de glaise et un tas de masures qui s'escaladent et se haussent les unes par-dessus les autres, étables sordides où toute une population de gosses fermente aux fenêtres pavoisées de linge sale.

Eh oui, la Bièvre n'est qu'un fumier qui bouge ! mais elle arrose les derniers peupliers de la ville ; oui, elle exhale les fétides relents du croupi et les rudes senteurs des charniers, mais jetez au pied de l'un de ses arbres un orgue qui crachera en de longs hoquets les mélodies dont son ventre est plein, faites s'élever dans cette vallée de misères la voix d'une pauvresse qui lamentablement chantera devant l'eau une de ces complaintes ramassées au hasard des concerts, une romance célébrant les petits oiseaux et implorant l'amour, et dites si ce gémissement ne vous prend point aux entrailles, si cette voix qui sanglote ne semble pas la clameur désolée d'un faubourg pauvre !

Un peu de soleil — et, merveilles des joies navrées — des grenouilles coassent sous des roseaux, un chien s'étire, les pattes écartées, la queue en l'air, une femme passe un petit panier au bras, un homme en casquette chemine, le brûle-gueule aux dents et, sous la garde de mioches qui se roulent dans la boue, un fantôme de rosse blanche pâture dans les terrains vagues.

Les travaux sont commencés. Le remblai de la rue de Tolbiac barre l'horizon déjà ; le lait de chaux va masquer de son uniforme blancheur les ulcères diaprés du quartier souffrant ; les grands ciels gris sur lesquels se découpent encore les séchoirs à jour des peaussiers et des chamoiseurs seront prochaine-

ment bouchés. Bientôt sera à jamais terminée l'éternelle et charmante promenade des intimistes, au travers de la plaine que sillonne, en travaillant, l'active et misérable Bièvre.

LE CABARET DES PEUPLIERS

La plaine s'étend, aride et morne. Les grandes cultures des orties et des chardons la couvrent, rompues, çà et là, par les mares séchées de la Bièvre morte.

Le bout d'un étang scintille, à gauche, au soleil comme un éclat de verre, le reste moisit, glacé de vert pistache par les lentilles d'eau.

Au loin, une ou deux cabanes branlantes avec des matelas pendus aux fenêtres et des fleurs plantées dans des boîtes au lait et dans de vieilles marmites ; des arbres aux sèves affaiblies siègent à d'inégales distances, montrant comme des mendiants leurs bras paralysés, hochant des têtes qui bégaient dans le vent, courbant des troncs chétivement nourris par la lésine d'un incurable sol.

Le long de cette plaine, à droite, la rivière coule en un mince ruban, bordant la route qui s'engage sous une arche de pont jusqu'à la poterne ouverte

dans les remparts. Des cultures maraîchères verdoient par places dans une terre moins pauvre, huit vigoureux peupliers éventent une maisonnette dont les murs se dressent, mettant les jolies taches de leur crépi rose sous la guipure jaune et verte des feuilles. On lit, en haut, près du toit, cette inscription : « Débit de vins » et devant cette coquetterie de couleurs, devant ces tonnelles qui se penchent sur l'eau, l'on songe involontairement au plaisant décor des auberges de théâtre ; malgré soi, l'on songe aussi à une salle poudrée de grès, à une armoire de noyer, ornée de ferrures, de pichets d'étain, de vaisselles à coqs et à fleurs ; l'on se dit qu'il serait bon de boire sur un coin de table le petit vin suret, de couper une vaste miche dans le pain rond de ménage, de manger, tout en l'arrosant d'amples rasades, de solides omelettes, persillées de petite ciboule ou bardées de lard.

Puis on s'approche, on franchit l'immobile rivière sur une passerelle, et alors ce cabaret si pimpant et si bonhomme s'assombrit comme un repaire, comme un coupe-gorge.

Le sourire de ses murs roses a fui ; une vieillesse hâtive et ignoble a voûté les chevrons et courbé le toit. Le teint éraillé est d'un rouge atroce. On pense immédiatement devant cette cahute à une épouvantable pierreuse qui détrousse et surine dès que la nuit tombe.

Des tatouages de peinture noire apparaissent sous l'horrible épiderme du plâtre meurtri, des lettres mangées par le passage des saisons, faisant des mots intelligibles encore : « Lapins sautés, bières et vins, au rendez-vous des peupliers. » — Un silence inquiétant plane au-dessus du bouge, les vieux réverbères à poulies qui pendent le long de la route prennent des allures lugubres et louches ; l'on frissonne à l'idée qu'on pourrait se trouver attardé là, tout seul, un soir.

Assis sous une tonnelle, devant une table bâtie avec une planche posée sur quatre lattes, vous voyez, après des appels furieux, une servante poindre au bout de l'allée, le ventre en avant, la tête embobinée de linge, les yeux caves, les joues vides et tachées de son.

Elle apporte, après avoir consulté la patronne qui hésite, défiante, craignant la rousse, des verres massifs gardant encore des places mal essuyées de bouches. Elle verse le pissat d'âne fabriqué dans cette immense bâtisse qui s'élève au-dessus de la plaine, la brasserie de l'ancienne barrière Blanche et l'on découvre, si l'on suit le regard de cette fille, au travers des feuilles, dans un bosquet voisin, un ouvrier qui dort, la chemise de percale ouverte au cou et bouffant de la culotte serrée à la taille par une ceinture de cuir. Il se retourne, sacrant après les mouches et un hideux côté de visage se montre,

barbouillé comme les murs du bouge d'une large tache de lie de vin et de sang.

Aucune carriole et aucun haquet ne passent, troublant le repos de la ruelle déserte ; le roulement du chemin de fer retentit, seul, par instants ; des flocons de vapeurs blanches s'envolent et viennent nicher dans le plafond de la tonnelle ; un coq claironne, agitant son rouge cimier, brandissant le panache de sa queue, plumée de vert bouteille et d'or ; une troupe de canards se précipite avec d'affreux couins-couins dans la Bièvre qui se réveille et souffle son haleine de purin gâté ; alors si, vous tournant vers les remparts, vous contemplez l'horizon rayé par la voie de ceinture, d'inconsolantes et de salutaires pensées vous viennent.

En haut, tout en haut, couvrant le ciel, Bicêtre dresse sa masse énorme, dominant tout Paris comme une menace, rappelant aux factices énergies de nos sens surmenés, aux dépenses inconsidérées de nos cervelles, aux douleurs de nos amitiés et de nos ambitions déçues, la fin désastreuse qui les attend.

Bouée formidable et grandiose, signalant les brisants de la ville, Bicêtre complète cette désolante image de la vie, qu'évoque déjà en nous la Bièvre, si joyeuse et si bleue à Buc, plus malingre, plus noire à mesure qu'elle s'avance, épuisée par les constants labeurs qu'on lui inflige, impotente et

putride alors qu'ayant terminé sa lourde tâche, elle tombe, exténuée, dans l'égout qui l'aspire d'un trait et va la recracher au loin, dans un coin perdu de Seine.

LA RUE DE LA CHINE

A Jules Bobin

Pour les gens qui haïssent les bruyantes joies retenues toute la semaine et lâchées dans Paris, le dimanche ; pour les gens qui veulent échapper aux fastidieuses opulences des quartiers riches, Ménilmontant sera toujours une terre promise, un Chanaan de douceurs tristes.

C'est dans l'un des coins de ce quartier que s'étend la si extraordinaire et si charmante rue de la Chine. Encore qu'elle ait été tronquée et mutilée par la construction d'un hôpital qui ajoute le douloureux spectacle des souffrances humaines errant au-dessus de la route sur des préaux sans arbres et sans fleurs, à l'aspect discret et recueilli de ses maisonnettes encloses de palis et de haies, cette rue a néanmoins conservé la joyeuse allure d'une ruelle de campagne toute enluminée par des jardinets et par des bicoques.

Telle qu'elle existe encore, cette rue est la négation de l'ennuyeuse symétrie, l'opposé du banal alignement des grandes voies neuves. Tout va de guingois chez elle ; ni moellons, ni briques, ni pierres, mais de chaque côté, bordant le chemin sans pavé creusé d'une rigole au centre, des bois de bateaux, marbrés de vert par la mousse et plaqués d'or bruni par le goudron, allongent une palissade qui se renverse, entraînant toute une grappe de lierres, emmenant presque avec elle la porte visiblement achetée dans un lot de démolitions et ornée de moulures dont le gris encore tendre perce sous la couche de hâle déposée par des attouchements de mains sucessivement sales.

C'est à peine si la maisonnette à un étage perce sous sa cannetille de vigne vierge dans un fouillis de valérianes, de roses trémières et de grands soleils dont les têtes d'or se dépouillent et montrent de noires calvities, pareilles aux ronds des cibles.

Puis, c'est invariablement derrière la haie des planches un réservoir en zinc, deux poiriers reliés par des ficelles pour le linge et un bout de potager avec des courges aux fleurs d'un jaune clair, des carrés d'oseille et de choux que dentellent et quadrillent avec leurs ombres des vernis du Japon et des peupliers.

Et la rue va ainsi, laissant à peine entrevoir par de vertes éclaircies des bouts de toits violets et

rouges ; elle va plus resserrée à mesure, se démanchant, se tortillant, grimpant, plantée, çà et là, de vieux réverbères à huile, jusqu'à la navrante et interminable rue de Ménilmontant.

Dans cet immense quartier dont les maigres salaires vouent à d'éternelles privations les enfants et les femmes, la rue de la Chine et celles qui la rejoignent et la coupent, telles que la rue des Partants et cette étonnante rue Orfila, si fantasque avec ses circuits et ses brusques détours, avec ses clôtures de bois mal équarri, ses gloriettes inhabitées, ses jardins déserts revenus à la pleine nature, poussant des arbustes sauvages et des herbes folles, donnent une note d'apaisement et de calme unique.

Ce n'est plus comme dans la plaine des Gobelins une chétivité de nature en rapport avec l'impitoyable détresse de ceux qui la peuplent ; c'est, sous un grand ciel, un sentier de campagne où la plupart des gens qui passent semblent avoir mangé et avoir bu ; c'est le coin souhaité par les artistes en quête de solitude ; c'est le havre imploré par les âmes endolories qui ne demandent plus qu'un bienfaisant repos loin de la foule ; c'est pour les déshérités du sort et pour les écrasés de la vie, une consolation, un soulagement qui naît de l'inévitable vue de l'hôpital Tenon dont les hautes prises d'air crèvent le ciel et dont toutes les croisées s'emplissent de

figures pâles, penchées sur la plaine qu'elles contemplent avec les yeux profonds et avides des convalescents.

Ah ! cette rue est clémente pour les affligés et charitable pour les aigris, car à la pensée que de pauvres gens sont couchés dans ce gigantesque hôpital aux longues salles pleines de lits blancs, l'on trouve bien enfantines et bien vides ses souffrances et ses plaintes, puis l'on rêve aussi devant ces cottages cachés dans la ruelle à un délicieux refuge, à une petite aisance qui permettrait de ne travailler qu'à ses heures et de ne pas hâter par besoin la confection d'une œuvre.

Il est vrai qu'une fois rentré dans le cœur de la ville, l'on se répète avec raison peut-être qu'un accablant ennui vous opprimerait dans l'isolement de la maisonnette, dans le silence et dans l'abandon du chemin ; et pourtant, chaque fois que l'on vient se retremper dans la douce et triste rue, l'impression reste la même ; il semble que l'oubli et que la paix cherchés au loin dans la contemplation de monotones plages se trouveraient là, réunis au bout d'une ligne d'omnibus, dans ce sentier de village perdu à Paris, au milieu du joyeux et du douloureux tumulte de ses grandes rues pauvres.

VUE DES REMPARTS DU NORD-PARIS

Du haut des remparts, l'on aperçoit la merveilleuse et terrible vue des plaines qui se couchent, harassées, aux pieds de la ville.

A l'horizon, sur le ciel, de longues cheminées rondes et carrées de briques vomissent dans les nuages des bouillons de suie, tandis que plus bas, dépassant à peine les toitures plates des ateliers couverts de toiles bituminées et de tôle, des jets de vapeur blanche s'échappent, en sifflant, de minces tuyaux de fonte.

La zone dénudée s'étend, renflée de monticules sur lesquels des marmailles, en groupe, enlèvent des cerfs-volants fabriqués avec de vieux journaux et ornés de ces images en couleur que la réclame distribue aux portes des magasins ou aux coins des ponts.

Près de cahutes dont les tuiles d'un rouge pâle bordent les lacs clairs des toits vitrés, de monu-

mentales charrettes dressent leurs bras munis de chaînes, abritant, ici une idylle faubourienne, là une maternité dont un enfant pompe avec acharnement la gorge sèche. Plus loin, une chèvre broute attachée à un piquet ; un homme dort, renversé sur le dos, les yeux abrités par sa casquette ; une femme assise répare longuement l'avarie de ses pieds.

Un grand silence couvre la plaine, car le grondement de Paris s'est éteint peu à peu et le bruit des fabriques aperçues arrive hésitant encore. Parfois on écoute cependant, comme une horrible plainte, le sourd et rauque sifflet des trains de la gare du Nord qui passent cachés par des talus plantés d'acacias et de frênes.

Au loin enfin, tout au loin, une large route blanche monte se perdant dans le ciel, mettant à son sommet comme un nuage lorsqu'une invisible carriole soulève, masquée par la courbe du terrain, des flocons de poussière.

Vers la brune, par ces temps où les nuées charbonneuses se roulent sur le jour mourant, le paysage s'illimite et s'attriste encore ; les usines ne montrent plus que des contours indécis, des masses d'encre bues par un ciel livide ; les enfants et les femmes sont rentrés, la plaine semble plus grande et, seul, dans le chemin poudreux, le mendiant, le mendigo, comme l'appelle la mouche, retourne au gîte, suant,

éreinté, fourbu, gravissant péniblement la côte, suçant son brûle-gueule pour longtemps vide, suivi de chiens, d'invraisemblables chiens superbes de bâtardises multipliées, de tristes chiens accoutumés comme leur maître à toutes les famines et à toutes les puces.

Et c'est alors surtout que le charme dolent des banlieues opère ; c'est alors surtout que la beauté toute puissante de la nature resplendit, car le site est en parfait accord avec la profonde détresse des familles qui le peuplent.

Créée incomplète dans la prévision du rôle que l'homme lui assignera, la nature attend de ce maître son parachèvement et son coup de fion.

Bâtisses somptueuses aidant à l'aspect des quartiers habités par les gens riches, villas tachant de jaune beurre et de blanc frais des campagnes reposées et joyeuses, Parcs-Monceau maquillés comme les femmes qui s'y posent, hauts-fourneaux et grandes forges se dressant dans des paysages épuisés et grandioses comme eux, telle est l'immuable loi.

Et c'est pour l'appliquer, c'est pour réaliser l'instinct d'harmonie qui nous obsède, que nous avons délégué les ingénieurs afin d'assortir la nature à nos besoins, afin de la mettre à l'unisson avec les douces ou pitoyables vies qu'elle a charge d'encadrer et de réfléchir.

FANTAISIES

ET PETITS COINS

BALLADE EN PROSE DE LA CHANDELLE DES SIX

A Gabriel Thyébaut.

Alors que la Carcel dominait, illuminant les chambres des familles à l'aise, toi seule éclairais ces galetas où la fille encore impubère du pauvre suppute, en rêvant, la valeur de ses charmes qui poussent, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Puis le corps se gâte, mûri par les noces ; déjà le ventre persienne et la gorge flotte ; l'argent gagné à la sueur des charmes tarit et la faim ordonne. Ce n'est plus Mme Julia, c'est la vieille mère Jules qui se pocharde et te mouche, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Ce sont des évocations plus personnelles et plus intimes que ta vue réveille maintenant en moi ; devant ta mèche qui champignonne et rougeoie dans

un lac de suif, je revois mon enfance, ces longues soirées d'hiver où, fatiguée par mes pleurs et par mes cris, ma mère me renvoyait à la cuisine près de la bonne épelant à haute voix le gros livre des songes, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Puis ces rappels lointains s'effacent peu à peu aussi et les lamentables souvenirs des idéals à jamais défoncés me reviennent. Je songe, cette fois, à ce garni lugubre où, attendant l'arrivée d'une maîtresse, je regardais, atterré, l'oreille aux guets, me répétant qu'elle ne viendrait point, les mouches latrinières danser, en cuisant sur ta pointe, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

Si, dépossédée par les pétroles et par les schistes, tu es aujourd'hui abandonnée du pauvre même, tu auras été du moins adulée comme jamais reine ne le fut, ô chandelle fumeuse ! Rembrandt, Gérard Dow, Schalken, t'ont célébrée dans d'immortelles pages ; ils t'ont fait éclairer la neige rose des chairs, les torsades couleur paille de ces belles des Flandres qui t'abritaient de la main contre le souffle des brises, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

ENVOI.

Princesse, que d'autres chantent les lueurs phos-

phoriques des lunes, les flammes rouges des lampes, les feux jaunes des gaz, c'est toi seule que j'aime, toi seule que je veux exalter, éclairage idéal des tableaux de grands maîtres, ô chandelle des six, grésillante chandelle !

DAMIENS

A Robert Caze

L'acuité de ces douloureuses délices m'arracha un cri ; mes oreilles s'emplirent de bourdonnements et mes yeux se fermèrent ; il me sembla que mes nerfs se retournaient et que ma tête allait se fendre ; je perdis à peu près connaissance, puis, à la longue, mes sens se ranimèrent — l'ouïe d'abord — et au loin, très au loin, ainsi que dans un rêve, je perçus une rumeur d'eau et un bruit de porte.

J'ouvris enfin les yeux et regardai autour de moi ; j'étais seul. Dans la chambre tendue de papier rouge, des rideaux de mousseline voilaient la croix des fenêtres ; au-dessus d'un canapé recouvert d'une guipure au crochet, une glace ronde, à tailles un peu inclinée sur le mur, répercutait, en la penchant, la partie de la pièce à laquelle je tournais le dos, et je voyais une cheminée surmontée d'une pendule ne marchant pas et de candélabres sans bougies, deux fauteuils évasés très bas, placés au-dessous de deux becs de gaz qui flambaient, en

sifflant, dans le silence de la chambre, des deux côtés d'un lavabo de marbre.

Comme un plant d'aveuglantes tulipes rangées tout autour d'un bassin clair, des flammes de couleur s'allumaient, en cercle, autour de la glace ronde, dans les biseaux qui longeaient le bois doré du cadre. Mes yeux fascinés brûlaient ; je voulus les arracher de cette margelle d'ardentes fleurs et les plonger, pour les rafraîchir, dans l'eau même de la glace ; mais, au milieu des images d'ameublement dont elle était pleine, un point d'or jaillit de la cheminée et scintilla, piquant mes prunelles excédées de ses feux secs.

Vivement, dans un suprême effort, je détournai les yeux et les levai au-dessus de ma tête vers le ciel, implorant un secours d'énergie, un ressaut de force.

Alors, je vis un affreux spectacle.

Immobile sur un lit, les jambes nues et les pieds crispés, les bras roides, collés au corps, un homme gisait, la chemise ramenée sur les genoux. L'œil noyé, comme liquoreux, semblait prêt à s'égoutter dans l'ornière des joues ; les traits tirés, pâles, creux, le nez pincé rejoint à la bouche par de grandes rides, décelaient d'irréparables fatigues, d'inconsolables douleurs, de laborieux désastres.

Et sur ce cadavre qui haletait encore couraient à fleur de peau de longs frissons.

Il me parut que j'avais déjà, quelque part, contemplé ce malheureux, agonisant sur une couche. En vain, j'errais dans les brumes de ma mémoire quand soudain, au travers d'une éclaircie, mes souvenirs s'élucidèrent.

C'était, rue Bonaparte, à la vitrine d'un marchand d'estampes ; là, dans un fouillis d'images, une vieille et naïve gravure m'avait surpris. Elle représentait un homme étendu sur un matelas, ligoté par des sangles, roulant dans un visage ravagé des yeux morts. Près de lui, des soldats à perruques, coiffés de tricornes, vêtus de justaucorps galonnés et de culottes bouclées aux genoux, se tenaient, attentifs, l'épée au poing, tandis que derrière eux, deux juges à petits rabbats d'abbé, regardaient, une plume en main, d'un air recueilli, la voûte du cachot où se passait la scène.

Et du coup, je me rappelai le titre écrit au crayon sous l'antique estampe : Damiens. — Et mes pensées remontèrent, au travers des âges, jusqu'à cet homme qui avait si puérilement tenté d'exterminer avec une pointe de canif un Roi. J'assistai au solennel interrogatoire rappelé par la gravure, puis je me figurai le coupable écartelé comme il le fut, par quatre chevaux, sur la place de Grève. — Et je tremblai, car son image que j'apercevais, au-dessus de ma tête, était la mienne réfléchie par le miroir encastré dans le ciel du lit sur lequel

j'étais couché, la face défaite, les yeux hâves, les bras roides, collés au corps, la chemise ramenée sur les genoux.

Un bruit de porte et un va-et-vient rapproché de pas, rompirent l'obsession qui me hantait. Je me dressai sur mon séant, dérangeant le lamentable portrait réverbéré par le ciel du lit, reprenant ma physionomie personnelle, rentrant enfin dans ma propre peau.

Je me levai et, me dirigeant vers la cheminée sur la tablette de laquelle brillait l'or d'une pièce de vingt francs que j'y avais préalablement mise, je souris, me disant :

Cette analogie physique que je relève entre l'attitude d'un maladroit assassin et la mienne est peut-être, au point de vue spirituel, plus juste encore.

Et, en effet, n'avais-je pas moralement enduré un supplice identique à celui qui tortura le corps du régicide ?

N'avais-je pas été, moi aussi, tiré, cahoté, sur une idéale Grève, par quatre réflexions diverses ; écartelé en quelque sorte : — d'abord par une pensée de basse concupiscence ; — puis par une désillusion immédiate du désir dès l'entrée dans cette chambre ; — ensuite par le pénitentiel regret de l'argent versé ; — enfin par cette expiatrice détresse que laissent, une fois commis, les frauduleux forfaits des sens.

LE POÈME EN PROSE DES VIANDES CUITES AU FOUR

A Alexis Orsat.

Ce sont les fallacieux rosbifs et les illusoires gigots cuits au four des restaurants qui développent les ferments du concubinage dans l'âme ulcérée des vieux garçons.

Le moment est venu où la viande tiède et rose, sentant l'eau, écœure. Sept heures sonnent. Le célibataire cherche la table où il se place d'habitude dans sa gargote coutumière et il souffre de la voir occupée déjà. Il retire du casier pendu au mur sa serviette tachée de vin et, après avoir échangé des propos sans intérêt avec les clients voisins, il parcourt l'invariable carte et s'assied, morose, devant le potage que le garçon apporte, en y lavant, tous les soirs, un pouce.

L'humble dépense de son dîner s'accroît maintenant, pour agacer l'appétit interrompu, d'inutiles suppléments de salades durement vinaigrées et d'un demi-siphon d'eau de Seltz.

C'est alors qu'après avoir avalé sa soupe, tout en roulant dans une quotidienne sauce rousse les tronçons filandreux d'un aloyau sans suc, le célibataire cherche à endormir l'horrible dégoût qui lui serre le gosier et lui fait lever le cœur.

Une première vision l'obsède tandis qu'il regarde, sans le lire, le journal qu'il a tiré de ses poches. Il se rappelle une jeune fille qu'il aurait pu épouser, il y a dix ans ; il se voit uni avec elle, mangeant de robustes viandes et buvant de francs bourgognes, mais le revers se montre aussitôt et alors se déroulent devant son esprit chagrin les étapes d'un affreux mariage. Il s'imagine assister, au sein de sa nouvelle famille, à l'échange persistant des idées niaises et aux interminables parties de loto égayées par l'énumération des vieux sobriquets qu'on donne aux chiffres. Il se voit aspirant après son lit et supportant, une fois couché, les attaques répétées d'une épouse grincheuse ; il se voit, en habit noir, au milieu d'un bal, l'hiver, arrêté dans le somme qu'il préparait par le coup d'œil furieux de sa femme qui danse ; il s'entend reprocher, une fois rentrés, la maussade attitude qu'il a tenue dans le coin des portes, il s'entend tout d'un coup enfin traité justement par le monde de cocufié..... et le dîneur absorbé frémit et mange avec plus de résignation une bouchée de l'affligeant fricot qui se fige sur son assiette.

Mais, tout en mâchant l'insipide et coriace viande, tout en souffrant des aigres renvois que procure l'eau de Seltz, la tristesse du célibat lui revient et il songe, cette fois, à une bonne fille qui serait lasse d'une vie de hasard et qui voudrait s'assurer un sort ; il songe à une femme déjà mûre dont les amoureuses fringales auraient pris fin, à une maternelle et rustaude compagne qui accepterait, en échange de la pâtée et de la niche, toutes ses vieilles habitudes, toutes ses vieilles manies.

Pas de famille à visiter, pas de bals à subir, le couvert mis tous les jours chez soi à la même heure, le cocuage devenu sans importance, peu de chances, en somme, d'enfanter des mômes qui piaillent sous le prétexte qu'ils font des dents et, accélérée par le dégoût sans cesse croissant du repas pris au dehors, l'idée d'un collage devient plus impérieuse et plus fixe et le célibataire sombre, corps et biens, apercevant dans un lointain mirage un joyeux tournebroche, rouge comme un soleil, devant lequel passent lentement, jutant à grosses gouttes, de tout puissants rumsteck.

Ce sont les fallacieux rosbifs et les illusoires gigots cuits au four des restaurants qui développent les ferments du concubinage dans l'âme ulcérée des vieux garçons.

UN CAFÉ

Près d'une gare de chemin de fer, à l'angle d'un square, se trouve un musée d'histoire naturelle où l'on joue et où l'on boit.

L'endroit est somnolent et placide. C'est le café d'abonnés, sans clients de passage, le café dont la porte ne s'ouvre que sur des visages connus qui provoquent, dès leur entrée, des hourras et des rires; c'est le café où dix rentiers réunis tous les soirs autour d'une table échangent, en battant les cartes, de médiocres aperçus sur la politique et s'intéressent longuement aux grossesses de la patronne et de la chatte ; c'est l'estaminet où chacun possède une pipe avec son nom émaillé, une pipe de jour de l'an offerte par le garçon qui dormasse, d'invariable mémoire, le nez sur un journal et jette un piteux et traînant « voilà ! » quand on lui commande un nouveau bock.

L'aspect de la salle est étrange ; au-dessus de divans à boutons, capitonnés de cuir chocolat, deux

vitrines aux boiseries grises, rechampies de filets bleu pâle, se dressent le long des murs, bondées du haut en bas d'oiseaux empaillés et repeints.

L'une d'elles, située en face de la porte d'entrée, contient dans son rayon du bas des cygnes au bec de bois jaune, aux ventres crevant de foin, aux cous rétrécis, inégalement bourrés, dessinant des S blanches et des ibis sacrés, aux pattes ciragées à tour de brosses, aux têtes de ce rouge sale qu'a la confiture de groseille bue par le pain.

Puis, sur les planches échelonnées jusqu'en haut, s'étage une tiolée d'oiseaux, des grands, des moyens, des petits, des tortus, des bancroches, des droits, des volatiles aux airs de bons enfants ou de mauvais bougres tendant des becs courbés en fer de pioches, allongés en pointes de clous, des becs simulant des canules et des pinces à sucre, et tous ont le même œil en cocarde, orange et noir, le même regard idiot et fixe, tous ont des habits couleur de muscade et de poivre, des plumages atrocement fanés, des dégaînes bêtement satisfaites d'acteurs.

Vue de près, la large et lugubre tache que jette dans les armoires vitrées cet assemblage de teintes mornes montre, en se décomposant, rangés sans distinction d'amitié et de caste, dans une promiscuité de misère et de vermine, des combattants aux nez en becs de seringues, regardant avec des mines hargneuses et chipies de petites cailles, l'œil au ciel,

implorantes et douces, égarées dans des dynasties de barges rousses et de bihoreaux, dans des familles entières de hérons attendant on ne sait quoi, fichés sur une patte, rêvant peut-être à d'invraisemblables poissons empaillés comme elles.

Trois oiseaux essaient pourtant de rompre la pleurarde harmonie de ce tableau avec leurs plumes qui vibrèrent jadis de tons vifs : un oisillon d'un soufre sali qui a perdu son étiquette, un rollier figé tout gambadant dans son costume d'un affreux vert passé et un faisan, sentimental et lyrique, l'or et le feu de ses plumes éteints.

En dépit de la triste et burlesque allure de ses hôtes, uniformément campés en rang d'oignons, au port d'armes, les pattes trop vernies, collées sur des plateaux de bois noir ou perchées sur des branches ornées de fausse mousse, cette vitrine contraste magnifiquement avec l'autre qui semble le décrochez-moi ça d'une oisellerie de mélodrame.

Là, en effet, s'accumule sur une série de planchettes tout un ramas de bêtes sinistres et laides, des groupes de hiboux, ensevelis sous des couches de poussière, courbant des becs en sécateur, fronçant des ailes couleur d'amadou et de cendre, des chouettes nébuleuses, prétentieusement étiquetées sous le vocable latin « Strix nebulosa », des chouettes de l'Oural, avec des airs réfléchis d'aveugles, des grands ducs aux faces narquoises et féroces, des corbeaux

mélancoliques et abêtis, des gentlemen râpés, grelottant sous leurs minces habits de plumes noires.

Un peu plus haut, ce cimetière de volatiles se complète encore d'un lot de bêtes qui ont dû traîner à la salle des ventes, d'un paquet acheté dans une faillite, de choucas et de corneilles, plus aimables et plus mondains, regardant dégoûtés leur voisinage, une société de vieux milans, désossés et bougons, se prélassant dans leurs loques mangées aux mites, un clan de faucons aux allures de chenapans et de matamores, de busards aux grimaces de grincheux et de pète-sec.

Et le patron de cet établissement, l'inventeur de ce café-museum, semble avoir été poursuivi par une idée fixe ; non content d'avoir bourré ses armoires de carcasses d'oiseaux conservés dans des aromates et dans du camphre, il a encore décoré ses fenêtres de stores jaunes pareils à du sparadrap dégommé, arborant, par hasard sans doute, les armes de la ville de La Haye : une cigogne tenant un serpent dans le bec ; il a enroulé autour des colonnes de son estaminet des pythons vernissés et gonflés d'étoupe, tapissé son plafond de vagues esturgeons fixés à des crochets, de grands poissons plats, semblables à d'énormes peignes et enfin, comme œuvre de choix, d'un vieux crocodile, les pattes écartées, la gueule ouverte, retapée avec du cuir de bottes, sans bouts de chicots ni de dents, envahie par une armée

de mouches qui manœuvrent et fientent, cavalcadant entre les semelles de cette mâchoire.

L'étonnement du garçon que des curieux consultent sur la provenance et sur la raison d'être de ce café est extrême. Croyant qu'on se moque de lui, il garde le silence d'abord, puis se rendant compte de l'innocence des gens qui l'interrogent, il répond, apitoyé et méprisant : oh ! il y en a un bien plus beau à Bar-le-Duc !

Et, satisfait de cette réponse, l'on embrasse d'un dernier coup d'œil, en achevant de vider son verre, la laideur de toutes ces livrées d'oiseaux, n'éprouvant aucun désir d'aller visiter Bar-le-Duc, songeant simplement devant ces tables de vieux rentiers, figés le nez sur leurs cartes, immobiles et comme conservés dans ce milieu funèbre, à un Versailles de pacotille, à une Égypte de camelote, à une nécropole de volailles et d'hommes.

RITOURNELLE

Défunt son homme la roua de coups, lui fit trois enfants, et mourut tout imprégné d'absinthe.

Depuis ce temps, elle patauge dans la boue, pousse la charrette, hurle à tue-tête : il arrive ! il arrive !

Elle est ineffablement laide. C'est un monstre qui roule sur un cou de lutteur une tête rouge, grimaçante, trouée d'yeux sanglants, bossuée d'un nez dont les larges ailes, des soutes à tabac, pullulent de boutons et de plaques.

Ils ont bon appétit, les trois enfants ; c'est pour eux qu'elle patauge dans la boue, pousse la charrette, hurle à tue-tête : il arrive ! il arrive !

Sa voisine vient de mourir.

Défunt son homme la roua de coups, lui fit trois enfants, et mourut tout imprégné d'absinthe.

Le monstre n'a pas hésité à les recueillir.

Ils ont bon appétit, les six enfants ! A l'ouvrage ! à l'ouvrage ! Sans trêve, sans relâche, elle patauge dans la boue, pousse la charrette, hurle à tue-tête : il arrive ! il arrive !

LE GOUSSET

A Guy de Maupassant

Il est des odeurs suspectes, équivoques comme un appel dans une rue noire. Certains quartiers du Paris laborieux les dégagent lorsqu'on s'approche, l'été, d'un groupe. L'incurie, la fatigue des bras qui ont peiné sur d'accablants travaux expliquent l'âpre fumet de bouc qui s'élève des manches.

Plus puissant encore et plus rude, je l'ai suivi ce fleur à la campagne sur un peloton de faneuses passant en plein soleil. C'était excessif et terrible ; cela vous piquait les narines comme un flacon d'alcali, ou vous les saisissait, irritant les muqueuses par une rude senteur tenant du fauve relent du canard sauvage cuit aux olives et de l'odeur pointue de l'échalotte. Somme toute, cette émanation n'avait rien de répugnant et de vil ; elle se mariait comme une chose attendue à l'odeur formidable du paysage ; elle était la note pure, complétant par le cri de cha-

leur de la bête humaine la mélodie odorante des bestiaux et des bois.

Mais laissons cela ; aussi bien, je ne veux pas m'occuper des goussets négligés, de l'humanité bestiale, populacière et campagnarde, sans souci d'ablutions et sans moyens de repos ; je veux simplement parler de l'exquis et divin fumet préparé par les femmes de nos villes, où qu'elles se trouvent et chauffent, dans un bal, l'hiver, ou dans une rue, l'été.

Moins tamisé par la batiste ou par la toile qui le raffinent en le vaporisant comme fait d'ailleurs le mouchoir de l'essence qu'on y verse, le parfum des bras féminins est moins clarifié, moins délicat et moins pur dans la robe ouverte du bal. Là, l'arome du valérianate d'ammoniaque et de l'urine s'accentue brutalement parfois et souvent même un léger fleur d'acide prussique, une faible bouffée de pêche talée et par trop mûre passe dans le soupir des extraits de fleurs et des poudres.

Mais, c'est au moment où la Parisienne est la plus charmante, au moment où sous un soleil de plomb, par un de ces temps où l'orage menaçant suffoque, elle chemine, abritée sous l'ombrelle, suant ainsi qu'une gargoulette, l'œil meurtri par le chaud, le teint moite, la mine alanguie et vannée, que sa senteur s'échappe, rectifiée par le filtre des linges, tout à la fois délicieusement hardie et timidement fine !

Jamais femmes ne furent plus désirables qu'à ces instants où les robes d'oxford les moulent de pied en cap, collantes comme les chemises mouillées qui les emprisonnent dessous. L'appel du baume de leurs bras est moins insolent, moins cynique que dans le bal où elles sont plus nues, mais il décage plus aisément la bête chez l'homme.

Diverse comme la couleur des cheveux, ondoyante comme les boucles qui la recèlent, l'odeur du gousset pourrait se diviser à l'infini ; nul arome n'a plus de nuances ; c'est une gamme parcourant tout le clavier de l'odorat, touchant aux entêtantes senteurs du seringat et du sureau, rappelant parfois le doux parfum des doigts qu'on frotte après y avoir tenu et fumé une cigarette.

Audacieux et parfois lassant chez la brune et chez la noire, aigu et féroce chez la rousse, le gousset est flottant et capiteux ainsi que certains vins sucrés chez la blonde, et l'on pourrait presque dire qu'il est en complète accordance avec la façon qu'ont les lèvres de distribuer le baiser, plus appuyée et plus colère chez les brunes, plus fervente, plus personnelle peut-être chez les blondes.

Mais que la couleur des toisons poussées dans les dessous de bras soit foncée ou claire, que leur bouquet ondule comme une moustache, ou frise comme de minces copeaux d'acajou et de palissandre, il faut bien avouer que la nature est ma-

ternelle et prévoyante, car elle a distribué ces boîtes à épices pour saler et relever l'amoureux ragoût que l'habitude rend si indigeste et si fade même à ces résignés de la chair qui ont sciemment consenti à abdiquer, dans une commune alcôve, leur goût absolu de repos et de diète.

L'ÉTIAGE

Dans une boutique, rue Legendre, aux Batignolles, toute une série de bustes de femmes, sans têtes et sans jambes, avec des patères de rideaux à la place des bras et une peau de percaline d'une couleur absolue, bis sec, rose cru, noir dur, s'aligne en rang d'oignons, empalée sur des tiges ou posée sur des tables.

On songe tout d'abord à une morgue où des torses de cadavres décapités seraient debout ; mais bientôt l'horreur de ces corps amputés s'efface et de suggestives réflexions vous viennent, car ce charme subsidiaire de la femme, la gorge, s'étale fidèlement reproduit par les parfaits couturiers qui ont bâti ces bustes.

Ici, ce sont les poitrines anguleuses des garçonnes, les petites cloques perlées d'une goutte de vin rose, les mignonnes ampoules percées de pointes naines.

Et ces pubertés en pousse éveillent en nous la

libertine inquiétude des choses entamées et dont on veut la suite.

Là, ce sont les seins des femmes mûres et décidément maigres, de modiques navets tapotés de lilas, des planches rabotées de sapin à nœuds ; là encore ce sont les galettes à fèves des dévotes usées par la médisance et la prière, les boutons de guêtre des filles que le célibat a laminées et rendues plates.

A l'écart, plus loin, les dégâts de la vie commencent ; la misère apparaît des inconsistants tôt-faits, des molles brioches, des pauvres mitons à jamais abattus par les désastres de l'allaitement, à jamais gâtés par le massacre des noces.

Mais, à ce début de la croissance et à cette étisie de la chasteté et de la luxure succèdent, dans la boutique, le long des tables, la sage bourgeoisie des corsages mi-pleins, des gorges moyennes, auréolées de bleu d'hortensia, bouclées, autour de leur clou violet, d'un halo de bistre.

Puis, après l'imperceptible embonpoint du ni gras ni maigre, apres la grâce du bien en chair, la corpulence s'accentue, et alors s'affirme la terrifiante série des boursouflures et des graisses : les fanons énormes, les bombonnes crêtées de rouge brique ou de bronze des grosses nounous, les cyclopéennes outres des femmes colosses, les formidables vessies à saindoux des bonnes dondons, les monstrueuses

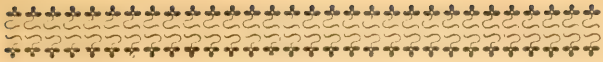
gourdes, les gourdes à pitons olive des vieux poussahs !

A regarder cet étiage des gorges, ce musée Curtius des seins, l'on songe vaguement à ces caves où reposent les sculptures antiques du Louvre, où le même torse éternellement répété fait la joie apprise des gens qui le contemplent, en bâillant, les jours de pluie.

Mais, combien grande est la différence qui existe entre ces marbres inhumains et la percaline rebondie de ces terribles pièces. Les poitrines grecques, taillées suivant une formule stipulée par le goût des siècles, sont désormais mortes ; aucune suggestion ne peut plus maintenant émaner pour nous de ces formes convenues, sculptées dans une froide matière dont nos yeux sont las. — Puis, disons-le, quel dégoût ce serait si la Parisienne étalait au déshabillage d'impeccables appas et s'il nous fallait baladiner, les jours de fautes, des gorges monotones et des seins pareils !

Combien supérieurs aux mornes statues des Vénus, ces mannequins si vivants des couturiers; combien plus insinuants ces bustes capitonnés dont la vue évoque de longues rêveries : — rêveries libertines, en face des tétons éphébiques et des pis talés — rêveries charitables, en face des mamelles vieillies, recroquevillées par la chlorose ou bouffies par la graisse ; car on pense aux douleurs des

malheureuses qui désespérément regardent leurs formes se sécher ou s'accroître, et sentent l'indifférence prochaine du mari, l'imminente désertion de l'entreteneur, le désarmement final des charmes qui leur permettaient de vaincre, dans ces nécessaires batailles qu'elles livrent au porte-monnaie contracté de l'homme.



L'OBSESSION

A Edmond de Goncourt.

Les consolidés sont en hausse, les valeurs industrielles tiennent, le Panama fléchit et le Suez est ferme. — Mots en croix blanche et métagramme ; solutions justes : Paul Ychinel, le père Spicase, Astre à Caen, lady Scorde, miss Tigry, les œdipes du café du Grand-Balcon. — Rowland's macassar et goudron Guyot. Coricide russe et papier Wlinsi. — Nourrice sèche demande place. — Plus de crâne chauve ! repousse certaine et à forfait, on jugera ! Malleron. — Affections secrètes, ulcères, écoulements, dartres : Chable, Emmanuel, Péchenet, Albert !

. . . . . .

Ces réclames lues sur la dernière page d'un journal déchiré que je retrouve dans un fond de poche, au bord d'une route, dans une campagne perdue au loin, abattent l'apaisement tant imploré qui s'était fait en moi. Ce papier me ramène à Paris, et les

appréhensions de ma vie réelle, enfin rompue ! me reviennent.

Fatalement je compte les jours. Encore une semaine et il faudra reboucler les malles, gagner la ville et chercher des fiacres. Puis ce sera l'étourdissante trémie d'un wagon gorgé d'un tas d'êtres dont les faces répugnent ; ce sera la rentrée dans Paris, et, après un somme dépaysé, le lendemain, recommenceront tous les dégoûts d'une existence meurtrie par les douloureux trafics de la pensée, par les conjectures sans cesse trompées des sens, par les perspicaces antipathies qu'il faudra tâcher de vaincre pour manger du pain et payer un terme !

Ah ! dire qu'il y aura toujours un Avant et un Après et jamais un Maintenant qui dure !

Et voilà que les souvenirs des retours jadis effectués s'éveillent ; je me rappelle la tristesse des arrivées en gare, la pestilence oubliée des rues ; je me rappelle le malaise spirituel du logement refroidi par l'absence, l'impossibilité, les jours qui suivent, de s'asseoir en soi-même et de se soustraire à l'insupportable distraction des bavardages éjaculés d'une foule qui ne peut se taire.

Tout me revient ; je compte les courses en quête d'argent ; je prévois les offres avides, les refus presque courtois, les généreux conseils, toute la lente sentine de l'inexorable existence dans laquelle je dois à nouveau plonger.

Et pourtant on est bien sur le talus du chemin où je vais m'étendre ; la vie des champs est interrompue par la nuit qui tombe ; la vieille église se profile au-dessus de la vallée que l'ombre illimite et creuse et l'on voit, au travers de sa nef, par les blanches verrières placées de face, les sombres fumées du firmament qui passent !

Mais la vision du présent ne s'arrête plus en moi ; alors, je cherche à ramener ma pensée en arrière, à me remémorer seulement les pacifiantes impressions éprouvées, la veille, sur une hauteur déserte où, seuls, parmi des blocs de granit, des genévriers poussaient au soleil leurs vertes aiguilles et leurs grains bleus.

Je ne puis amarrer non plus mon souvenir sur cette image, qui à peine évoquée s'efface. Je m'efforce enfin de rentrer en moi-même, de me visiter, d'étancher les soucis qui jaillissent, de refouler les angoisses que je sens sourdre, mais c'est en vain que je recours à de spécieuses croyances, à d'insinuantes raisons, à d'insidieux espoirs. Le pauvre Maintenant, enfin exaucé, est déjà fini ; la sieste de mes souffrances est faite et toutes les haines, tous les mépris dont je suis abreuvé se lèvent et sonnent furieusement le boute-selle, alors que m'assaillent et me dominent ces obsédantes réclames de l'odieux journal :

. . . . . .

Les consolidés sont en hausse, les valeurs industrielles tiennent, le Panama fléchit et le Suez est ferme. — Mots en croix blanche et métagramme ; solutions justes : Paul Ychinel, le père Spicace, Astre à Caen, lady Scorde, miss Tigry, les œdipes du café du Grand-Balcon. — Rowland's macassar et goudron Guyot. — Coricide Russe et papier Wlinsi. — Nourrice sèche demande place. — Plus de crâne chauve ! repousse certaine et à forfait, on jugera ! Malleron. — Affections secrètes, ulcères, écoulements, dartres : Chable, Emmanuel, Péchenet, Albert !

NATURES MORTES

LE HARENG

A Alfred Alavoine

Ta robe, ô hareng, c'est la palette des soleils couchants, la patine du vieux cuivre, le ton d'or bruni des cuirs de Cordoue, les teintes de santal et de safran des feuillages d'automne !

Ta tête, ô hareng, flamboie comme un casque d'or, et l'on dirait de tes yeux des clous noirs plantés dans des cercles de cuivre !

Toutes les nuances tristes et mornes, toutes les nuances rayonnantes et gaies amortissent et illuminent tour à tour ta robe d'écailles.

A côté des bitumes, des terres de Judée et de Cassel, des ombres brûlées et des verts de Scheele, des bruns Van Dyck et des bronzes florentins, des teintes de rouille et de feuille morte, resplendissent de tout leur éclat les ors verdis, les ambres jaunes, les orpins, les ocres de ru, les chrômes, les oranges de mars !

O miroitant et terne enfumé, quand je contemple ta cotte de mailles, je pense aux tableaux de Rembrandt, je revois ses têtes superbes, ses chairs ensoleillées, ses scintillements de bijoux sur le velours noir, je revois ses jets de lumière dans la nuit, ses traînées de poudre d'or dans l'ombre, ses éclosions de soleils sous les noirs arceaux.

L'IMAGE D'ÉPINAL

A Eugène Montrosier.

C'était une petite ville près de Bruxelles, en Brabant. Les maisons délimitées par un trait d'encre pâle ne se détachaient que bien faiblement sur un ciel de papier gris.

Il y avait des pignons, une église surmontée d'une croix, des toits en dents de scies, en poivrières, en cornets renversés, en éteignoirs, un donjon percé de meurtrières.

Il y avait aussi une grande tourelle, couleur de chair, avec un bonnet tout rouge. Cette tourelle s'arrondissait au coin d'une auberge et d'un balcon jaune sur lequel se penchait une dame, avec une collerette tuyautée et une robe du même rouge que le toit de la tourelle.

La petite ville semblait bien étonnée, car il y avait au moins six personnes sur la place qui interpellaient un vieillard. Deux beaux messieurs, vêtus de costumes Louis XIII, un gros, à figure

poupine, rebondie, un vrai visage de joyeux compère, de bon raillard, de franc gaule-bon-temps, sans barbe, habillé d'un justaucorps du vermillon le plus cru, d'un grand col qui trempait ses pointes blanches dans le rouge de l'habit, tenait d'une main un chapeau de feutre gris, taché du bleu qui avait servi à peindre sa culotte, et désignait de l'autre au vieillard un pot de bière qui moussait sur une table barbouillée de vert et ornée de quatre pieds jaunes. Les jambes de cette table devaient être lumineuses, car elles épandaient tout autour d'elles de larges plaques de la même couleur.

Le vieillard refusait les offres du gros joufflu, et ses doigts qu'il étendait vers lui, comme pour repousser des présents d'Artaxercès, touchaient l'habit et en gardaient des reflets pourpre.

L'autre monsieur était plus maigre et il avait au-dessus de la bouche deux petites moustaches. N'était cette différence, ils se ressemblaient fort.

Tous deux avaient le visage rosâtre et, lèvres, yeux, oreilles, cheveux, tout se confondait dans la même teinte ; parfois même, la couleur avait sauté des figures et coulait sur les vêtements et les maisons. Le monsieur aux moustaches souriait d'un air aimable et tenait à la main un grand chapeau dont le jaune déteignait sur ses doigts. Tous deux disaient au vieillard qui semblait bien vieux et bien fatigué et qui était sordidement revêtu d'un vieux

bonnet écarlate, d'un tablier de cuir, d'une robe verte, ramagée de pièces brunes et rousses, émaillée de reprises et de coutures, barbelée du bas comme une queue d'écrevisse, d'un grand manteau bleu sur lequel tombait à flots une longue barbe, si blanche, si blanche, qu'on eût dit de flocons de vapeur qui lui sortaient de la bouche et du nez et déroulaient leurs ondes jusques à terre : « Bonjour, maître, accordez-nous la satisfaction d'être un moment en votre compagnie. »

Et lui qui semblait si vieux et si fatigué leur répondait : « Messieurs, j'ai bien du malheur, jamais je ne m'arrête, je marche incessamment. »

Et ils reprenaient en chœur : « Entrez dans cette auberge, asseyez-vous, venez boire un pot de bière fraîche ; nous vous régalerons le mieux que nous pourrons. »

Et le vieillard leur répétait : « En vérité, messieurs, je suis confus de vos bontés, mais je ne puis m'asseoir, je dois rester debout. »

Alors les beaux messieurs s'étonnèrent fort, et le gros lui dit : « De savoir votre âge nous serions curieux ? » Et le maigre ajouta : « N'êtes-vous point ce vieillard de qui l'on parle tant, celui que l'on nomme le Juif-Errant.

Et le vieillard dont la barbe était si blanche, si blanche, qu'on eût dit de flocons de vapeurs qui lui sortaient de la bouche et du nez, leur répondit :

« Isaac Laquedem est mon nom et j'ai dix-huit cents ans ; oui c'est moi, mes enfants, qui suis le Juif-Errant. » Puis il leur raconta ses longs voyages à travers le monde, ses courses incessantes, par monts et par vaux, par terre et par mer, et il s'écria quand il eut fini sa lamentable histoire : « Le temps me presse, adieu, messieurs, grâce à vos politesses, je vous en remercie. » Et il s'en fut appuyé sur sa longue canne, tandis qu'un petit ange, vêtu d'une robe rouge et d'ailes vertes, une épée dans une main, un rayon de gomme-gutte s'échappant de l'autre qu'il tenait ouverte, lui faisait signe de marcher, de toujours marcher !

Cet ange planait au-dessus d'une petite ville près de Bruxelles, en Brabant. Il planait au-dessus de maisons délimitées par un trait d'encre pâle et qui ne se détachaient que bien faiblement sur un ciel de papier gris.

Il planait au-dessus de pignons et d'une église surmontée d'une croix, au-dessus de toits en dents de scies, en poivrières, en cornets renversés, en éteignoirs, au-dessus d'un donjon percé de meurtrières.

(Imagerie d'Epinal. — Ch. Perrot, imp. lit.)

PARAPHRASES

CAUCHEMAR

Ce fut tout d'abord une énigmatique figure, douloureuse et hautaine qui surgit des ténèbres, çà et là percées par des rais de jour : — une tête de mage de la Chaldée, de roi d'Assyrie, de vieux Sennachérib ressuscité, regardant, désolé et pensif, couler le fleuve des âges, le fleuve toujours grossi par les emphatiques flots de la sottise humaine.

Il pose sur ses lèvres une main fine et maigre, semblable à la main fuselée d'une petite infante, et il ouvre un œil où semblent passer les éternelles douleurs qui se transmettent et se répercutent dans l'âme des couples, depuis la Genèse. Est-ce le primitif pasteur d'hommes contemplant le défilé des immortels troupeaux qui se bousculent et se massacrent pour une touffe d'herbe ou un bout de pain ? — Est-ce la figure de l'immémoriale Mélancolie qui convient enfin, devant l'impuissance avérée de la

Joie, de l'inutilité absolue de toute chose ? — Est-ce enfin le mythe, une fois de plus rajeuni, de la Vérité qui reconnaît, au passage, sous des oripeaux et des masques divers, le même homme, affligé des mêmes vertus et des mêmes vices, le même homme, dont l'originelle férocité ne s'est nullement amoindrie sous l'effort des siècles, mais s'est simplement dissimulée derrière cette grâce des peuples civilisés, la pénétrante et discrète hypocrisie ?

Quoi qu'il en soit, ce mystérieux visage me hantait ; en vain je voulus scruter son regard perdu au loin ; en vain je tentai de sonder sa face qu'une souffrance seulement personnelle eût été incapable de creuser ainsi ; mais la hiératique et douloureuse image disparut, et, à cette moderne vision des anciens âges, succéda un paysage atroce, un marais d'eau stagnante, morne et noire ; cette eau s'étendait jusqu'à l'horizon fermé par un ciel semblable à un panneau d'ébène d'une seule pièce, sans blanche soudure de Voie lactée, sans vis argentées d'étoiles.

De cette eau enténébrée, sous ce ciel opaque, jaillit soudain la monstrueuse tige d'une impossible fleur.

On eût dit d'une baguette d'acier rigide sur laquelle poussaient des feuilles métalliques, dures et nettes. Puis des bourgeons sortirent, pareils à des têtards, à des chefs commencés de fœtus, à de blanchâtres boulettes, sans nez, sans yeux et sans

bouche ; enfin, l'un de ces bourgeons, lumineux et comme enduit d'une huile phosphorée, creva, s'arrondissant en une pâle tête qui se balança silencieuse sur la nuit des eaux.

Une douleur immense et toute personnelle émana de cette livide fleur. Il y avait dans l'expression de ses traits, tout à la fois du navrement d'un pierrot usé, d'un vieux clown qui pleure sur ses reins fléchis, de la détresse d'un antique lord rongé par le spleen, d'un avoué condamné pour de savantes banqueroutes, d'un vieux juge tombé, à la suite d'attentats compliqués, dans le préau d'une maison de force !

Je me demandais de quels maux excessifs cette face blafarde avait pu souffrir et quelle solennelle expiation la faisait rayonner au-dessus de l'eau, comme une bouée éclairée, comme un fanal annonçant aux passagers de la Vie les lamentables brisants cachés sous l'onde qu'ils allaient sillonner en cinglant vers l'Avenir !

Mais je n'eus même point le temps de discerner la réponse qu'il importait de faire à cette question que je me posais. L'effroyable fleur d'ignominie et de souffrance, le fantastique et vivant nelumbo s'était fané et son nimbe phosphorique s'était éteint. Au pâle avoué, à l'exsangue clown, au blême lord, s'était substituée une vision non moins horrible.

Une nappe d'eau, teigneuse et sourde, mais sans firmament cette fois, une nappe d'eau baignait un immense bassin, un gigantesque réservoir à colonnes, tels que ceux de la Dhuis et de la Vanne. Un silence de sépulcre tombait des voûtes ; un jour fade filtrait par le verre dépoli des hublots cachés ; un vent glacé de tunnel vous fripait les moelles et, dans cette solitude, une peur irrépressible, intense, vous clouait, haletant, sur la banquette de pierre qui s'étendait, ainsi qu'un quai, le long de cette eau morte.

Alors sous ces formidables et muettes voûtes, bondirent tout à coup des êtres étranges. Une tête, sans corps, voleta, ronflant comme une toupie, une tête trouée d'un œil énorme de Cyclope, pourvue d'une bouche en gueule de raie, séparée par une large gouttière, d'un nez, d'un sordide nez d'huissier, bourré de prises ! — Et cette tête échaudée et blanche sortait d'une espèce de coquemar et s'irradiait d'une lumière qui lui était propre, éclairant la valse d'autres têtes presque amorphes, des embryons à peine indiqués de crânes, puis d'indécis infusoires, de vagues flagellates, d'inexacts monériens, de bizarres protoplasmes, tels que le Bathybius d'Haeckel, déjà moins gélatineux et moins informe !

Et voilà que cette formation de la matière vivante disparut à son tour, que le type ignoble

de cette tête s'effaça, que l'obsession de cette eau immobile cessa enfin.

Il y eut dans ce cauchemar une courte trêve. — Soudain, un soleil, au noyau d'encre, émergea de l'ombre, éclatant ainsi qu'un crachat de décoration, avec des rais d'or, inégaux et mesurés. En même temps, des pétales de fleurs tombèrent d'un espace inconnu, des caïeux où louchaient d'imperceptibles prunelles bondirent comme des billes et un van de marchand de café resta suspendu dans l'air que rama de son bras nu un jongleur surhumain avec des yeux effroyables, agrandis et travaillés par la chirurgie, des yeux ronds avec une pupille emmanchée ainsi qu'un moyeu, au milieu d'une roue.

Il y avait dans cet homme qui escamotait des planètes, des ustensiles d'épicerie et des fleurs, une cruelle allure de dur Gaulois, une mine impérieuse de sanguinaire barde ; — et l'horreur de son œil dilaté comme par un anneau de fer vous fascinait et vous glaçait le poil.

Enfin une accalmie eut lieu ; l'esprit, emporté dans ces hallucinations, tenta de s'accrocher et de s'amarrer à une rive ; — mais le spectacle parcouru défila encore rappelant un ancien et analogue spectacle presque oublié depuis des ans. Ce fut à la place de la fleur des marais, une autre fleur humaine naguère vue dans une exposition, qui

revint et s'installa, montrant la variante de cette conception lugubre.

Alors, l'eau, cette eau d'épouvante, se tarit, et à sa place surgit un steppe désolé, un sol disloqué par des éruptions volcaniques, ravagé par des boursouflures et des crevasses, un sol scorifié comme du mâchefer. Il semblait que l'on visitât, en un artificiel voyage accompli sur la carte de Béer et de Maedler, un de ces cirques muets de la Lune, la mer du Nectar, des Humeurs ou des Crises, et que, sous une atmosphère nulle, dans un froid comme on n'en sentit jamais, l'on errât au milieu de ce désert silencieux et mort, effrayé par l'immensité des monts qui dressaient, tout autour, à des hauteurs vertigineuses, leurs cratères en forme de coupes, tels que le Tycho, le Calippus, l'Ératosthène !

Et dans la planète désolée, sortait du sol blanc la même tige qui jaillissait tout à l'heure de l'eau noire, des boutons éclosaient aussi sur des branches métalliques et une tête ronde et pâle se balançait également ; mais sa douleur plus ambiguë se fondait dans l'ironie d'un affreux sourire.

. . . . . .

Subitement le cauchemar se rompit tout à fait et le réveil effaré s'opéra, alors que l'inflexible figure de la Certitude apparut, me ressaisissant dans sa main de fer, me ramenant à la vie, au jour

qui se lève, aux fastidieuses occupations que chaque nouveau matin prépare.

. . . . . .

Telles les visions évoquées dans un album dédié à la gloire de Goya, par Odilon Redon, le Prince des mystérieux rêves, le Paysagiste des eaux souterraines et des déserts bouleversés de lave; par Odilon Redon, l'Oculiste Comprachico de la face humaine, le subtil Lithographe de la Douleur, le Nécroman du crayon, égaré pour le plaisir de quelques aristocrates de l'art, dans le milieu démocratique du Paris moderne.

L'OUVERTURE DE *TANNHEUSER*

Dans un paysage comme la nature n'en saurait créer, dans un paysage où le soleil s'apâlit jusqu'à l'exquise et suprême dilution du jaune d'or, dans un paysage sublimé où sous un ciel maladivement lumineux, les montagnes opalisent au-dessus des bleuâtres vallons le blanc cristallisé de leurs cimes ; dans un paysage inaccessible aux peintres, car il se compose surtout de chimères visuelles, de silencieux frissons et de moiteurs frémissantes d'air, un chant s'élève, un chant singulièrement majestueux, un auguste cantique élancé de l'âme des las pèlerins qui s'avancent en troupe.

Et ce chant, sans effusions féminines, sans câlines prières s'efforçant d'obtenir par les hasardeuses singeries de la grâce moderne le rendez-vous réservé d'un Dieu, se développe avec cette certitude de pardon et cette conviction de rachat qui s'imposèrent aux humbles âmes du Moyen Age.

Adorant et superbe, mâle et probe, il déduit l'épouvantable fatigue du pécheur descendu dans les caves de sa conscience, l'inaltérable dégoût du voyant spirituel mis en face des iniquités et des fautes accumulées dans ces redoutes et il affirme aussi, après le cri de foi dans la rédemption, le bonheur surhumain d'une vie nouvelle, l'indicible allégresse d'un cœur neuf éclairé, tel qu'un Thabor, par les rayons de la mystique Superessence.

Puis ce chant s'affaiblit et peu à peu s'efface ; les pèlerins s'éloignent, le firmament s'assombrit, la paille lumineuse du jour s'atténue et bientôt l'orchestre inonde de lueurs crépusculaires l'invraisemblable et authentique site. C'est une dégradation de teintes, une poussière de nuances, un mica de sons, qui se meurent avec le dernier écho du cantique perdu au loin ; — et la nuit tombe sur cette immatérielle nature, créée par le génie d'un homme maintenant repliée sur elle-même dans une inquiète attente.

Alors un nuage irisé des couleurs de la flore rare, des violets expirés, des roses agonisants, des blancs moribonds des anénomes, se déroule puis éparpille ses moutonneux flocons dont les ascensionnelles nuances se foncent, exhalant d'inconnus parfums où se mêlent le relent biblique de la myrrhe et les senteurs voluptueusement compliquées des extraits modernes.

Soudain, dans ce site musical, dans ce fluide et fantastique site, l'orchestre éclate, peignant en quelques traits décisifs, enlevant de pied en cap, avec le dessin d'une héraldique mélodie, Tannhæuser qui s'avance ; — et les ténèbres s'irradient de lueurs ; les volutes des nuées prennent des formes cabrées de hanches et palpitent avec d'élastiques gonflements de gorges ; les bleues avalanches du ciel se peuplent de nudités ; des cris de désirs, des appels de lubricités, des élans d'au delà charnel, jaillissent de l'orchestre et, au-dessus de l'onduleux espalier des nymphes qui défaillent et se pâment, Vénus se lève, mais non plus la Vénus antique, la vieille Aphrodite, dont les impeccables contours firent hennir, pendant les concupiscences du paganisme, les dieux et les hommes, mais une Vénus, plus profonde et plus terrible, une Vénus chrétienne, si le péché contre nature de cet accouplement de mots était possible !

Ce n'est plus, en effet, l'immarcescible Beauté seulement préposée aux joies terrestres, aux excitations artistiques et sensuelles telle que la salacité plastique de la Grèce la comprit ; c'est l'incarnation de l'Esprit du mal, l'effigie de l'omnipotente Luxure, l'image de l'irrésistible et magnifique Satane qui braque, sans cesse aux aguets des âmes chrétiennes, ses délicieuses et maléfiques armes.

Telle que Wagner l'a créée, cette Vénus, emblème

de la nature matérielle de l'être, allégorie du Mal en lutte avec le Bien, symbole de notre enfer intérieur opposé à notre ciel interne, nous ramène d'un bond en arrière à travers les siècles, à l'imperméable grandeur d'un poème symbolique de Prudence, ce vivant Tannhæuser qui, après des années dédiées au stupre, s'arracha des bras de la victorieuse Démone pour se réfugier dans la pénitente adoration de la Vierge.

Il semble en effet que la Vénus du musicien soit la descendante de la Luxuria du poète, de la blanche Belluaire, macérée de parfums, qui écrase ses victimes sous le coup d'énervantes fleurs ; il semble que la Vénus wagnérienne attire et capte comme la plus dangereuse des déités de Prudence, celle dont cet écrivain n'écrit qu'en tremblant le nom : Sodomita Libido.

Mais bien qu'elle rappelle par son concept les allégoriques entités du Moyen Age, elle apporte en sus un piment moderne, insinue un courant intellectuel de raffinement dans cette masse de sauvages voluptés qui coulent : elle ajoute, en quelque sorte, des sensations exaspérées au naïf canevas des anciens temps, assure plus certainement enfin, par cette exaltation d'une acuité nerveuse, la défaite du héros, subitement initié aux lascives complications de cervelle de l'époque épuisée où nous sommes.

Et l'âme de Tannhæuser fléchit, et son corps

succombe. Inondé d'ineffables promesses et d'ardents souffles, il tombe, délirant, dans les bras des polluantes Nuées qui l'enlacent ; sa personnalité mélodique s'efface sous l'hymne triomphant du Mal. — Puis la tempête de la chair qui rugit, les éclairs cendrés et les jets électriques qui grondent dans l'orchestre s'apaisent ; l'incomparable éclat de ces grands cuivres qui semblent une transposition des aveuglantes pourpres et des somptueux ors s'affaissent ; — et un susurrement d'une ténuité délicieuse, un frôlement presque deviné de sons adorablement bleus et aériennement roses, frissonne dans l'éther nocturne qui déjà s'éclaire. — Puis l'aube apparaît, le ciel hésitant blanchit comme peint avec des sons blancs de harpe, se teint de couleurs encore tâtonnantes qui peu à peu se décident et resplendissent dans le magnifique alléluia, dans la fracassante splendeur des timbales et des cuivres. Le soleil surgit, s'évase en gerbe, crève l'horizon dont la barre s'élargit et monte ainsi que du fond d'un lac dont la moire fulmine sous les rayons qu'elle répercute. Au loin, plane le cantique intercédant, le cantique fidèle des pèlerins, détergeant les dernières plaies de l'âme épuisée par la diabolique lutte ; — et, dans une apothéose de clarté, dans une gloire de Rédemption, la Matière et l'Esprit s'élancent, le Mal et le Bien se lient, la Luxure et la Pureté se nouent avec les deux motifs qui serpentent, mêlant

les baisers épuisants et rapides des violons, les éblouissantes et douloureuses caresses des cordes énervées et tendues, au chœur auguste et calme qui s'épand, à la mélodie médiatrice, au cantique de l'âme maintenant agenouillée, célébrant sa définitive submersion, son inébranlable stabilité dans le sein d'un Dieu.

Et tremblant et ravi, l'on sort de la vulgaire salle où le miracle de cette essentielle musique s'est accompli, emportant avec soi l'indélébile souvenir de cette ouverture de Tannhæuser, de ce prodigieux et initial résumé de la babélique grandeur de ses trois actes.

LES SIMILITUDES

A Théodore Hannon

. . . . . .

Les tentures se soulevèrent et les étranges beautés qui se pressaient derrière le rideau s'avancèrent vers moi, les unes à la suite des autres.

Ce furent d'abord des tiédeurs vagues, des vapeurs mourantes d'héliotrope et d'iris, de verveine et de réséda qui me pénétrèrent avec ce charme si bizarrement plaintif des ciels nébuleux d'automne, des blancheurs phosphoriques des lunes dans leur plein, et des femmes aux figures indécises, aux contours flottants, aux cheveux d'un blond de cendre, au teint rosé bleuâtre des hortensias, aux jupes irisées de lueurs qui s'effacent, s'avancèrent, tout embaumées, et se fondirent dans ces teintes dolentes des vieilles soies, dans ces relents apaisés et comme assoupis des vieilles poudres enfermées, durant de longues années, loin du jour, dans les tiroirs de commodes à ventre.

Puis la vision s'envola et une odeur fine de bergamote et de frangipane, de moos-rose et de chypre, de maréchale et de foin qui traînait çà et là, mettant comme une de ces touches sensuelles de Fragonard, un papillotage de rose dans ce concert de fadeurs exquises, jaillit, pimpante, énamourée, cheveux poudrés de neige, yeux caressants et lutins, grands falbalas couleur d'azur et de fleur de pêcher, puis s'effaça peu à peu et s'évanouit complètement.

A la maréchale, au foin, à l'héliotrope, à l'iris, à toute cette palette de nuances lascives ou calmées, succédèrent des tons plus vifs, des couleurs enhardies, des odeurs fortes : le santal, le havane, le magnolia, les parfums des créoles et des noires.

Après les fluides légers, les glacis vaporeux, les senteurs caressantes et ensommeillées; après les roses affaiblis et les bleus mourants, après les surjets de couleurs et les réveillons des tropiques, crièrent bêtement les rabâcheries vulgaires : lourdeur des ocres, pesanteur des gros verts, épaisseur des bruns, tristesse des gris, bleuissement noir des ardoises ; et de lourds effluves de seringat, de jacinthe, de portugal, rirent de toute leur face béatement radieuse, de toute leur face de beautés banales aux cheveux noirs et pommadés, aux joues laquées de rouge et plâtrées de talc, aux jupes tombant sans grâce, le long de corps veules et gras. Puis vinrent des apparitions spectrales, des enfan-

tements de cauchemars, des hantises d'hallucination, se détachant sur des fonds impétueux, sur des fonds de vert-de-gris sulfuré, nageant dans des brumes de pistache, dans des bleus de phosphore, des beautés affolées et mornes, trempant leurs appas étranges dans la sourde tristesse des violets, dans l'amertume brûlante des orangés, des femmes d'Edgard Poë et de Baudelaire, des poses tourmentées, des lèvres cruellement saignantes, des yeux battus par d'ardentes nostalgies, agrandis par des joies surhumaines, des Gorgones, des Titanides, des femmes extra-terrestres, laissant couler de leurs jupes fastueuses des parfums innommés, des souffles d'alanguissement et de fureur qui serrent les tempes, déroutent et culbutent la raison mieux que la vapeur des chanvres, des figures du grand maître moderne, d'Eugène Delacroix.

Ces évocations d'un autre monde, ces embrasements sauvages, ces tonalités crépusculaires, ces émanations surexcitées disparurent à leur tour et un hallali de couleurs éclata, prestigieux, inouï.

Un ruissellement d'étincelles de pourpre, une fanfare de senteurs décuplées et portées à leur densité suprême, une marche triomphale, un éblouissement d'apothéose parurent dans le cadre de la porte et des filles étalant sur leurs jupes somptueuses toute la fougue, toute la magnificence, toute l'exaltation des rouges, depuis le sang carminé des

laques jusqu'aux flambes du capucine, jusqu'aux splendeurs glorieuses des saturnes et des cinabres, tout le faste, tout le rutilement, tout l'éclat des jaunes, depuis les chrômes pâlis jusqu'aux gommes-guttes, aux jaunes de mars, aux ocres d'or, aux cadmium, s'avancèrent, chairs purpurines et débordées, crinières rousses et sablées de poudre d'or, lèvres voraces, yeux en braises, soufflant des haleines furieuses de patchouli et d'ambre, de musc et d'opopanax, des haleines terrifiantes, des lourdeurs de serres chaudes, des allégro, des cris, des autodafés, des fournaises de rouge et de jaune, des incendies de couleurs et de parfums.

Puis tout s'effaça, et alors les couleurs primordiales : le jaune, le rouge, le bleu, les parfums pères des odeurs composées : le musc-tonkin, la tubéreuse, l'ambre, parurent et s'unirent devant moi en un long baiser.

A mesure que les lèvres se touchaient, les tons faiblissaient, les senteurs se mouraient ; comme les phénix qui renaissent de leurs cendres, ils allaient revivre sous une autre forme, sous la forme des teintes dérivées, des parfums originaires.

Au rouge et au jaune succéda l'orange ; au jaune et au bleu, le vert ; au rose et au bleu, le violet ; les non-couleurs même, le noir et le blanc parurent à leur tour et de leurs bras enlacés tomba lourdement la couleur grise, une grosse pataude qu'un

baiser rapide du bleu dégrossit et affina en une Cydalise rêveuse : la teinte de gris-perle.

Et de même que les tons se fondaient et renaissaient différents, les essences se mêlèrent, perdant leur origine propre, se transformant suivant la vivacité ou la langueur des caresses en des descendances multiples ou rares : maréchale, à base de musc, d'ambre, de tubéreuse, de cassie, de jasmin et d'orange ; frangipane extraite de la bergamote et de la vanille, du safran et des baumes de musc et d'ambre ; jockey-club issu de l'accouplement de la tubéreuse et de l'orange, de la mousseline et de l'iris, de la lavande et du miel.

Et d'autres... d'autres... nuances du lilas et du soufre, du saumon et du brun pâle, des laques et des cobalts verts, d'autres... d'autres... le bouquet, la mousseline, le nard, éclataient et fumaient à l'infini, claires, foncées, subtiles, lourdes.

. . . . . .

Je me réveillai — plus rien. — Seule, au pied de mon lit, Icarée, ma chatte, avait relevé son cuissot de droite et léchait avec sa langue de rose sa robe de poils roux.

A Vau-l'Eau

A VAU-L'EAU

I

Le garçon mit sa main gauche sur la hanche, appuya sa main droite sur le dos d'une chaise et il se balança sur un seul pied, en pinçant les lèvres.

— Dame, ça dépend des goûts, dit-il ; moi, à la place de monsieur, je demanderais du Roquefort.

— Eh bien, donnez-moi un Roquefort.

Et M. Jean Folantin, assis devant une table encombrée d'assiettes où se figeaient des rogatons et de bouteilles vides dont le cul estampillait d'un cachet bleu la nappe, fit la moue, ne doutant pas qu'il allait manger un désolant fromage ; son attente ne fut nullement déçue ; le garçon apporta une sorte de dentelle blanche marbrée d'indigo, évidemment découpée dans un pain de savon de Marseille.

M. Folantin chipota ce fromage, plia sa serviette, se leva, et son dos fut salué par le garçon qui ferma la porte.

Une fois dehors, M. Folantin ouvrit son parapluie et pressa le pas. Aux lames aiguës du froid vous rasant les oreilles et le nez, avaient succédé les fines lanières d'une pluie battante. L'hiver glacial et dur qui sévissait depuis trois jours sur Paris se détendait et les neiges amollies coulaient, en clapotant, sous un ciel gonflé, comme noyé d'eau.

M. Folantin galopait maintenant, songeant au feu qu'il avait allumé, chez lui, avant que d'aller se repaître dans son restaurant.

A dire vrai, il n'était pas sans craintes ; par extraordinaire, ce soir-là, la paresse l'avait empêché de réédifier, de fond en comble, le bûcher préparé par son concierge. Le coke est si difficile à prendre, songeait-il ; et il grimpa, quatre à quatre, ses escaliers, entra, et il n'aperçut, dans la cheminée, aucune flamme.

— Dire qu'il n'existe pas de femmes de ménage, pas de portiers qui sachent apprêter un feu, grogna-t-il, et il mit sa bougie sur le tapis et, sans se déshabiller, le chapeau sur la tête, il renversa la grille, l'emplit à nouveau, méthodiquement, ménageant dans sa construction des prises d'air. Il baissa la trappe, consuma des allumettes et du papier et il se dévêtit.

Soudain, il soupira, car il arrachait à sa lampe de profonds rots.

— Allons, bon, il n'y a pas d'huile ! Ah bien, en voilà une autre, c'est complet maintenant ! et il considéra, navré, la mèche qu'il venait de lever, une mèche éventée et jaune, à la couronne calcinée et tailladée de dents noires.

— Cette vie est intolérable, se dit-il, en cherchant des ciseaux ; tant bien que mal, il répara son éclairage, puis il se jeta dans un fauteuil et s'abîma dans ses réflexions.

La journée avait été mauvaise ; depuis le matin, il broyait du noir ; le chef du bureau où il était commis, depuis vingt ans, lui avait, sans politesse, reproché son arrivée plus tardive que de coutume.

M. Folantin s'était rebiffé et, tirant son oignon : « onze heures juste », avait-il dit, d'un ton sec.

Le chef avait à son tour extrait de sa poche un puissant remontoir.

— Onze vingt, avait-il riposté, je vais comme la Bourse et, d'un air méprisant, il avait consenti à excuser son employé, en s'apitoyant sur l'antique horlogerie qu'il exhibait.

M. Folantin vit, dans cette ironique manière de le disculper, une allusion à sa pauvreté et il répliqua vivement à son supérieur qui, n'acceptant plus alors les écarts séniles d'une montre, se redressa et, dans

des termes comminatoires, reprocha de nouveau à M. Folantin d'être inexact.

La séance, mal commencée, avait continué d'être insupportable. Il avait fallu, sous un jour louche salissant le papier, copier d'interminables lettres, tracer de volumineux tableaux et écouter en même temps les bavardages du collègue, un petit vieux qui, les mains dans les poches, s'écoutait parler.

Celui-là récitait tout entier le journal et il l'allongeait encore par des jugements de son crû, ou bien il blâmait les formules des rédacteurs et il en citait d'autres qu'il eût été heureux de voir substituer à celles qu'il expédiait ; et il entremêlait ces observations de détails sur le mauvais état de sa santé qu'il déclarait s'améliorer un tantinet pourtant, grâce au constant usage de l'onguent populéum et aux ablutions répétées d'eau froide.

A écouter ces intéressants propos, M. Folantin finissait par se tromper ; les raies de ses états godaient et les chiffres couraient à la débandade, dans les colonnes ; il avait dû gratter des pages, surcharger des lignes, en pure perte d'ailleurs, car le chef lui avait retourné son travail, avec ordre de le refaire.

Enfin, la journée s'était terminée et, sous le ciel bas, au milieu des rafales, M. Folantin avait dû piétiner dans des parfaits de fange, dans des sorbets de neige, pour atteindre son logis et son restaurant,

et voilà que, pour comble, le dîner était exécrable et que le vin sentait l'encre.

Les pieds gelés, comprimés dans des bottines racornies par l'ondée et par les flaques, le crâne chauffé à blanc par le bec de gaz qui sifflait au-dessus de sa tête, M. Folantin avait à peine mangé et maintenant la guigne ne le lâchait point ; son feu hésitait, sa lampe charbonnait, son tabac était humide et s'éteignait, mouillant le papier à cigarette de jus jaune.

Un grand découragement le poigna ; le vide de sa vie murée lui apparut, et, tout en tisonnant le coke avec son poker, M. Folantin, penché en avant sur son fauteuil, le front sur le rebord de la cheminée, se mit à parcourir le chemin de croix de ses quarante ans, s'arrêtant, désespéré, à chaque station.

Son enfance n'avait pas été des plus prospères ; de père en fils, les Folantin étaient sans le sou ; les annales de la famille signalaient bien, en remontant à des dates éloignées, un Gaspard Folantin qui avait gagné dans le commerce des cuirs presqu'un million ; mais la chronique ajoutait qu'après avoir dévoré sa fortune, il était resté insolvable ; le souvenir de cet homme était vivace chez ses descendants qui le maudissaient, le citaient à leurs fils comme un exemple à ne pas suivre et les menaçaient continuellement de mourir comme lui sur la

paille, s'ils fréquentaient les cafés ou couraient les femmes.

Toujours est-il que Jean Folantin était né dans de désastreuses conditions ; le jour où la gésine de sa mère prit fin, son père possédait pour tout bien un dizain de petites pièces blanches. Une tante qui, sans être sage-femme, était experte à ce genre d'ouvrage, dépota l'enfant, le débarbouilla avec du beurre et, par économie, lui poudra les cuisses, en guise de lycopode, avec de la farine râclée sur la croûte d'un pain. — Tu vois, mon garçon, que ta naissance fut humble, disait la tante Eudore, qui l'avait mis au courant de ces petits détails, et Jean n'osait espérer déjà, pour plus tard, un certain bien-être.

Son père décéda très jeune et la boutique de papeterie qu'il exploitait rue du Four fut vendue pour liquider les dettes nécessitées par la maladie ; la mère et l'enfant se trouvèrent sur le pavé. Madame Folantin se plaça chez les autres et devint demoiselle de magasin, puis caissière dans une lingerie et l'enfant devint pensionnaire dans un lycée ; bien que madame Folantin fût dans une situation réellement malheureuse, elle obtint une bourse et elle se priva de tout, économisant sur ses maigres mois, afin de pouvoir parer plus tard aux frais des examens et des diplômes.

Jean se rendit compte des sacrifices que s'impo-

sait sa mère et il travailla de son mieux, emportant tous les prix, compensant aux yeux de l'économe le mépris qu'inspirait sa situation de pauvre hère, par des succès au grand concours. C'était un garçon très intelligent et, malgré sa jeunesse, déjà rassis. A voir la misérable existence que menait sa mère, enfermée, du matin au soir, dans une cage de verre, toussant, la main devant la bouche, sur des livres, demeurant timide et douce dans l'insolent brouhaha d'un magasin plein d'acheteurs, il comprit qu'il ne fallait compter sur aucune clémence du sort, sur aucune justice de la destinée.

Aussi eut-il le bon sens de ne pas écouter les suggestions de ses professeurs qui le chauffaient en vue d'exhausser leur réputation et de gagner des grades et, tâchant d'arrache-pied, il passa son baccalauréat, après sa seconde.

Il lui fallait sans tarder une place qui allégeât le pesant fardeau que supportait sa mère ; il demeura longtemps sans en découvrir, car son aspect chétif ne prévenait pas en sa faveur et sa jambe gauche boitait, par suite d'un accident survenu au collège, dans son enfance ; enfin, la malechance sembla tourner ; Jean concourut pour une place d'employé dans un ministère et il fut admis avec les appointements de quinze cents francs.

Quand son fils lui annonça cette bonne nouvelle Madame Folantin sourit doucement : « Te voilà ton

maître, dit-elle, tu n'as plus besoin de personne; mon pauvre garçon, il était grand temps » ; et en effet sa santé débile s'altérait de jour en jour; un mois après, elle mourut des suites d'un gros rhume gagné dans la cage ventilée où elle demeurait, l'hiver comme l'été, assise.

Jean resta seul; la tante Eudore était enterrée depuis longtemps ; ses autres parents étaient ou dispersés ou morts; il ne les avait d'ailleurs pas connus; c'est tout au plus s'il se souvenait du nom d'une cousine actuellement en province, dans un monastère.

Il se fit quelques camarades, quelques amis, puis arriva le moment où les uns quittèrent Paris et où les autres se marièrent; il n'eut pas le courage de nouer de nouvelles liaisons et, peu à peu, il s'abandonna et vécut seul.

— C'est égal, la solitude est douloureuse, pensait-il maintenant, en remettant, un à un, des bouts de coke sur sa grille, et il songea à ses anciens camarades. Comme le mariage brisait tout! on s'était tutoyé, on avait vécu de la même existence, l'on ne pouvait se passer les uns des autres et c'est à peine si l'on se saluait à présent lorsqu'on se rencontrait. L'ami marié est toujours un peu embarrassé, car c'est lui qui a rompu les relations, puis il s'imagine aussi qu'on raille la vie qu'il mène et enfin, il est, de bonne foi, persuadé qu'il

occupe dans le monde un rang plus honorable que celui d'un célibataire, se disait M. Folantin, qui se rappelait la gêne et un peu la morgue d'anciens camarades entrevus depuis leur mariage. Tout cela, c'est bien bête ! Et il sourit, car le souvenir de ces compagnons de jeunesse le ramenait forcément au temps où il les fréquentait.

Il avait vingt-deux ans alors et tout l'amusait. Le théâtre lui apparaissait comme un lieu de délices, le café comme un enchantement, et Bullier, avec ses filles cabrant le torse, au son des cymbales et chahutant, le pied en l'air, l'allumait, car, dans son ardeur, il se les figurait déshabillées et voyait sous les pantalons et sous les jupes la chair se mouiller et se tendre. Tout un fumet de femme montait dans des tourbillons de poussière et il restait là, ravi, enviant les gens en chapeaux mous qui cavalcadaient en se tapant sur les cuisses. Lui, boitait, était timide, et n'avait pas d'argent. N'importe, ce supplice était doux, puis de même que bien des pauvres diables, un rien le contentait. Un mot jeté au passage, un sourire lancé par dessus l'épaule, le rendaient joyeux et, en rentrant chez lui, il rêvait à ces femmes et s'imaginait que celles-là qui l'avaient regardé et qui lui avaient souri étaient meilleures que les autres.

Ah ! si ses appointements avaient été plus élevés ! Dépourvu d'argent comme il l'était, ne pouvant

prétendre à lever des filles dans un bal, il s'adressait aux affûts des corridors, aux malheureuses dont le gros ventre bombe au ras du trottoir ; il plongeait dans les couloirs, tâchant de distinguer la figure perdue dans l'ombre; et la grossièreté de l'enluminure, l'horreur de l'âge, l'ignominie de la toilette et l'abjection de la chambre ne l'arrêtaient point. Ainsi que dans ces gargotes où son bel appétit lui faisait dévorer de basses viandes, sa faim charnelle lui permettait d'accepter les rebuts de l'amour. Il y avait même des soirs où sans le sou, et par conséquent sans espoir de se satisfaire, il traînait dans la rue de Buci, dans la rue de l'Egout, dans la rue du Dragon, dans la rue Neuve-Guillemin, dans la rue Beurrière, pour se frotter à de la femme; il était heureux d'une invite, et, quand il connaissait une de ces raccrocheuses, il causait avec elle, échangeait le bonsoir, puis il se retirait, par discrétion, de peur d'effaroucher la pratique, et il aspirait après la fin du mois, se promettant, dès qu'il aurait touché son traitement, des bonheurs rares.

Le beau temps ! — Et dire que maintenant qu'il était un peu plus riche, maintenant qu'il pouvait goûter à de meilleures pâtures et s'épuiser sur des couches plus fraîches, il n'avait plus envie de rien ! L'argent était arrivé trop tard, alors qu'aucun plaisir ne le séduisait.

Mais une période intermédiaire avait existé, entre celle où ces turbulences du sang le bouleversaient et celle où, incurieux, presque impuissant, il restait là, chez lui, dans un fauteuil, auprès du feu. Vers les vingt-sept ans, le dégoût l'avait pris des femmes en carte, éparses dans son quartier ; il avait désiré un peu de cajolerie, un peu de caresse ; il avait rêvé de ne plus se précipiter à la hâte sur un divan, mais bien de temporiser et de s'asseoir. Comme ses ressources l'obligeaient à n'entretenir aucune fille, comme il était malingre et ne possédait aucun talent de société, aucune gaîté libertine, aucun bagou, il avait pu, tout à son aise, réfléchir sur la bonté d'une Providence qui donne argent, honneur, santé, femme, tout aux uns et rien aux autres. Il avait dû se contenter encore de banales dînettes, mais comme il payait davantage, il était expédié dans des salles plus propres et dans des linges plus blancs.

Une fois, il s'était cru heureux ; il avait fait connaissance d'une fillette qui travaillait ; celle-là lui avait bien distribué des à-peu-près de tendresse, mais, du soir au lendemain, sans motifs, elle l'avait lâché, lui laissant un souvenir dont il eut de la peine à se guérir ; il frémissait, se rappelant cette époque de souffrances où il fallait quand même aller à son bureau et quand même marcher. Il est vrai qu'il était encore jeune et qu'au lieu de s'adresser

au premier médecin venu, il avait eu recours aux charlatans, sans tenir compte des inscriptions qui rayaient leurs affiches dans les rambuteaux, des inscriptions véridiques comme celle-ci : « remède dépuratif... » oui, pour la bourse ; — menaçantes comme celle-là : « on perd ses cheveux » ; — philosophiques et résignées comme cette autre : « vaut encore mieux coucher avec sa femme » ; — et, partout, l'adjectif gratuit accolé au mot traitement était biffé, creusé, ravagé à coups de couteaux, par des gens qu'on sentait avoir accompli cette besogne avec conviction et avec rage.

Maintenant les amours étaient bien finies, les élans bien réprimés ; aux halètements, aux fièvres, avaient succédé une continence, une paix profondes ; mais aussi quel abominable vide s'était creusé dans son existence depuis le moment où les questions sensuelles n'y avaient plus tenu de place !

— Tout cela ce n'est pas risible, pensait M. Folantin, en hochant la tête et il ajoura son feu. — On gèle ici, murmura-t-il, c'est dommage que le bois soit si cher, quelles belles flambées, on ferait ! — Et cette réflexion l'amena à songer au bois qu'on leur distribuait à gogo, au ministère, puis à l'administration elle-même et enfin à son bureau.

Là encore, ses illusions avaient été de courte durée. Après avoir cru qu'on arrivait à des positions supérieures par la bonne conduite et le tra-

vail, il s'aperçut que la protection était tout ; les employés nés en province étaient soutenus par leurs députés et ils arrivaient quand même. Lui, était né à Paris, il n'était aidé par aucun personnage, il demeura simple expéditionnaire et il copia et recopia, pendant des années, des monceaux de dépêches, traça d'innombrables barres de jonction, bâtit des masses d'états, répéta des milliers de fois les invariables salutations des protocoles ; à ce jeu, son zèle se refroidit et maintenant, sans attente de gratifications, sans espoir d'avancements, il était peu diligent et peu dévoué.

Avec ses 237 fr. 40 c. par mois, jamais il n'avait pu s'installer dans un logement commode, prendre une bonne, se régaler, les pieds au chaud, dans des pantoufles ; un essai malheureux tenté, un jour de lassitude, en dépit de toute vraisemblance, de tout bon sens, avait été d'ailleurs décisif et, au bout de deux mois, il avait dû naviguer de nouveau, au travers des restaurants, s'estimant encore satisfait d'être débarrassé de sa femme de ménage, madame Chabanel, une vieillesse haute de six pieds, aux lèvres velues et aux yeux obscènes plantés au-dessus de bajoues flasques. C'était une sorte de vivandière qui bâfrait comme un roulier et buvait comme quatre ; elle cuisinait mal et sa familiarité dépassait les bornes du possible. Elle posait les plats, bout ci, bout-là, sur la table, puis

s'asseyait en face de son maître, faisait chapelle sous ses jupes et roussinait, en rigolant, le bonnet de côté et les mains aux hanches.

Impossible d'être servi ; mais M. Folantin eût peut-être encore supporté cet humiliant sans-gêne, si cette étonnante dame ne l'avait dévaliisé ainsi que dans un bois ; les gilets de flanelle et les chaussettes disparaissaient, les savates devenaient introuvables, les alcools se volatilisaient, les allumettes même brûlaient toutes seules.

Il avait pourtant fallu mettre un terme à cet état de choses ; aussi, M. Folantin rassembla son courage et, de peur que cette femme ne le pillât complètement pendant son absence, il brusqua la scène et, un soir, séance tenante, il la congédia.

Madame Chabanel devint cramoisie et sa bouche béa, vidée de dents ; puis elle se mit à gigoter et à battre de l'aile lorsque M. Folantin dit d'un ton aimable :

— Puisque je ne mangerai plus désormais chez moi, je préfère vous faire profiter des provisions qui restent plutôt que de les perdre ; nous allons donc, si vous le voulez bien, les passer en revue, ensemble.

Et alors il avait ouvert les armoires.

— Ça, c'est un sac de café et cette bouteille contient de l'eau-de-vie, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, c'en est, avait gémi Madame Chabanel.

— Eh bien, c'est bon à conserver et je la garde, disait M. Folantin, et ainsi de tout ; la mère Chabanel n'héritait en fin de compte que de deux sous de vinaigre, d'une poignée de sel gris et d'un petit verre d'huile à lampe.

Ouf ! s'était écrié M. Folantin, alors que cette femme descendait l'escalier, en trébuchant contre les marches ; mais sa joie s'était vite éteinte ; depuis ce temps-là, son intérieur avait marché tout de guingois. La veuve Chabanel avait été remplacée par le concierge, qui trépignait le lit de coups de poings et apprivoisait les araignées dont il ménageait les toiles.

Depuis ce temps, la victuaille avait été aussi invraisemblable qu'indécise ; les stations chez les nourrisseurs du quartier n'avaient plus cessé et son estomac s'était rouillé ; la période des eaux de Saint-Galmier et des eaux de Seltz, de la moutarde masquant le goût faisandé des viandes et attisant la froide lessive des sauces, était venue.

A force d'évoquer toute la sequelle de ces souvenirs, M. Folantin tomba dans une affreuse mélancolie. Il avait subi vaillamment, depuis des années, la solitude, mais, ce soir-là, il s'avoua vaincu ; il regretta de ne pas s'être marié et il retourna contre lui les arguments qu'il débitait quand il prêchait le célibat pour les gens pauvres. — Eh bien, quoi ? les enfants, on les élèverait, on se serrerait un peu

plus le ventre. — Parbleu, je ferais comme les autres, je m'attellerais à des copies, le soir, pour que ma femme fût mieux mise ; nous mangerions de la viande le matin seulement et, de même que la plupart des petits ménages, nous nous contenterions au dîner d'une assiettée de soupe. Qu'est-ce que toutes ces privations à côté de l'existence organisée, de la soirée passée entre son enfant et sa femme, de la nourriture peu abondante mais vraiment saine, du linge raccommodé, du linge blanchi et rapporté à des heures fixes ? — Ah ! le blanchissage, quel aria pour un garçon ! — On me visite quand on a le temps et l'on m'apporte des chemises molles et bleues, des mouchoirs en loques, des chaussettes criblées de trous comme des écumoires et l'on se fiche de moi lorsque je me fâche ! — Et puis, comment tout cela finira-t-il, à l'hospice ou à la maison Dubois, si la maladie se prolonge ; ici, invoquant la pitié d'une garde-malade, si la mort est prompte.

Trop tard... plus de virilité, le mariage est impossible. Décidément, j'ai raté ma vie. — Allons, ce que j'ai de mieux à faire, soupira M. Folantin, c'est encore de me coucher et de dormir. — Et, pendant qu'il ouvrait ses couvertures, et disposait ses oreillers, des actions de grâces s'élevèrent dans son âme, célébrant les pacifiants bienfaits du secourable lit.

II

Ni le lendemain, ni le surlendemain, la tristesse de M. Folantin ne se dissipa ; il se laissait aller à vau-l'eau, incapable de réagir contre ce spleen qui l'écrasait. Mécaniquement, sous le ciel pluvieux, il se rendait à son bureau, le quittait, mangeait et se couchait à neuf heures pour recommencer, le jour suivant, une vie pareille ; peu à peu, il glissait à un alourdissement absolu d'esprit.

Puis, il eut, un beau matin, un réveil. Il lui sembla qu'il sortait d'une léthargie ; le temps était clair et le soleil frappait les vitres damasquinées de givre ; l'hiver reprenait, mais lumineux et sec ; M. Folantin se leva, en murmurant : fichtre, ça pince ! il se sentait ragaillardi. Ce n'est pas tout cela, il s'agirait de trouver un remède aux attaques d'hypocondrie, se dit-il.

Après de longues délibérations, il se décida à ne plus vivre ainsi enfermé et à varier ses restaurants.

Seulement, si ces résolutions étaient faciles à concevoir, elles étaient, en revanche, difficiles à mettre en pratique. Il demeurait rue des Saints-Pères et les restaurants manquaient. Le VIe arrondissement était impitoyable au célibat. Il fallait être ordonné prêtre pour trouver des ressources, des dîners spéciaux dans des tables d'hôtes réservées aux ecclésiastiques, pour vivre dans ce lacis de rues qui enveloppent l'église de Saint-Sulpice. Hors la religion, point de mangeaille, à moins d'être riche et de pouvoir fréquenter des maisons huppées ; M. Folantin, ne remplissant pas ces conditions, devait se borner à prendre ses repas chez les quelques traiteurs disséminés, çà et là, dans son voisinage. Décidément, il semblait que cette partie de l'arrondissement ne fût habitée que par des concubins ou des gens mariés. Si j'avais le courage de l'abandonner, soupirait de temps à autre M. Folantin. Mais son bureau était là, puis il y était né, sa famille y avait constamment vécu ; tous ses souvenirs tenaient dans cet ancien coin tranquille, déjà défiguré par des percées de nouvelles rues, par de funèbres boulevards, rissolés l'été et glacés l'hiver, par de mornes avenues qui avaient américanisé l'aspect du quartier et détruit pour jamais son allure intime, sans lui avoir apporté en échange des avantages de confortable, de gaîté et de vie.

Il faudrait traverser l'eau pour dîner, se répétait

M. Folantin, mais un profond dégoût le saisissait dès qu'il franchissait la rive gauche ; puis il avait peine à marcher avec sa jambe qui clochait, et il abominait les omnibus. Enfin, l'idée de faire des étapes, le soir, pour chercher pâture, l'horripila. Il préféra tâter de tous les marchands de vins, de tous les bouillons qu'il n'avait pas encore visités, dans les alentours de son domicile.

Et tout aussitôt il déserta le gargot où il mangeait d'habitude ; il hanta d'abord les bouillons, eut recours aux filles dont les costumes de sœur évoquent l'idée d'un réfectoire d'hôpital. Il y dîna quelques jours, et sa faim, déjà rabrouée par les graillonnants effluves de la pièce, se refusa à entamer des viandes insipides, encore affadies par les cataplasmes des chicorées et des épinards. Quelle tristesse dégageaient ces marbres froids, ces tables de poupées, cette immuable carte, ces parts infinitésimales, ces bouchées de pain ! Serrés en deux rangs placés en vis-à-vis, les clients paraissaient jouer aux échecs, disposant leurs ustensiles, leurs bouteilles, leurs verres, les uns au travers des autres, faute de place ; et, le nez dans un journal, M. Folantin enviait les solides mâchoires de ses partners qui broyaient les filaments des aloyaux dont les chairs fuyaient sous la fourchette. Par dégoût des viandes cuites au four, il se rabattait sur les œufs ; il les réclamait sur le plat et très

cuits ; généralement, on les lui apportait presque crus et il s'efforçait d'éponger avec de la mie de pain, de recueillir avec une petite cuiller le jaune qui se noyait dans des tas de glaires. C'était mauvais, c'était cher et surtout c'était attristant. En voilà assez, se dit M. Folantin, essayons d'autre chose.

Mais partout il en était de même ; les inconvénients variaient en même temps que les râteliers ; chez les marchands de vins distingués, la nourriture était meilleure, le vin moins âpre, les parts plus copieuses, mais en thèse générale, le repas durait deux heures, le garçon étant occupé à servir les ivrognes postés en bas devant le comptoir ; d'ailleurs, dans ce déplorable quartier, la boustifaille se composait d'un ordinaire, de côtelettes et de beefstecks qu'on payait bon prix parce que, pour ne pas vous mettre avec les ouvriers, le patron vous enfermait dans une salle à part et allumait deux branches de gaz.

Enfin, en descendant plus bas, en fréquentant les purs mannezingues ou les bibines de dernier ordre, la compagnie était répulsive et la saleté stupéfiante ; la carne fétidait, les verres avaient des ronds de bouches encore marqués, les couteaux étaient dépolis et gras et les couverts conservaient dans leurs filets le jaune des œufs mangés.

M. Folantin se demanda si le changement était

profitable, attendu que le vin était partout chargé de litharge et coupé d'eau de pompe, que les œufs n'étaient jamais cuits comme on les désirait, que la viande était partout privée de suc, que les légumes cuits à l'eau ressemblaient aux vestiges des maisons centrales ; mais il s'entêta ; — à force de chercher, je trouverai peut-être, — et il continua à rôder par les cabarets, par les crèmeries ; seulement, au lieu de se débiliter, sa lassitude s'accrut, surtout quand, descendant de chez lui, il aspirait, dans les escaliers, l'odeur des potages, il voyait des raies de lumière sous les portes, il rencontrait des gens venant de la cave, avec des bouteilles, il entendait des pas affairés courir dans les pièces ; tout, jusqu'au parfum qui s'échappait de la loge de son concierge, assis, les coudes sur la table, et la visière de sa casquette ternie par la buée montant de sa jatte de soupe, avivait ses regrets. Il en arrivait presque à se repentir d'avoir balayé la mère Chabanel, cet odieux cent-garde. — Si j'avais eu les moyens, je l'aurais gardée, malgré ses désolantes mœurs, se dit-il.

Et il se désespérait, car à ses ennuis moraux se joignait maintenant le délabrement physique. A force de ne pas se nourrir, sa santé, déjà frêle, chavirait. Il se mit au fer, mais toutes les préparations martiales qu'il avala lui noircirent, sans résultat appréciable, les entrailles. Alors il adopta

l'arsenic, mais le Fowler lui éreinta l'estomac et ne le fortifia point ; enfin il usa, en dernier ressort, des quinquinas qui l'incendièrent ; puis il mêla le tout, associant ces substances les unes aux autres, ce fut peine perdue ; ses appointements s'y épuisaient ; c'étaient chez lui des masses de boîtes, de topettes, de fioles, une pharmacie en chambre, contenant tous les citrates, les phosphates, les proto-carbonates, les lactates, les sulfates de protoxyde, les iodures et les proto-iodures de fer, les liqueurs de Pearson, les solutions de Devergie, les granules de Dioscoride, les pilules d'arséniate de soude et d'arséniate d'or, les vins de gentiane et de quinium, de coca et de colombo !

Dire que tout cela c'est de la blague et que d'argent perdu ! soupirait M. Folantin, en regardant piteusement ces vains achats, et, bien qu'il n'eût pas voix au chapitre, le concierge était de cet avis ; seulement il époussetait la chambre, plus mal encore, sentant son mépris d'homme robuste s'accroître pour ce locataire étique qui ne vivait plus qu'en avalant des drogues.

En attendant, l'existence de M. Folantin persistait à être monotone. Il n'avait pu se décider à rentrer dans son premier restaurant ; une fois il était allé jusqu'à la porte, mais, arrivé là, l'odeur des grillades et la vue d'une bassine de crême violette au chocolat, l'avaient fait fuir. Il alternait mar-

chands de vins et bouillons et, un jour par semaine, il s'échouait dans une fabrique de bouillabaisse. Le potage et le poisson étaient passables ; mais il ne fallait point réclamer d'autre pitance, les viandes étant ratatinées comme des semelles de bottes et tous les plats dégageant l'âcre goût des huiles à lampes.

Pour se raiguiser l'appétit, encore émoussé par les abjects apéritifs des cafés : — les absinthes puant le cuivre ; les vermouths : la vidange des vins blancs aigris ; les madères : le trois-six coupé de caramel et de mélasse ; les malagas : les sauces des pruneaux au vin ; les bitters : l'eau de Botot à bas prix des herboristes ; — M. Folantin essaya d'un excitant qui lui réussissait dans son enfance ; tous les deux jours, il se rendit aux bains. Cet exercice lui plaisait surtout parce qu'ayant deux heures à tuer, entre la sortie de son bureau et son repas, il évitait ainsi de rentrer chez lui, de demeurer tout botté, tout habillé, consultant sa pendule, attendant l'heure du dîner. Et, les premières fois, ce furent des moments délicieux. Il se blottissait dans l'eau chaude, s'amusait à soulever avec ses doigts des tempêtes et à creuser des maelstroms. Doucement, il s'assoupissait, au bruit argentin des gouttes tombant des becs de cygnes et dessinant de grands cercles qui se brisaient contre les parois de la baignoire ; tressautant, alors

que des coups furieux de sonnettes partaient dans les couloirs, suivis de bruits de pas et de claquements de portes. Puis le silence reprenait avec le doux clapotis des robinets, et toutes ses détresses fuyaient à la dérive ; dans la cabine, voilée d'une vapeur d'eau, il rêvassait et ses pensées s'opalisaient avec la buée, devenaient affables et diffuses. Au fond, tout était pour le mieux ; il s'embêtait. Eh ! mon Dieu, chacun n'a-t-il pas ses ennuis ? Il avait, dans tous les cas, évité les plus douloureux, les plus poignants, ceux du mariage. Il fallait que je fusse bien bas, le soir où j'ai pleuré sur mon célibat, se dit-il. Voyez-vous cela, moi, qui aime tant à m'étendre, en chien de fusil, dans les draps, forcé de ne pas bouger, de subir le contact d'une femme, à toutes les époques, de la contenter alors que je souhaiterais simplement de dormir !

Et encore, si l'on ne procréait aucun enfant ! si la femme était vraiment stérile ou bien adroite, il n'y aurait que demi-mal ! — mais, est-on jamais sûr de rien ! et alors ce sont de perpétuelles nuits blanches, d'incessantes inquiétudes. Le gosse braille, un jour, parce qu'il lui pousse une quenotte ; un autre jour, parce qu'il ne lui en pousse pas ; ça pue le lait sûr et le pipi, par toute la chambre ; enfin, il faudrait au moins tomber sur une femme aimable, sur une bonne fille ; oui, va-t-en voir si elles viennent, Jean ; avec ma déveine

coutumière, j'aurais épousé une pimbèche, une petite chipie, qui m'aurait intarissablement reproché les gênes utérines survenues après ses couches.

Non, il faut être juste : chaque état a ses inquiétudes et ses tracas ; et puis, c'est une lâcheté lorsqu'on n'a pas de fortune que d'enfanter des mioches ! — C'est les vouer au mépris des autres quand ils seront grands ; c'est les jeter dans une dégoûtante lutte, sans défense et sans armes ; c'est persécuter et châtier des innocents à qui l'on impose de recommencer la misérable vie de leur père. — Ah ! au moins, la génération des tristes Folantin, s'éteindra avec moi ! — Et, consolé, M. Folantin lapait sans se plaindre, une fois sorti du bain, l'eau de vaisselle de son bouillon, et déchiquetait l'amadou mouillé de sa viande.

Tant bien que mal, il atteignit la fin de l'hiver et la vie devint plus indulgente ; l'intimité des intérieurs cessait et M. Folantin ne regretta plus si vivement les douillettes somnolences au coin du feu ; ses promenades le long des quais recommencèrent.

Déjà les arbres se dentelaient de petites feuilles jaunes ; la Seine, réverbérant l'azur pommelé du ciel, coulait avec de grandes plaques bleues et blanches que coupaient, en les brouillant d'écume, les bateaux-mouches. Le décor environnant semblait requinqué. Les deux immenses portants,

représentant, l'un, le pavillon de Flore et toute la façade du Louvre ; l'autre, la ligne des hautes maisons jusqu'au Palais de l'Institut, avaient été ranimés et comme repeints et la toile du fond, de nouveau tendue, découpait sur un outremer adouci, tout neuf, les poivrières du Palais de Justice, l'aiguille de la Sainte-Chapelle, la vrille et les tours de Notre-Dame.

M. Folantin adorait cette partie du quai, comprise entre la rue du Bac et la rue Dauphine ; il choisissait un cigare, dans le débit de tabac situé près de la rue de Beaune, et il musait, à petits pas, allant un jour à gauche, fouillant les boîtes des parapets, et un autre jour à droite, consultant les rayons, en plein vent, des livres en boutique.

La plupart des volumes entassés dans les caisses étaient des rancarts de librairie, des rossignols sans valeur, des romans morts-nés, mettant en scène des femmes du grand monde, racontant, dans un langage de pipelette, les accidents de l'amour tragique, les duels, les assassinats et les suicides ; d'autres soutenaient des thèses, attribuaient tous les vices aux gens titrés, toutes les vertus aux gens du peuple ; d'autres enfin poursuivaient un but religieux ; ils étaient revêtus de l'approbation de Monseigneur un tel et ils délayaient des cuillerées d'eau bénite dans le mucilage d'une gluante prose.

Tous ces romans avaient été rédigés par d'incon-

testables imbéciles et M. Folantin filait vite, ne reprenant haleine que devant les volumes de vers qui battaient de l'aile à toutes les brises. Ceux-là étaient moins dépiotés et moins souillés, attendu que personne ne les ouvrait. Une charitable pitié venait à M. Folantin pour ces recueils délaissés. Et il y en avait, il y en avait ! des vieux datant de l'entrée de Malekadel dans la littérature, des jeunes, issus de l'école d'Hugo, chantant le doux Messidor, les bois ombreux, les divins charmes d'une jeune personne qui, dans la vie privée, faisait probablement la retape. Et tout cela avait été lu en petit comité et les pauvres écrivains s'étaient réjouis. Mon Dieu ! ils ne s'attendaient pas à un retentissant succès, à une vente populaire, mais seulement à un petit bravo de la part des délicats et des lettrés ; et rien ne s'était produit, pas même un peu d'estime. Par ci, par là, une louange banale dans une feuille de chou, une ridicule lettre du Grand-Maître pieusement conservée, et ç'avait été tout.

Ce qu'il y a de plus triste, pensait M. Folantin, c'est que ces malheureux peuvent justement exécrer le public, car la justice littéraire n'existe pas ; leurs vers ne sont ni meilleurs, ni pires que ceux qui se sont vendus et qui ont mené leurs auteurs à l'Institut.

Tout en rêvant de la sorte, M. Folantin, rallumait son cigare, reconnaissait les bouquinistes qui, bavards et hâlés, se tenaient, comme l'année pré-

cédente, près de leurs boîtes. Il reconnaissait aussi les bibliomanes qui piétinaient, au dernier printemps, tout le long des parapets, et la vue de ces individus qu'il ne connaissait pas le charmait. Tous lui étaient sympathiques ; il devinait en eux de bons maniaques, de braves gens tranquilles, passant dans la vie, sans bruit, et il les enviait. Si j'étais comme eux, songeait-il ; et déjà, il avait tenté de les imiter, de devenir bibliophile. Il avait consulté des catalogues, feuilleté des dictionnaires, des publications spéciales, mais il n'avait jamais découvert de pièces curieuses et il devinait d'ailleurs que leur possession ne comblerait pas ce trou d'ennui qui se creusait lentement, dans tout son être. — Hélas ! le goût des livres ne s'apprenait pas, et puis, en dehors des éditions épuisées que ses faibles ressources lui interdisaient d'acheter, M. Folantin n'avait guère de volumes à se procurer. Il n'aimait ni les romans de cape et d'épée, ni les romans d'aventure ; d'un autre côté, il abominait le bouillon de veau des Cherbuliez et des Feuillet ; il ne s'attachait qu'aux choses de la vie réelle ; aussi sa bibliothèque était restreinte, cinquante volumes en tout, qu'il savait par cœur. Et ce n'était pas l'un de ses moindres chagrins que cette disette de livres à lire ! En vain, il avait essayé de s'intéresser à l'histoire ; toutes ces explications compliquées de choses simples ne l'avaient ni captivé, ni convaincu.

Vaguement il furetait, n'espérant plus dépister un bouquin qu'il joindrait aux siens. Mais cette promenade le distrayait, puis, quand il était las de remuer la poussière des imprimés, il se penchait au-dessus des berges et la vue des bateaux aux coques goudronnées, aux cabines peintes en vert-poireau, au grand mât abattu sur le pont, lui plaisait : il demeurait là, enchanté, contemplant la cocotte mijotant sur un poêle de fonte, à l'air, l'éternel chien noir et blanc courant, la queue en trompette, le long des péniches ; les enfants très blonds, assis près du gouvernail, les cheveux sur les yeux et les doigts dans la bouche.

Ce serait gai de vivre ainsi, pensait-il, souriant, malgré lui, de ces envies puériles, et il sympathisait même avec les pêcheurs à la ligne, immobiles, en rang d'oignons, séparés par des boîtes d'asticots les uns des autres.

Ces soirs-là, il se sentait plus dispos et plus vert. Il consultait sa montre et si l'heure du dîner était lointaine encore, il traversait la chaussée, suivait le trottoir qui faisait face à celui qu'il venait de quitter et il remontait le long des maisons. Il flânait fouillonnant encore des livres dont les dos s'alignaient aux devantures des boutiques, s'extasiant sur d'anciennes reliures aux plats de maroquin rouge, estampés d'armes en or ; mais celles-là étaient enfermées sous verre, comme des choses

précieuses que des initiés pouvaient seuls toucher; et il repartait, examinait les magasins pleins de vieux chênes si bien réparés qu'ils ne conservaient plus un morceau du temps, les assiettes de vieux Rouen fabriquées aux Batignolles, les grands plats de Moustiers cuits à Versailles, les tableaux d'Hobbéma, le petit ru, le moulin à eau, la maison coiffée de tuiles rouges, éventée par un bouquet d'arbres enveloppé dans un coup de lumière jaune ; des tableaux étonnamment imités par un peintre, entré dans la peau du vieux Minderhout, mais incapable de s'assimiler la manière d'un autre maître ou de produire, de son crû, la moindre toile ; et M. Folantin essayait de percer la profondeur des boutiques, d'un coup d'œil au travers des portes; jamais il n'y voyait de chalands ; seule, une vieille femme était généralement assise, dans le pêle-mêle des objets où elle s'était réservé une niche, et, ennuyée, elle ouvrait la bouche en un long bâillement qui se communiquait au chat campé sur une console.

C'est drôle tout de même, se disait M. Folantin, comme les marchandes de bric-à-brac changent. Les rares fois où j'ai cheminé au travers des quartiers de la rive droite, je n'ai jamais vu, dans les débits de bibelots, de bonnes vieilles dames comme celle-ci, mais j'ai toujours aperçu derrière les vitrines de belles et hautes gaillardes, de trente à

quarante ans, soigneusement pommadées et la figure très travaillée au plâtre.

Une vague odeur de prostitution s'échappait de ces magasins où les œillades de la négociante devaient abréger les marchandages des acheteurs. — Allons, le bon enfant disparaît ; d'ailleurs, les centres se déplacent ; maintenant tous les antiquaires, tous les vendeurs des livres de luxe végètent dans ce quartier et ils fuient, dès que leurs baux expirent, de l'autre côté du fleuve. Dans dix ans d'ici, les brasseries et les cafés auront envahi tous les rez-de-chaussée du quai ! Ah ! décidément Paris devient un Chicago sinistre ! — Et, tout mélancolisé, M. Folantin se répétait : profitons du temps qui nous reste avant la définitive invasion de la grande muflerie du Nouveau-Monde ! — Et il reprenait ses flânes, s'arrêtant devant les marchands d'estampes aux montres tendues d'images du XVIIIe siècle, mais au fond les gravures en couleur de cette époque et les gravures à la manière noire anglaise qui les flanquaient, dans la plupart des étalages, ne le passionnaient guère et il regrettait les estampes de la vie intime flamande, maintenant reléguées dans les cartons, par suite de l'engouement des collectionneurs pour l'école française.

Quand il était las de baguenauder devant ces boutiques, il entrait, pour varier ses plaisirs, dans la salle des dépêches d'un journal, une salle garnie

de dessins et de peintures représentant des Italiennes et des almées, des bébés embrassés par des mères, des pages moyen âge grattant de la mandoline sous des balcons, toute une série évidemment, destinée à l'ornementation des abat-jour, et il se détournait, passait, préférant encore regarder les photographies d'assassins, de généraux et d'actrices, de tous les gens qu'un crime, qu'un massacre ou qu'une chansonnette mettait pendant une semaine en évidence.

Mais ces exhibitions étaient, en somme, peu récréatives, et M. Folantin, gagnant la rue de Beaune, admirait davantage l'inébranlable appétit des cochers attablés chez des mastroquets et il prenait comme une prise de faim. Ces platées de bœuf reposant sur des lits épais de choux, ces haricots de mouton emplissant la petite et massive assiette, ces triangles de brie, ces verres pleins, lui communiquaient des fringales et ces gens aux joues gonflées par d'énormes bouchées de pain, aux grosses mains tenant un couteau la pointe en l'air, au chapeau de cuir bouilli montant et descendant en même temps que les mâchoires, l'excitaient et il filait, tâchant de conserver cette impression de voracité pendant la route ; malheureusement dès qu'il s'installait dans le restaurant, sa gorge se recroquevillait, et il contemplait piteusement sa viande, se demandant à quoi servait le quassia

qui marinait, à son bureau, dans une carafe.

Malgré tout, cette promenade écartait les pensées trop sombres et il écoula ainsi l'été, traînant le long de la Seine, avant le dîner et, une fois sorti de table, s'attablant à la porte d'un café. Il fumait, humant un peu de fraîcheur, et malgré le dégoût que lui inspiraient les bières de Vienne fabriquées avec du chicotin et de l'eau de buis, sur la route de Flandre, il en lapait deux bocks, peu désireux de se mettre au lit.

La journée même, pendant cette saison, était moins lourde à vivre. En manches de chemise, dans sa pièce, il somnolait, entendant confusément les histoires de son collègue, se réveillant pour s'éventer avec un almanach, travaillant le moins possible, combinant des promenades. L'ennui de quitter, l'hiver, son bureau chauffé, pour courir au dehors, dîner, les pieds trempés, et rentrer dans une chambre froide, n'existait plus. Au contraire, il éprouvait un soulagement en s'échappant de sa pièce empuantie par cette odeur de poussière et de renfermé que dégagent les cartons, les liasses et les pots d'encre.

Enfin, son intérieur était mieux tenu ; le portier n'avait plus à préparer le feu et si le lit continuait à être mal battu et pas bordé, peu importait, puisque M. Folantin couchait nu sur les draps et les couvertures.

La pensée de s'étendre seul, par ces nuits d'orage où l'on sue comme dans une étuve, où l'on se retourne dans des draps poissés, le réjouissait aussi. Je plains les gens qui sont à deux, se disait-il, en roulant sur le lit, à la recherche d'une place plus fraîche. Et la destinée lui semblait, à ces moments-là, plus hospitalière, moins rétive.

III

Bientôt les chaleurs accablantes s'atténuèrent ; les longues journées s'écourtèrent, l'air fraîchit, les ciels faisandés perdirent leur bleu, se peluchèrent comme de moisissure. L'automne revenait, ramenant les brouillards et les pluies ; M. Folantin prévit d'inexorables soirées et, effrayé, il dressa de nouveau ses plans.

D'abord il se résolut à rompre avec sa sauvagerie, à tâter des tables d'hôtes, à se lier avec des voisins d'assiettes, à fréquenter même les théâtres.

Il fut servi à souhait ; il rencontra, un jour, sur le seuil de son bureau, un monsieur qu'il connaissait. Ils avaient, pendant un an, mangé côte-à-côte, se préservant, l'un l'autre, des mets défectueux ou gâtés, se prêtant le journal, discutant sur les vertus des fers différents qu'ils avalaient, buvant, pendant un mois, ensemble, de l'eau de goudron, émettant des pronostics sur les change-

ments de temps, cherchant, à eux deux, des alliances diplomatiques pour la France.

Leurs relations s'étaient bornées là. Ils se donnaient une poignée de main, se tournaient le dos une fois sur le trottoir, et cependant le départ de ce coreligionnaire avait attristé M. Folantin.

Ce fut avec plaisir qu'il l'aperçut.

— Tiens, M. Martinet, dit-il, comment va ?

— M. Folantin ! bah ! — et comment vous portez-vous, depuis les temps fous que nous ne nous sommes vus ?

— Ah ! vous êtes un joli lâcheur, riposta M. Folantin. Voyons, que diable êtes-vous devenu ?

Et ils avaient échangé leurs confidences, M. Martinet était maintenant l'hôte assidu d'une table d'hôte et il en fit immédiatement un chimérique éloge. Quatre-vingt-dix à cent francs, par mois ; c'est propre, bien tenu ; on en a à sa faim, on se trouve en bonne compagnie. Vous devriez venir dîner là ?

Je n'aime guère la table d'hôte, disait M. Folantin ; je suis un peu ours, vous le savez ; je ne puis me décider à converser avec les gens que je ne connais point.

— Mais vous n'êtes pas forcé de parler. Vous êtes chez vous. L'on n'est pas tous autour d'une table, c'est la même chose que dans un grand restaurant. Tenez, essayez-en, venez ce soir.

M. Folantin hésita ; il balançait entre l'agrément de ne pas se repaître seul et la crainte que lui inspiraient les repas de corps.

— Allons ! vous n'allez pas refuser, insista M. Martinet. Je vais vous traiter, à mon tour, de lâcheur si, pour une fois que je vous rencontre, vous me laissez en plan.

M. Folantin eut peur d'être malhonnête et il suivit docilement son compagnon, au travers des rues. — Nous y voici, montons. — Et M. Martinet s'arrêta sur le palier, devant une porte à tambour vert.

Là sonnaient de grands bruits d'assiettes sur un bourdonnement ininterrompu de voix ; puis la porte s'ouvrit et, en même temps qu'un violent hourvari, des gens en chapeau se précipitèrent dans l'escalier en battant la rampe avec leurs cannes.

M. Folantin et son camarade se garèrent, puis ils poussèrent à leur tour la porte et s'introduisirent dans une salle de billards. M. Folantin, pris à la gorge, recula. Cette pièce était noyée dans une épaisse fumée de tabac, traversée par des coups de queues ; M. Martinet entraîna son invité dans une autre pièce, où la buée était peut-être plus intense encore, et çà et là, dans des chants de pipes bouchées, dans des écroulements de dominos, dans des éclats de rire, des corps passaient presque invisibles, devinés seulement par le déplacement de

vapeur qu'ils opéraient. M. Folantin resta là, ahuri, cherchant à tâtons une chaise.

M. Martinet l'avait quitté. Vaguement, dans un nuage, M. Folantin l'aperçut, sortant d'une porte. Il faut attendre un peu, dit M. Martinet, toutes les tables sont pleines ; oh, ce ne sera pas long !

Une demi-heure s'écoula. M. Folantin eût donné bien des choses pour n'avoir jamais mis le pied dans cet estaminet, où l'on pouvait fumer, mais où l'on ne se nourrissait pas. De temps à autre, M. Martinet s'échappait et allait s'assurer que les sièges étaient toujours occupés. Il y a deux messieurs qui en sont au fromage, dit-il d'un air satisfait, j'ai retenu leurs places.

Une autre demi-heure s'écoula. M. Folantin se demanda s'il ne ferait pas bien de se diriger vers l'escalier tandis que son compagnon guettait les tables. Enfin, M. Martinet revint, lui annonça le départ des deux fromages et ils pénétrèrent dans une troisième pièce où ils s'assirent, serrés comme des harengs dans une caque.

Sur la nappe tiède, dans les éclaboussures de sauce, dans les mies de pain, on leur jeta des assiettes, et l'on servit un bœuf coriace et résistant, des légumes fades, un rosbif dont les chairs élastiques pliaient sous le couteau, une salade et du dessert. Cette salle rappela à M. Folantin le réfectoire d'une pension, mais d'une pension mal tenue,

où on laisse brailler à table. Il n'y manquait vraiment que les timbales au fond rougi par l'abondance, et l'assiette retournée pour étaler sur une place moins sale les pruneaux ou les confitures.

Certes, la pâture et le vin étaient misérables, mais ce qui était plus misérable que la pâture et plus misérable que le vin, c'était la compagnie au milieu de laquelle on mâchait ; c'étaient les maigres servantes qui apportaient les plats, des femmes sèches, aux traits accentués et sévères, aux yeux hostiles. Une complète impuissance vous venait, en les regardant ; on se sentait surveillé et l'on mangeait, découragé, avec ménagement, n osant laisser les tirants et les peaux, de peur d'une semonce, appréhendant de reprendre d'un plat, sous ces yeux qui jaugeaient votre faim et vous la refoulaient au fond du ventre.

— Eh bien, que vous disais-je, affirmait M. Martinet, c'est gai, n'est-ce pas ? et, ici, c'est de la vraie viande.

M. Folantin ne soufflait mot ; autour de lui, les tables vacarmaient avec un bruit terrible.

Toutes les races du Midi emplissaient les sièges, crachaient et se vautraient, en mugissant. Tous les gens de la Provence, de la Lozère, de la Gascogne, du Languedoc, tous ces gens, aux joues obscurcies par des copeaux d'ébène, aux narines et aux doigts poilus, aux voix retentissantes, s'esclaffaient comme

des forcenés, et leur accent, souligné par des gestes d'épileptiques, hachait les phrases et vous les enfournait, toutes broyées, dans le tympan.

Presque tous faisaient partie de la jeunesse des écoles, de cette glorieuse jeunesse dont les idées subalternes assurent aux classes dirigeantes l'immortel recrutement de leur sottise ; M. Folantin voyait défiler devant lui tous les lieux communs, toutes les calembredaines, toutes les opinions littéraires surannées, tous les paradoxes usés par cent ans d'âge.

Il jugeait l'esprit des ouvriers plus délicat et celui des calicots plus fin. Avec cela, la chaleur était écrasante. Une vapeur couvrait les assiettes et voilait les verres ; les portes brusquement secouées envoyaient des exhalaisons de tabagie ; des troupeaux d'étudiants arrivaient encore et leur attente impatientée pressait les gens à table. De même que dans le buffet d'une gare, il fallait mettre les bouchées doubles, avaler son vin en toute hâte.

Ainsi, c'est là la fameuse table d'hôte qui distribuait jadis la becquée aux débutants de la politique, songeait M. Folantin, et, la pensée que ces gens qui emplissaient les salles de leur bacchanal deviendraient, à leur tour, de solennels personnages, gorgés et d'honneurs et de places, lui fit lever le cœur.

S'empiffrer de la charcuterie chez soi et boire de l'eau, tout, excepté de dîner ici, se dit-il.

— Prenez-vous du café ? demanda M. Martinet d'un ton aimable.

— Non, merci, j'étouffe, je vais respirer un peu. Mais M. Martinet n'était pas disposé à le quitter. Il le rejoignit sur le palier et lui saisit le bras.

— Où me menez-vous ? dit M. Folantin, découragé.

— Voyons, mon cher camarade, répondit M. Martinet, j'ai compris que ma table d'hôte ne vous plaisait guère...

— Mai si... mais si... pour le prix c'est même surprenant... seulement il faisait bien chaud, riposta timidement M. Folantin, qui craignait d'avoir blessé son hôte, par sa mine renfrognée et par sa fuite.

— Eh bien, nous ne nous voyons pas assez souvent pour que je veuille que vous vous sépariez de moi avec une mauvaise impression, fit M. Martinet d'un ton cordial. A propos, comment allons-nous tuer la soirée ? Si vous aimiez le théâtre, je vous proposerais d'aller à l'Opéra-Comique. — Nous avons le temps, dit-il, en examinant sa montre. On joue ce soir *Richard Cœur-de-Lion* et le *Pré-aux-Clercs*. Hein, qu'en dites-vous ?

— Tout ce que vous voudrez. — Après tout, pensa M. Folantin, peut-être arriverai-je à me distraire, et puis comment refuser la proposition de ce brave homme, dont j'ai déjà froissé tous les

enthousiasmes ? — Voulez-vous me permettre de vous offrir un cigare, fit-il, en entrant chez un marchand de tabac.

Ils s'épuisèrent en vain pour activer la combustion de ces londrès, qui avaient un goût de chou et ne tiraient pas. — Encore un plaisir qui s'en va, se dit M. Folantin ; même en y mettant le prix, on ne peut plus se procurer maintenant un cigare propre ! Nous ferons mieux d'y renoncer, poursuivit-il en se tournant vers M. Martinet, qui aspirait de toutes ses forces sur le londrès dont la peau se crevait en fumant un peu. Du reste, nous voici arrivés ; — et il courut au guichet et rapporta deux stalles d'orchestre.

Richard commençait, dans une salle vide.

M. Folantin éprouva, pendant le premier acte, une impression étrange ; cette série de chansons pour épinettes lui rappelait le tourniquet à musique d'un marchand de vins qu'il avait quelquefois hanté. Lorsque les ouvriers mettaient en branle la manivelle, un clapotis d'airs vieillots sonnait, quelque chose de très lent et de très doux, avec de temps à autre des notes cristallines et aiguës, sautant sur le tapotement mécanique des ritournelles.

Au second acte, une autre impression lui vint. L'air « Une fièvre brûlante » évoqua en lui l'image de sa grand'mère, qui le chevrotait sur le velours d'Utrecht de sa bergère ; et il eut, pendant une

seconde, dans la bouche, le goût des biscottes qu'elle lui donnait, tout enfant, lorsqu'il avait été sage.

Il finit par ne plus suivre du tout la pièce ; d'ailleurs, les chanteurs n'avaient aucune voix et ils se bornaient à avancer des bouches rondes au-dessus de la rampe, tandis que l'orchestre s'endormait, las d'épousseter la poussière de cette musique.

Puis, au troisième acte, M. Folantin ne songea plus ni au tourniquet du marchand de vins, ni à sa grand'mère, mais il eut subitement dans le nez l'odeur d'une antique boîte qu'il avait chez lui, une odeur moisie, vague, dans laquelle était resté comme un relent de cannelle. Mon Dieu! que tout cela est donc vieux !

— Joli opéra-comique, n'est-ce pas? fit M. Martinet, en lui lançant un coup de coude.

M. Folantin tomba de son haut. Le charme était rompu ; ils se levèrent, pendant que la toile baissait, saluée par des salves de claque.

Le *Pré-aux-Clercs*, qui succédait à *Richard*, atterra M. Folantin. Jadis, il s'était pâmé aux airs connus; maintenant toutes ces romances lui semblaient troubadour et dessus de pendule, et les interprètes l'irritaient. Le ténor se tenait en scène comme un frotteur et il nasillait, quand par hasard il lui coulait de la bouche un filet de voix. Costumes, décors, tout était à l'avenant ; on eût sifflé dans n'importe quelle ville de l'étranger et de la province,

car nulle part on n'eût supporté un chanteur aussi ridicule et des cantatrices aussi baroques. Et la salle s'était emplie pourtant, et le public applaudissait aux passages soulignés par l'implacable claque.

M. Folantin souffrait réellement. Voilà que le *Pré-aux-Clercs*, dont il avait conservé un bon souvenir, s'effondrait aussi.

— Tout fiche le camp, se dit-il, avec un gros soupir.

Aussi, quand M. Martinet, enchanté de sa soirée, lui proposa de renouveler de temps à autre ces petites parties, d'aller ensemble, s'il le désirait, aux Français, M. Folantin s'indigna et, oubliant les réserves qu'il s'était promis d'observer, il déclara violemment qu'il ne mettait plus les pieds dans ce théâtre.

— Mais pourquoi ? questionna M. Martinet.

— Pourquoi ? Mais d'abord, parce que s'il existait une pièce vivante et bien écrite — et je n'en connais aucune pour ma part, — je la lirais chez moi, dans un fauteuil, et ensuite parce que je n'ai pas besoin que des cabots, sans instruction pour la plupart, essaient de me traduire les pensées du Monsieur qui les a chargés de débiter sa marchandise.

— Mais enfin, dit M. Martinet, vous admettrez bien que des comédiens du Théâtre-Français...

— Eux ! s'écria M. Folantin, allons donc ! ce sont des Vatel de Palais-Royal, des sauciers, et voilà

tout! — Ils ne sont bons qu'à enduire les portions qu'on leur apporte, de l'immuable sauce blanche, s'il s'agit d'une comédie, et de l'éternelle sauce rousse, s'il s'agit d'un drame. Ils sont incapables d'inventer une troisième sauce ; d'ailleurs, la tradition ne le permettrait pas.

Ah ! ce sont de bien vulgaires routiniers que ces êtres-là ! Seulement, il faut leur rendre justice, ils s'entendent à la réclame, car ils ont emprunté aux grands magasins d'habits l'homme décoré qui se tient bien en vue dans les rayons et qui rehausse par sa présence le prestige de la maison et attire la clientèle !

— Oh ! voyons, Monsieur Folantin...

— Il n'y a pas de voyons, c'est ainsi, et, au fond, je ne suis pas fâché de cette occasion qui se présente de donner mon avis sur le magasin de M. Coquelin. — Sur ce, cher Monsieur, me voici à destination. Je suis enchanté de notre rencontre. A bientôt, j'espère, et à l'avantage de vous revoir.

Les conséquences de cette soirée furent salutaires. Au souvenir de cette fatigue, de cette gêne, M. Folantin s'estimait content de dîner où bon lui semblait et de demeurer, pendant toute une soirée, dans sa chambre ; il jugea que la solitude avait du bon, que ruminer ses souvenirs et se conter à soi-même des balivernes, était encore préférable à la compagnie de gens dont on ne partageait ni les

convictions, ni les sympathies ; son désir de se rapprocher, de toucher le coude d'un voisin cessa et, une fois de plus, il se répéta cette désolante vérité : que lorsque les anciens amis ont disparu, il faut se résoudre à n'en point chercher d'autres, à vivre à l'écart, à s'habituer à l'isolement.

Puis il essaya de se concentrer, de prendre de l'intérêt aux moindres choses, d'extraire de consolantes déductions des existences remarquées près de sa table ; il alla dîner, pendant quelque temps, dans un petit bouillon près de la Croix Rouge. Cet établissement était généralement fréquenté par des gens âgés, par de vieilles dames qui venaient, chaque jour, à six heures moins le quart, et la tranquillité de la petite salle le dédommageait de la monotonie de la nourriture. On eût dit des gens sans famille, sans amitiés, cherchant des coins un peu sombres pour expédier, en silence, une corvée ; et M. Folantin se trouvait plus à l'aise dans ce monde de déshérités, de gens discrets et polis, ayant sans doute connu des jours meilleurs et des soirs plus remplis. Il les connaissait presque tous de vue et il se sentait des affinités avec ces passants, qui hésitaient à choisir un plat sur la carte, qui émiettaient leur pain et buvaient à peine, apportant, avec le délabrement de leur estomac, la douloureuse lassitude des existences traînées sans espoir et sans but.

Là, pas d'appels bruyants, pas de cris; les servantes consultaient les clients à voix basse. Mais si aucune de ces dames, aucun de ces messieurs, n'échangeait un propos, tous du moins se saluaient gracieusement, en entrant et en sortant, et ils apportaient des habitudes de salon dans cette gargote.

Je suis encore plus heureux que tout ce monde-là, se disait M. Folantin. Eux, regrettent peut-être des enfants, des femmes, une fortune perdue, une vie jadis debout et maintenant par terre.

A force de plaindre les autres, il finit par se moins plaindre ; il rentrait chez lui et pensait tout de même que ses détresses étaient bien creuses et ses misères bien peu profondes. — Combien d'individus, à l'heure qu'il est, arpentent le pavé, sans gîte ; combien envieraient mon grand fauteuil, mon feu, mon paquet de tabac où je peux puiser à ma fantaisie ! et il activait les flammes de la cheminée, rôtissait ses pantoufles, confectionnait des grogs dorés et chauds. — S'il paraissait en librairie des livres réellement artistes, la vie serait, en somme, très supportable, concluait-il.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi, et son collègue de bureau déclara que M. Folantin rajeunissait. Il causait maintenant, écoutait avec une patience angélique tous les papotages, s'intéressait même aux infirmités de son copain ; puis, avec le

froid qui commençait, l'appétit agissait plus régulièrement, et il attribuait cette amélioration aux vins créosotés et aux préparations de manganèse qu'il absorbait. — J'ai donc enfin expérimenté une médication moins infidèle et plus active que les autres, pensait-il. Et il la recommandait à toutes les personnes qu'il rencontrait.

Il atteignit ainsi l'hiver ; mais, aux premières neiges, sa mélancolie reparut. Le bouillon où il stationnait depuis l'automne le lassa et il recommença à brouter, au hasard, tantôt ici et tantôt là. Plusieurs fois il franchit les ponts et tenta de nouveaux restaurants ; mais, dans une bousculade, des garçons filaient, ne répondant pas aux appels ou bien ils vous lançaient votre plat sur la table et fuyaient quand on leur réclamait du pain.

La nourriture n'était pas supérieure à celle de la rive gauche et le service était arrogant et dérisoire. M. Folantin se le tint pour dit et il resta désormais dans son arrondissement, bien résolu à ne plus en démarrer.

Le manque d'appétit lui revint. Il constata une fois de plus l'inutilité des stomachiques et des stimulants, et les remèdes qu'il avait tant prônés allèrent rejoindre les autres, dans une armoire.

Que faire ? La semaine s'égouttait encore, mais c'était le dimanche qui lui pesait.

Jadis, il badaudait dans des quartiers déserts ; il

se plaisait à longer les ruelles oubliées, les rues provinciales et pauvres, à surprendre, par les fenêtres des rez-de-chaussée, les mystères des petits ménages. Mais, aujourd'hui, les rues calmes et muettes étaient démolies, les passages curieux, rasés. Impossible de regarder par les portes entr'ouvertes des vieilles bâtisses, d'apercevoir un bout de jardinet, une margelle de puits, un coin de banc ; impossible de se dire que la vie serait moins rechignée, moins rogue, dans cette cour, de rêver à l'époque où l'on pourrait se retirer dans ce silence et réchauffer sa vieillesse dans de l'air plus tiède.

Tout avait disparu ; plus de feuillages de massifs, plus d'arbres, mais d'interminables casernes s'étendant à perte de vue ; et M. Folantin subissait dans ce Paris nouveau une impression de malaise et d'angoisse.

Il était l'homme qui détestait les magasins de luxe, qui, pour rien au monde, n'eût mis les pieds chez un coiffeur élégant ou chez un de ces modernes épiciers dont les montres ruissellent de gaz ; il n'aimait que les anciennes et simples boutiques où l'on était reçu à la bonne franquette, où le marchand n'essayait pas de vous jeter de la poudre aux yeux et de vous humilier par sa fortune.

Aussi avait-il renoncé à se promener, le dimanche, dans tout ce luxe de mauvais goût qui envahissait jusqu'aux banlieues. D'ailleurs, les flânes

dans Paris ne le tonifiaient plus comme autrefois; il se trouvait encore plus chétif, plus petit, plus perdu, plus seul, au milieu de ces hautes maisons dont les vestibules sont vêtus de marbre et dont les insolentes loges de concierge arborent des allures de salons bourgeois.

Pourtant, une partie de son quartier demeurée intacte, près du Luxembourg mutilé, était restée pour lui bienveillante et intime : la place Saint-Sulpice.

Parfois, il déjeunait chez un marchand de vins dont la boutique faisait l'angle de la rue du Vieux-Colombier et de la rue Bonaparte, et là, à l'entresol, par la fenêtre, il plongeait sur la place, contemplait la sortie de la messe, les enfants descendant du parvis, des livres à la main, un peu en avant des père et mère, toute la foule qui s'épandait autour d'une fontaine décorée d'évêques, assis dans des niches, et de lions accroupis au-dessus d'une vasque.

En se penchant un peu sur la balustrade, il apercevait le coin de la rue Saint-Sulpice, un terrible coin, balayé par le vent de la rue Férou et occupé, lui aussi, par un marchand de vins qui possédait la clientèle assoiffée des chantres. Et cette partie de la place l'intéressait, avec sa vue de gens vacillant sur leurs pieds, la main au chapeau, sous la tourmente, près des grands omnibus de la

Villette, dont les larges caisses rouge-brun s'alignent, au ras du trottoir, devant l'église.

La place s'animait, mais sans gaieté et sans fracas ; les fiacres dormaient à la station, devant un cabinet à cinq centimes et un trinckhall ; les énormes omnibus jaunes des Batignolles sillonnaient, en ballottant, les rues, croisés par le petit omnibus vert du Panthéon et par la pâle voiture à deux chevaux d'Auteuil ; à midi, les séminaristes défilaient, deux à deux, les yeux baissés, avec un pas mécanique d'automates, se déroulant de Saint-Sulpice au séminaire, en une longue bande noire et blanche.

Sous un coup de soleil, la place devenait charmante : les tours inégales de l'église blondissaient ; l'or des annonces pétillait tout le long des débits de chasubles et de saints ciboires, le vaste tableau d'un déménageur avivait ses couleurs qui éclataient plus crues, et, sur l'armure d'un urinoir, une réclame de teinturier : deux chapeaux écarlates, jaillissant sur un fond noir, évoquait, dans ce quartier de bedeaux et de dévotes, les fastes d'une religion, les hautes dignités d'un sacerdoce.

Seulement, ce spectacle n'offrait à M. Folantin aucun imprévu. Combien de fois, dans sa jeunesse avait-il piétiné sur cette place, afin de regarder le vieux sanglier que possédait autrefois la maison Bailly ; combien de fois, le soir, avait-il écouté la

complainte d'un chanteur en plein vent, près de la fontaine ; combien de fois avait-il flâné, les jours de marché aux fleurs, près du séminaire ?

Depuis longtemps déjà, il avait épuisé le charme de ce lieu tranquille ; pour le savourer à nouveau, il fallait maintenant qu'il espaçât ses visites, qu'il ne le parcourût qu'à de rares intervalles.

Aussi, la place Saint-Sulpice ne lui était-elle plus d'aucun secours le dimanche et il préférait les autres jours de la semaine, car, allant à son bureau, il était moins désœuvré ; ah ! décidément, le dimanche devenait interminable ! Ce matin-là, il déjeunait un peu plus tard que de coutume et il s'éternisait à table, pour laisser au portier le temps de nettoyer la chambre, et jamais elle n'était rangée quand il revenait : il butait contre les tapis en rouleaux, et il avançait dans le nuage soulevé par les balais. Une, deux, le pipelet retapait les draps, étendait les tapis et il partait sous prétexte qu'il ne voulait pas déranger monsieur.

M. Folantin récoltait de la poussière sur tous les meubles avec ses doigts, rangeait ses habits entassés sur un fauteuil, envoyait çà et là un coup de plumeau et remettait de la cendre dans son crachoir ; ensuite, il comptait le linge que rapportait parfois la blanchisseuse ; un tel dégoût l'assaillait à la vue de la charpie de ses chemises, qu'il les fichait, sans plus les examiner, dans un tiroir.

La journée s'égrappait encore facilement jusqu'à quatre heures. Il relisait de vieilles lettres de parents et d'amis depuis longtemps morts ; il feuilletait quelques-uns de ses livres, en dégustait quelques passages, mais vers les cinq heures, il commençait à souffrir ; le moment approchait où il allait falloir se rhabiller ; l'idée seule de déguerpir lui réprimait la faim, et, certains dimanches, il ne bougeait pas — ou bien s'il appréhendait un tardif appétit, il descendait en pantoufles et il acquérait deux petits pains, un pâté ou des sardines. Il avait toujours un peu de chocolat et de vin dans un placard et il mangeait, heureux d'être chez lui, de jouer des coudes, de s'étaler, d'éviter, pour une fois, la place restreinte d'un restaurant ; seulement, la nuit était mauvaise ; il se réveillait, en sursaut, avec des tiraillements et des frissons; quelquefois l'insomnie durait une heure, et l'obscurité animant toutes les idées tristes, il se rabâchait les mêmes plaintes que dans le jour et il en arrivait à regretter de n'être pas un concubin. Le mariage est impossible, à mon âge, se disait-il. — Ah ! si j'avais eu, dans ma jeunesse une maîtresse et si je l'avais conservée, je finirais mes années avec elle, j'aurais, à mon retour, ma lampe allumée et ma cuisine prête. Si la vie était à recommencer je la mènerais autrement ! je me ferais une alliée pour mes vieux jours ; décidément, j'ai trop présumé de mes forces, je suis à

bout. — Et, le matin venu, il se levait les jambes brisées, la tête étourdie et molle.

Le moment était du reste pénible ; l'hiver sévissait et le froid de la bise rendait enviable le chez soi et odieux le séjour des traiteurs dont on ouvre constamment les portes. Tout à coup, un grand espoir bouleversa M. Folantin. Un matin, dans la rue de Grenelle, il avisa une nouvelle pâtisserie qui s'installait. Cette inscription flambait en lettres de cuivre, sur les carreaux : « Dîners pour la ville. »

M. Folantin eut un éblouissement. Est-ce que ce rêve si longtemps caressé de se faire monter à dîner chez soi allait pouvoir enfin se réaliser ? — Mais il resta découragé, se rappelant ses inutiles chasses dans le quartier, à la recherche d'un établissement qui consentît à porter au dehors de la nourriture.

Ça ne coûte rien de demander, se dit-il enfin, et il entra.

— Mais certainement, Monsieur, lui répondit une jeune dame enfouie dans un comptoir et dont le buste était entouré de Saint-Honoré et de tartes. Rien n'est plus facile, puisque vous logez à deux pas. Et à quelle heure désirez-vous qu'on vienne ?

— A six heures, fit M. Folantin, tout palpitant.

— Parfaitement.

Le front de M. Folantin s'assombrit.

— Maintenant, reprit-il, en bredouillant un peu, voilà, je voudrais un potage, un plat de viande et un légume, quel serait le prix ?

La dame parut s'absorber dans des réflexions, murmurant, les yeux au ciel... potage... viande... légume. — Vous ne prenez pas de vin ?

— Non, j'en ai chez moi.

— Eh bien, Monsieur, dans ces conditions-là, ce serait deux francs.

La figure de M. Folantin s'éclaira. — Soit, dit-il, c'est convenu ; et quand pourrons-nous commencer ?

— Mais quand il vous plaira, ce soir, si vous voulez.

— Ce soir même, Madame. — Et il s'inclina et fut salué par une courbette si profonde, dans le comptoir, que le nez de la dame faillit creuser les Saint-Honoré et percer les tartes.

Dans la rue, M. Folantin s'arrêta, après quelques pas. Ça y est ! en voilà une chance, se dit-il ; puis, sa joie se modéra. Pourvu que cette boustifaille ne soit que médiocre. Baste ! j'ai subi, dans ma pauvre vie, tant d'exécrables plats que je n'ai pas le droit de me montrer difficile. — Elle est gentille, cette dame, reprit-il ; ce n'est pas qu'elle soit jolie, mais elle a des yeux bien expressifs ; pourvu qu'elle fasse de bonnes affaires ! Et, tout en reprenant sa trotte, il souhaita la prospérité de la pâtissière.

Ensuite, il s'ingénia à parer au désordre du

premier soir ; il commanda chez un épicier six litres de vin, puis, quand il fut arrivé à son bureau, il établit une petite liste des denrées qu'il achèterait :

Confitures ;
Fromage ;
Biscuits ;
Sel ;
Poivre ;
Moutarde ;
Vinaigre ;
Huile.

Je ferai monter, tous les jours, le pain par mon concierge ; ah ! sapristi, si ça peut réussir, je suis sauvé !

Il aspira après la fin de la journée ; sa hâte à jouir de son contentement, tout seul, retardait encore la marche des heures.

Il consultait de temps à autre sa montre.

Son collègue, qu'avait déjà stupéfié l'air extatique de M. Folantin rêvant à son intérieur, sourit.

— Avouez qu'elle vous attend, dit-il.

— Qui ça, elle ? interrogea M. Folantin très étonné.

— Allons, c'est bon, vous voulez apprendre à un vieux singe à faire des grimaces. Voyons, blague à part, elle est blonde ou brune ?

— Oh ! mon ami, répliqua M. Folantin, je puis

vous assurer que j'ai vraiment autre chose à penser qu'aux femmes.

— Oui, oui... je sais bien, ça se dit. Ah ! ah ! farceur, vous êtes encore un chaud de la pince, vous !

— Tenez, messieurs, copiez cela, tout de suite ; il me faut ces deux lettres pour la signature de ce soir ; — et le chef entra et disparut.

— C'est absurde, il y a quatre pages serrées, grogna M. Folantin ; je n'aurai pas fini avant cinq heures. — Mon Dieu, que c'est donc bête ! reprit-il, s'adressant à son collègue qui ricanait, tout en murmurant : Dame ! mon cher, l'administration ne peut pourtant pas s'occuper de ces détails.

Tant bien que mal, tout en maugréant, il termina sa tâche, puis il retourna chez lui par la voie la plus courte, les bras chargés de paquets, les poches bourrées de sacs ; il respira, une fois enfermé, mit ses chaussons, donna un coup de serviette au peu de vaisselle qu'il possédait, essuya ses verres et, ne trouvant ni planchette ni grès pour récurer les lames de ses couteaux, il les plongea dans la terre d'un vieux pot de fleur et parvint à les faire un peu reluire.

— Ouf ! dit-il en approchant la table du feu, je suis prêt ; six heures tintèrent.

M. Folantin attendait le mitron avec impatience, et il avait un peu en lui de cette fièvre qui l'empêchait, dans sa jeunesse, de tenir en place,

quand un ami s'attardait, inexact au rendez-vous.

Enfin à six heures un quart, la sonnerie carillonna et un galopin s'avança entraîné, le nez en avant, par le poids d'une grande boîte en fer-blanc, de la forme d'un seau ; M. Folantin aida à distribuer sur la table les assiettes, qu'il découvrit lorsqu'il fut seul. Il y avait un bouillon au tapioca, un veau braisé, un chou-fleur à la sauce blanche.

Mais ce n'est pas mauvais, se dit-il en goûtant à chacun de ces plats, et il se gava de bon appétit, but un peu plus que de coutume, puis il tomba dans une douce rêverie, en contemplant sa chambre.

Depuis des années, il manifestait l'intention de la décorer, mais il se répétait : Baste ! à quoi bon ? je ne vis pas chez moi ; si plus tard je puis m'arranger une autre existence, j'organiserai mon intérieur. Mais tout en n'achetant rien, il avait déjà jeté son dévolu sur bien des bibelots qu'il reluquait, en rôdant sur les quais et dans la rue de Rennes.

L'idée d'habiller les murs glacés de sa chambre s'implanta tout à coup en lui, tandis qu'il lampait un dernier verre. Son indécision cessait ; il était déterminé à dépenser les quelques sous qu'il entassait depuis des années dans ce but, et il eut une soirée charmante, réglant d'avance la toilette de son réduit. Je me lèverai demain, de bonne heure, conclut-il, et j'irai tout d'abord faire un tour chez

les marchands de nouveautés et les bric-à-brac.

Son désœuvrement prenait fin ; un nouvel intérêt se glissait en lui ; la préoccupation de découvrir, sans trop dépenser d'argent, quelques gravures, quelques faïences, le soutenait et, après son bureau, il déployait une hâte fébrile, escaladait les étages du Bon Marché et du Petit Saint-Thomas, remuant des masses d'étoffes, les trouvant trop foncées ou trop claires, trop étroites ou trop larges, refusant les rebuts et les soldes que les calicots s'efforçaient de tarir, les obligeant à exhiber des marchandises qu'ils réservaient. A force de les tanner, de les tenir en haleine, pendant des heures, il finit par se faire montrer des rideaux tout faits et des tapis qui le séduisirent.

Après ces emplettes et après de féroces discussions chez les débitants de bibelots et d'estampes, il demeura sans le sou ; toutes ses économies étaient épuisées; mais, comme un enfant à qui l'on vient d'offrir de nouveaux jouets, M. Folantin examinait, remuait ses achats dans tous les sens. Il grimpait sur les chaises pour attacher les cadres et il disposait ses livres en un autre ordre. L'on est bien chez soi, se disait-il ; et, en effet, sa chambre n'était plus reconnaissable. Au lieu de murailles aux papiers éraillés par d'anciennes traces de clous, les cloisons disparaissaient sous les gravures d'Ostade, de Teniers, de tous les peintres de la vie

réelle dont il raffolait. Un amateur eût certainement haussé les épaules devant ces estampes sans aucune marge, mais M. Folantin n'était ni connaisseur, ni riche ; il acquérait surtout les sujets de la vie humble qui lui plaisaient, et il se moquait d'ailleurs de l'authenticité de ses vieux plats, pourvu que les couleurs en fussent actives et propres à égayer ses murs.

Il aurait fallu changer aussi mes meubles d'acajou, se dit-il, considérant son lit à bateau, ses deux voltaires au damas roussi, sa toilette au marbre fendu, sa table au plaqué rougeâtre, mais ce serait trop cher, et du reste les rideaux et les tapis rajeunissent suffisamment ce mobilier qui, de même que mes vieux vêtements, est fait à mes mouvements et à mes habitudes.

Aussi quel empressement à rentrer maintenant chez lui, à éclairer tout, à s'enfoncer dans son fauteuil ! le froid lui semblait parqué au dehors, repoussé par cette intimité de petit coin choyé, et la neige qui tombait, qui assoupissait tous les bruits de la rue, ajoutait encore à son bien-être ; dans le silence du soir, le dîner, les pieds devant le feu, tandis que les assiettes chauffaient devant la grille, près du vin dégourdi, était charmant, et les ennuis du bureau, la tristesse du célibat s'envolaient dans cette pacifiante quiétude.

Sans doute, huit jours ne s'étaient pas écoulés

et déjà le pâtissier se relâchait. L'invariable tapioca était plein de grumeaux et le bouillon était fabriqué par des procédés chimiques ; la sauce des viandes puait l'aigre madère des restaurants; tous les mets avaient un goût à part, un goût indéfinissable, tenant de la colle de pâte un peu piquée, et du vinaigre éventé et chaud. M. Folantin poivra vigoureusement sa viande et sinapisa ses sauces; baste ! ça s'avale tout de même, disait-il ; le tout, c'est de se faire à cette mangeaille !

Mais la mauvaise qualité des plats ne devait pas rester stationnaire et, peu à peu, elle s'accéléra, encore aggravée par les constants retards du petit mitron. Il arrivait à sept heures, couvert de neige, son réchaud éteint, des pochons sur les yeux et des égratignures tout le long des joues. M. Folantin ne pouvait douter que ce garçon déposât sa boîte auprès d'une borne et se flanquât une pile en règle avec les gamins de son âge. Il lui en fit doucement l'observation ; l'autre pleurnicha, jura, en étendant le bras et en crachant par terre, un pied en avant, qu'il n'en était rien et continua de plus belle ; et M. Folantin se tut, pris de pitié, n'osant se plaindre à la pâtissière, de peur de nuire à l'avenir du gosse.

Pendant un mois encore, il supporta vaillamment tous ces déboires ; et pourtant le cœur lui défaillait quand il devait ramasser sa viande tombée dans le fer blanc, car il y avait des jours

où une tempête semblait s'être abattue dans la boîte, où tout était sens dessus dessous, où la sauce blanche se mêlait au tapioca, dans lequel s'enlisaient des braises.

Il eut heureusement un temps de répit : le petit pâtissier avait été congédié, sur les plaintes sans doute de personnes moins indulgentes. Son successeur fut un long dadais, une sorte de jocrisse au teint blême et aux grandes mains rouges. Celui-là était exact, arrivait à six heures précises, mais sa saleté était répugnante ; il était vêtu de torchons de cuisine roides de graisse et de crasse, ses joues étaient barbouillées de farine et de suie et son nez mal mouché, coulait en deux vertes rigoles tout le long de la bouche.

M. Folantin para énergiquement ce nouveau coup ; il renonça aux sauces, aux assiettes maculées ; il transféra sa viande sur une assiette à lui, la râcla, la nettoya et la mangea avec du sel.

En dépit de sa résignation, le moment vint où certains plats lui donnèrent des nausées. Il tâtait maintenant de tous les godiveaux ratés, de toutes les pâtisseries brûlées ou gâtées par les cendres ; il pêchait de vieilles boulettes de tourtes dans tous les plats ; enhardi par sa bienveillance, le pâtissier mettait de côté toute pudeur, toute vergogne et lui dépêchait tous les résidus de sa cuisine.

L'empoisonneuse ! murmurait M. Folantin, de-

vant la boutique de la pâtissière, qu'il ne jugeait plus si gentille, et il la regardait de côté, ne souhaitant plus du tout, à l'heure présente, la prospérité de ses affaires.

Il eut recours aux œufs durs. Il en achetait chaque jour, redoutant, pour le soir, un dîner impossible. — Et quotidiennement il se bourra de salades ; mais les œufs putridaient, la fruitière lui vendant, en sa qualité d'homme qui ne s'y connaissait pas, les œufs les plus avariés de sa boutique.

Tâchons d'atteindre le printemps, se disait M. Folantin pour se remonter ; mais, de semaines en semaines, son énergie se désarmait, en même temps que son corps, déplorablement nourri, criait famine. Sa gaieté s'effondra ; son intérieur se rembrunit ; le cortège des anciennes détresses cerna de nouveau son existence désœuvrée. — Si j'avais une passion quelconque ; si j'aimais les femmes, le bureau, si j'aimais le café, le domino, les cartes, je pourrais bouffer au dehors, ruminait-il, car je ne resterais jamais chez moi. Mais hélas ! rien ne me divertit, rien ne m'intéresse ; et puis mon estomac se détraque ! Ah ! ce n'est pas pour dire, mais les gens qui ont dans leur poche de quoi s'alimenter et qui ne peuvent cependant manger, faute d'appétit, sont tout aussi à plaindre que les malheureux qui n'ont pas le sou pour apaiser leur faim !

VI

Un soir qu'il chipotait des œufs qui sentaient la vesse, le concierge lui présenta une lettre de faire part ainsi conçue :

✝

M

Les religieuses de la Compagnie de Sainte-Agathe vous supplient très humblement de recommander à Dieu dans vos prières et au Saint Sacrifice de la Messe, l'âme de leur chère sœur Ursule-Aurélie Bougeard, religieuse de chœur, décédée, le 7 septembre 1880, dans la soixante-deuxième année de son âge et la trente-cinquième de sa profession religieuse, munie des Sacrements de Notre Sainte Mère l'Église.

De profundis !

Doux cœur de Marie, soyez mon salut.

(300 jours d'ind.)

C'était une cousine à lui qu'il avait autrefois aperçue, dans son enfance ; jamais, depuis vingt ans, il n'avait songé à elle et la mort de cette femme lui porta cependant un grand coup ; elle était sa dernière parente et il se crut encore plus esseulé depuis qu'elle était décédée, dans le fond d'une province. Il envia sa vie calme et muette et il regretta la foi qu'il avait perdue. Quelle occupation que la prière, quel passe-temps que la confession, quels débouchés que les pratiques d'un culte ! — Le soir, on va à l'église, on s'abîme dans la contemplation, et les misères de la vie sont de peu ; puis les dimanches s'égouttent dans la longueur des offices, dans l'alanguissement des cantiques et des vêpres, car le spleen n'a pas de prise sur les âmes pieuses.

Oui, mais pourquoi la religion consolatrice n'est-elle faite que pour les pauvres d'esprit ? Pourquoi l'Église a-t-elle voulu ériger en dogmes les croyances les plus absurdes. Il est vrai que si l'on avait la foi... oui, mais je ne l'ai plus ; enfin, l'intolérance du clergé le révoltait. Et pourtant, reprenait-il, la religion pourrait seule panser la plaie qui me tire. — C'est égal, on a tort de démontrer aux fidèles l'inanité de leurs adorations, car ceux-là sont heureux qui acceptent comme une épreuve passagère toutes les traverses, toutes les afflictions de la vie présente. — Ah ! la tante Ursule a dû

mourir sans regrets, persuadée que des allégresses infinies allaient éclore !

Il pensa à elle, tâcha de se rappeler ses traits, mais sa mémoire n'en avait gardé aucune trace ; alors, pour se rapprocher un peu d'elle, pour s'immiscer un peu dans l'existence qu'elle avait menée, il relut le mystérieux et pénétrant chapitre des *Misérables*, sur le couvent du Petit-Picpus.

Pristi ! c'est payer cher l'improbable bonheur d'une vie future, se dit-il. Le couvent lui apparut comme une maison de force, comme un lieu de désolation et de terreur. Ah bien, pas de ça ! je ne jalouse plus le sort de la tante Ursule ; mais c'est égal, les malheurs de l'un ne consolent pas les malheurs de l'autre et, en attendant, la boustifaille du pâtissier devient inabordable.

Deux jours après, il reçut, en plein crâne, une nouvelle douche.

Pour faire diversion aux dîners composés de salades et de desserts, il retourna dans un restaurant ; il n'y avait personne, mais le service était lent et le vin fleurait la benzine.

— Enfin, l'on n'est pas foulé, c'est déjà quelque chose, se dit, en guise de consolation, M. Folantin.

La porte s'ouvrit, un soufflet lui éventa le dos ; il entendit un grand frou-frou de jupes et sa table se couvrit d'ombre. Une femme était devant lui, qui dérangeait la chaise sur les barreaux de laquelle il

appuyait ses pieds. Elle s'assit, et posa sa voilette et ses gants près de son verre.

— Que le diable l'emporte, grommela-t-il, elle n'a que l'embarras du choix, toutes les tables sont vides ; et elle vient, juste, s'installer à la mienne !

Machinalement, il leva les yeux, qu'il tenait baissés sur son assiette, et il ne put s'empêcher d'inspecter sa voisine. Elle avait une figure de petit singe, une margoulette fripée, avec une bouche un peu grande marchant sous un nez retroussé, et de toutes petites moustaches noires au bout des lèvres ; malgré ses airs folichons, elle lui sembla cependant polie et réservée.

Elle lui dardait de temps à autre un coup d'œil et, d'une voix très douce, le priait de lui passer la carafe ou le pain. En dépit de sa timidité, M. Folantin dut répondre à quelques questions qu'elle lui lança ; peu à peu la conversation s'était engagée, et, au dessert, ils déploraient, ne sachant trop quoi dire, l'aigre bise qui sifflait au dehors, en leur glaçant les jambes.

— C'est des temps où il ferait bon de ne pas coucher seul, fit la femme d'un ton rêveur.

Cette réflexion abasourdit M. Folantin, qui ne crut pas devoir répondre.

— N'est-ce pas, Monsieur, reprit-elle ?

— Mon Dieu !... Mademoiselle... et, comme un poltron, qui jette ses armes, pour ne pas engager

une lutte avec son adversaire, M. Folantin avoua sa continence, son peu de besoins, son désir de tranquillité charnelle.

— Avec ça ! dit-elle, en le regardant bien dans les yeux.

Il se troubla, d'autant que le corsage qu'elle avançait exhalait un arome de new-mown-hay et d'ambre.

— Je n'ai plus vingt ans, et, ma foi, je n'ai plus de prétentions — si j'en ai jamais eu ; — ce n'est plus de mon âge. Et il désigna sa tête chauve, son teint plombé, ses vêtements qui n'appartenaient plus à aucune mode.

— Laissez donc, vous voulez rire, vous vous faites plus vieux que vous n'êtes ; et elle avait ajouté qu'elle n'aimait pas les jeunes gens, qu'elle préférait les hommes mûrs, parce que ceux-là savent se conduire avec une femme.

— Sans doute... sans doute, balbutia M. Folantin, qui demanda l'addition ; la femme ne tira pas son porte-monnaie, et il comprit qu'il fallait s'exécuter. Il solda au garçon railleur le prix des deux dîners et il s'apprêtait à saluer la femme, sur le seuil de la porte, lorsqu'elle lui prit tranquillement le bras.

— Tu m'emmènes, dis, monsieur ?

Il chercha des échappatoires, des excuses pour éviter ce mauvais pas, mais il s'embrouillait, il

faiblissait sous les yeux de cette femme dont la parfumerie lui serrait les tempes.

— Je ne puis, finit-il par répondre, on n'amène pas de femmes dans ma maison.

— Alors, venez chez moi ; — et elle se pressa contre lui, jacassa et allégua qu'elle avait un bon feu dans sa chambre. — Puis, voyant la morne attitude de M. Folantin, elle soupira : Alors je ne vous plais pas ?

— Mais si, Madame... mais si... seulement on peut trouver une femme charmante et ne point...

Elle se mit à rire. — Est-il drôle ! dit-elle, et elle l'embrassa.

M. Folantin eut honte de ce baiser en pleine rue ; il eut la perception du grotesque que dégageait un vieil homme boiteux choyé publiquement par une fille. Il allongea les jambes, voulant se soustraire à ces caresses et craignant en même temps, s'il essayait de fuir, une scène ridicule qui ameuterait le monde.

— C'est ici, dit-elle, et elle le poussa légèrement, marchant derrière lui, lui barrant la retraite. Il monta jusqu'à un troisième et, contrairement aux affirmations de cette femme, il ne vit aucun feu allumé chez elle.

Il regarda, très penaud, la chambre dont les murs semblaient trembler, à la lueur vacillante d'une bougie ; une chambre aux meubles couverts de

laine bleue et au divan tapissé d'algérienne. Une bottine crottée traînait sous une chaise et une pincette de cuisine lui faisait vis-à-vis sous une table ; çà et là, des réclames de marchands de semoule, de chastes chromos représentant des babys barbouillés de soupe étaient piquées sur le mur par des épingles ; le pied d'un gueux apparaissait sous la trappe mal baissée de la cheminée sur le faux marbre de laquelle s'étalaient, près d'un réveil-matin et d'un verre où l'on avait bu, de la pommade dans une carte à jouer, du tabac et des cheveux dans un journal.

— Mets-toi donc à ton aise, fit la femme, et malgré son refus de se dévêtir, elle saisit les manches de son pardessus et s'empara de son chapeau.

— J. F., je parie que tu t'appelle Jules, dit-elle en regardant les lettres de la coiffe.

— Il confessa se nommer Jean.

— C'est pas un vilain nom ; dis donc !... et elle le força à s'asseoir sur un canapé et sauta sur ses genoux.

— Dis donc, chéri, qu'est-ce que tu vas me donner pour mes petits gants ?

M. Folantin sortit péniblement une pièce de cent sous de sa poche et elle la fit prestement disparaître.

— Voyons, tu peux bien m'en donner une

autre, je me déshabillerai, tu verras, comme je serai gentille.

M. Folantin céda, tout en déclarant qu'il préférait qu'elle ne fût pas nue, et alors elle l'embrassa si habilement qu'une bouffée de jeunesse lui revint, qu'il oublia ses résolutions et perdit la tête ; puis à un moment, comme il tardait, tout en s'empressant, — Ne t'occupe pas de moi... dit-elle, ne t'occupe pas de moi... fais ton affaire.

. . . . . .

M. Folantin descendit de chez cette fille, profondément écœuré et, tout en s'acheminant vers son domicile, il embrassa d'un coup d'œil l'horizon désolé de la vie ; il comprit l'inutilité des changements de routes, la stérilité des élans et des efforts ; il faut se laisser aller à vau-l'eau ; Schopenhauer a raison, se dit-il, « la vie de l'homme oscille comme un pendule entre la douleur et l'ennui. » Aussi n'est-ce point la peine de tenter d'accélérer ou de retarder la marche du balancier ; il n'y a qu'à se croiser les bras et à tâcher de dormir ; mal m'en a pris d'avoir voulu renouveler les actes du temps passé, d'avoir voulu aller au théâtre, fumer un bon cigare, avaler des fortifiants et visiter une femme ; mal m'en a pris de quitter un mauvais restaurant pour en parcourir de non moins mauvais, et tout cela pour échouer dans les sales vol-au-vent d'un pâtisier !

Tout en raisonnant de la sorte, il était arrivé devant sa maison. Tiens, je n'ai pas d'allumettes, se dit-il, en fouillant ses poches, dans l'escalier ; il pénétra dans sa chambre, un souffle froid lui glaça la face et, tout en s'avançant dans le noir, il soupira : le plus simple est encore de rentrer à la vieille gargote, de retourner demain à l'affreux bercail. Allons, décidément, le mieux n'existe pas pour les gens sans le sou ; seul, le pire arrive.

Un Dilemme

I

Dans la salle à manger meublée d'un poêle en faïence, de chaises cannées à pieds tors, d'un buffet en vieux chêne, fabriqué à Paris, rue du Faubourg Saint-Antoine, et contenant, derrière les vitres de ses panneaux, des réchauds en ruolz, des flûtes à champagne, tout un service de porcelaine blanche, liseré d'or, dont on ne se servait du reste jamais ; sous une photographie de Monsieur Thiers, mal éclairée par une suspension qui rabattait la clarté sur la nappe, maître Le Ponsart et M. Lambois plièrent leur serviette, se désignèrent d'un coup d'œil la bonne qui apportait le café et se turent.

Quand cette fille se fut retirée, après avoir ouvert une cave à liqueur en palissandre, M. Lambois jeta un regard défiant du côté de la porte, puis, sans doute rassuré, prit la parole.

— Voyons, mon cher Le Ponsart, fit-il à son

convive, maintenant que nous sommes seuls, causons un peu de ce qui nous occupe ; vous êtes notaire ; au point de vue du droit, quelle est la situation exacte ?

— Celle-ci, répondit le notaire, en coupant avec un canif à manche de nacre qu'il tira de sa poche, le bout d'un cigare : votre fils est mort sans postérité, ni frère, ni sœur, ni descendants d'eux ; le petit avoir qu'il tenait de feu sa mère doit, aux termes de l'article 746 du Code civil, se diviser par moitié entre les ascendants de la ligne paternelle et les ascendants de la ligne maternelle ; autrement dit, si Jules n'a pas écorné son capital, c'est cinquante mille francs qui reviennent à chacun de nous.

— Bien. — Reste à savoir si, par un testament, le pauvre garçon n'a pas légué une partie de son bien à certaine personne.

— C'est un point qu'il est, en effet, nécessaire d'éclaircir.

— Puis, continua M. Lambois, en admettant que Jules possède encore ses cent mille francs, et qu'il soit mort intestat, comment nous débarrasserons-nous de cette créature avec laquelle il s'est mis en ménage ? Et cela, ajouta-t-il, après une minute de réflexion, sans qu'il y ait, de sa part, tentative de chantage, ou visite scandaleuse venant nous compromettre dans cette ville.

— C'est là le hic ; mais j'ai mon plan ; je pense

expulser la coquine sans grosse dépense et sans éclat.

— Qu'est-ce que vous entendez par « sans grosse dépense » ?

— Dame, une cinquantaine de francs au plus.

— Sans les meubles ?

— Bien entendu, sans les meubles... Je les ferai emballer et revenir ici par la petite vitesse.

— Parfait, conclut M. Lambois qui rapprocha sa chaise du poêle à la porte chatière duquel il tendit péniblement son pied droit gonflé de goutte.

Mr Le Ponsart humait un petit verre. Il retint le cognac, en sifflant entre ses lèvres qu'il plissa de même qu'une rosette.

— Fameux, dit-il, c'est toujours le vieux cognac qui vient de l'oncle ?

— Oui, l'on n'en boit pas de pareil à Paris, fit d'un ton catégorique M. Lambois.

— Certes !

— Mais voyons, reprit le notaire, bien que mon siège soit fait, comme on ne saurait s'entourer de trop de précautions, récapitulons, avant mon départ pour la capitale, les renseignements que nous possédons sur le compte de la donzelle.

Nous disons que ses antécédents sont inconnus, que nous ignorons à la suite de quels incidents votre fils s'est épris d'elle, qu'elle est sans éducation aucune ; — cela ressort clairement de l'écriture et du

style de la lettre qu'elle vous a adressée et à laquelle, suivant mon avis, vous avez eu raison de ne pas répondre ; — tout cela est peu de chose, en somme.

— Et c'est tout ; je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà raconté ; quand le médecin m'a écrit que Jules était très malade, j'ai pris le train, suis arrivé à Paris, ai trouvé la drôlesse installée chez monsieur mon fils et le soignant. Jules m'a assuré que cette fille était employée chez lui, en qualité de bonne. Je n'en ai pas cru un traître mot, mais, pour obéir aux prescriptions du médecin qui m'ordonnait de ne pas contrarier le malade, j'ai consenti à me taire et, comme la fièvre typhoïde s'aggravait malheureusement d'heure en heure, je suis resté là, subissant jusqu'au dénouement la présence de cette fausse bonne. Elle s'est d'ailleurs montrée convenable, je dois lui rendre cette justice ; puis le transfert du corps de mon pauvre Jules a eu lieu sans retard, vous le savez. Absorbé par des achats, par des courses, je n'ai plus eu l'occasion de la voir et je n'avais même plus entendu parler d'elle, lorsqu'est arrivée cette lettre où elle se déclare enceinte et me demande, en grâce, un peu d'argent.

— Préludes du chantage, fit le notaire, après un silence. — Et comment est-elle, en tant que femme ?

— C'est une grande et belle fille, une brune avec des yeux fauves et des dents droites ; elle parle

peu, me fait l'effet, avec son air ingénu et réservé, d'une personne experte et dangereuse ; j'ai peur que vous n'ayez affaire à forte partie, maître Le Ponsart.

— Bah, bah, il faudrait que la poulette ait de fières quenottes pour croquer un vieux renard tel que moi ; puis, j'ai encore à Paris un camarade qui est commissaire de police et qui pourrait, au besoin, m'aider ; allez, si rusée qu'elle puisse être, j'ai plusieurs tours dans mon sac et je me charge de la mater si elle regimbe ; dans trois jours l'expédition sera terminée, je serai de retour et vous réclamerai, comme honoraires de mes bons soins, un nouveau verre de ce vieux cognac.

— Et nous le boirons de bon cœur, celui-là ! s'écria M. Lambois qui oublia momentanément sa goutte.

Ah ! le petit nigaud, reprit-il, parlant de son fils. Dire qu'il ne m'avait point jusqu'alors donné de tablature. Il travaillait consciencieusement son droit, passait ses examens, vivait même un peu trop en ours et en sauvage, sans amis, sans camarades. Jamais, au grand jamais, il n'avait contracté de dettes et, tout à coup, le voilà qui se laisse engluer par une femme qu'il a pêchée où ? je me le demande.

— C'est dans l'ordre des choses : les enfants trop sages finissent mal, proféra le notaire qui s'était

mis debout devant le poêle et, relevant les basques de son habit, se chauffait les jambes.

En effet, continua-t-il, le jour où ils aperçoivent une femme qui leur semble moins effrontée et plus douce que les autres, ils s'imaginent avoir trouvé la pie au nid, et va te faire fiche ! la première venue les dindonne tant qu'il lui plaît, et cela quand même elle serait bête comme une oie et malhabile !

— Vous aurez beau dire, répliqua M. Lambois. Jules n'était cependant pas un garçon à se laisser dominer de la sorte.

— Dame, conclut philosophiquement le notaire, maintenant que nous avons pris de l'âge, nous ne comprenons plus comment les jeunes se laissent si facilement enjôler par les cotillons, mais lorsqu'on se reporte au temps où l'on était plus ingambe, ah ! les jupes nous tournaient aussi la tête. Vous qui parlez, vous n'avez pas toujours laissé votre part aux autres, hein ? mon vieux Lambois.

— Parbleu ! — Jusqu'à notre mariage, nous nous sommes amusés ainsi que tout le monde, mais enfin, ni vous, ni moi, n'avons été assez godiches pour tomber — lâchons le mot — dans le concubinage.

— Evidemment.

Ils se sourirent ; des bouffées de jeunesse leur revenaient, mettant une bulle de salive sur les lèvres

goulues de M. Lambois et une étincelle dans l'œil en étain du vieux notaire ; ils avaient bien dîné, bu d'un ancien vin de Riceys, un peu dépouillé, couleur de violette ; dans la tiédeur de la pièce close, leurs crânes s'empourpraient aux places demeurées vides, leurs lèvres se mouillaient, excitées par cette entrée de la femme qui apparaissait maintenant qu'ils pouvaient se désangler, sans témoins, à l'aise. Peu à peu, ils se lancèrent, se répétant pour la vingtième fois leur goût, en fait de femmes.

Elles ne valaient aux sens de Me Le Ponsart que boulottes et courtes et très richement mises. M. Lambois les préférait grandes, un peu maigres, sans atours rares ; il était avant tout pour la distinction.

— Eh ! la distinction n'a rien à voir là-dedans, le chic parisien, oui, disait le notaire dont l'œil s'allumait de flammèches ; ce qui importe, avant tout, c'est de ne pas avoir au lit une planche.

Et il allait probablement exposer ses théories sensuelles quand un coucou sonnant bruyamment l'heure, au-dessus de la porte, l'arrêta net. Diable ! fit-il, dix heures ! il est temps que je regagne mes pénates si je veux être levé assez tôt demain pour prendre le premier train. Il endossa son paletot ; l'atmosphère plus fraîche de l'antichambre refroidit l'ardeur de leurs souvenirs. Les deux hommes se serrèrent la main, soucieux, sentant, maintenant

que les visions de femmes s'étaient évanouies, leur haine s'accroître contre cette inconnue qu'ils voulaient combattre, pensant qu'elle leur disputerait chaudement une succession à laquelle ce monument de justice qu'ils révéraient, à l'égal d'un tabernacle, le Code, leur donnait droit.

II

Maître Le Ponsart était établi, depuis trente années, notaire à Beauchamp, une petite localité située dans le département de la Marne ; il avait succédé à son père dont la fortune, accrue par certaines opérations d'une inquiétante probité, avait été, dans les lentes soirées de la province, un inépuisable aliment de commérages.

Une fois ses études terminées, Me Le Ponsart, avant de retourner au pays, avait passé à Paris quelque temps chez un avoué où il s'était initié aux plus perfides minuties de la procédure.

D'instincts déjà très équilibrés, il était l'homme qui dépensait sans trop lésiner son argent, jusqu'à concurrence de telle somme ; s'il consentait, pendant son stage à Paris, à gaspiller tout en parties fines, s'il ne liardait pas trop durement avec une femme, il exigeait d'elle, en échange, une redevance de plaisirs tarifée suivant un barème amou-

reux établi à son usage; l'équité en tout, disait-il ; et, comme il payait, pièces en poches, il croyait juste de faire rendre à son argent un taux de joies usuraire, réclamait de sa débitrice un tant pour cent de caresses, prélevait avant tout un escompte soigneusement calculé d'égards.

A ses yeux, il n'y avait que la bonne chère et les filles qui pussent représenter, en valeur, la dépense qu'elles entraînaient ; les autres bonheurs de la vie dupaient, n'équivalaient jamais à l'allégresse que procure la vue de l'argent même inactif, même contemplé au repos, dans une caisse ; aussi usait-il constamment des petits artifices usités dans les provinces où l'économie a la tenacité d'une lèpre ; il se servait de bobêchons, de brûle-tout, afin de consumer ses bougies jusqu'à la dernière parcelle de leurs mèches, faisait, ne pouvant supporter sans étourdissements le charbon de terre et le coke, de ces petits feux de veuves où deux bûches isolées rougeoient à distance, sans chaleur et sans flammes, courait toute la ville pour acquérir un objet à meilleur compte et il éprouvait une satisfaction toute particulière à savoir que les autres payaient plus cher, faute de connaître les bons endroits qu'il se gardait bien, du reste, de leur révéler, et il riait sous cape, très fier de lui, se jugeant très madré, alors que ses camarades se félicitaient devant lui d'aubaines qui n'en étaient point.

De même que la plupart des provinciaux, il ne pouvait aisément dans un magasin tirer son porte-monnaie de sa poche ; il entrait avec l'intention bien arrêtée d'acheter, examinait méticuleusement la marchandise, la jugeait à sa convenance, la savait bon marché et de meilleure qualité que partout ailleurs, mais, au moment de se décider, il demeurait hésitant, se demandant s'il avait bien réellement besoin de cette emplette, si les avantages qu'elle présentait étaient suffisants pour compenser la dépense ; de même encore que la plupart des provinciaux, il n'eût point fait laver son linge à Paris par crainte des blanchisseuses qui le brûlent, dit-on, au chlore ; il expédiait le tout en caisse, par le chemin de fer, à Beauchamp, parce que, comme chacun sait, à la campagne, les blanchisseuses sont loyales et les repasseuses inoffensives.

En somme, ses penchants charnels avaient été les seuls qui fussent assez puissants pour rompre jusqu'à un certain point ses goûts d'épargne ; singulièrement circonspect lorsqu'il s'agissait d'obliger un ami, Mr Le Ponsart n'eût pas prêté la plus minime somme à l'aveuglette, mais plutôt que d'avancer cent sous à un camarade qui mourait de faim, il eût, en admettant qu'il ne pût se dérober à ce service, offert de préférence à l'emprunteur un dîner de huit francs, car il prenait au moins sa

part du repas et tirait un bénéfice quelconque de sa dépense.

Son premier soin, quand il revint à Beauchamp, après la mort de son père, fut d'épouser une femme riche et laide ; il eut d'elle une fille également laide, mais malingre, qu'il maria toute jeune à M. Lambois qui atteignait alors sa vingt-cinquième année et se trouvait déjà dans une situation commerciale que la ville qualifiait de « conséquente ».

Devenu veuf, Me Le Ponsart avait continué d'exploiter son étude, bien qu'il ressentît souvent le désir de la vendre et de retourner se fixer à Paris où la supercherie de ses adroites prévenances ne se fût pas ainsi perdue dans une atmosphère tout à la fois lanugineuse et tiède.

Et pourtant où eût-il découvert un milieu plus propice et moins hostile? Il était le personnage le plus considéré de ce Beauchamp qui ne lui marchandait pas son admiration en laquelle entraient, pour dire vrai, du respect et de la peur. Après les éloges qui accompagnaient généralement son nom, cette phrase corrective se glissait d'habitude : « C'est égal, il fait bon d'être de ses amis, » et des hochements de tête laissaient supposer que Me Le Ponsart n'était point un homme dont la rancune demeurait inactive.

Son physique seul avertissait, tout en les décon-

certant, les moins prévenus ; son teint aqueux, ses pommettes vergées de fils roses, son nez en biseau relevé du bout, ses cheveux blancs enroulés sur la nuque et couvrant l'oreille, ses laborieuses épaules de vigneron, sa familière bedaine de curé gras, attiraient par leur bonhomie, incitaient d'abord à se confier à lui, presqu'à lui taper gaiement sur le ventre, les imprudents que glaçaient aussitôt l'étain de son regard, l'hiver de son œil froid.

Au fond, nul à Beauchamp n'avait pénétré le véritable caractère de ce vieillard qu'on vantait surtout parce qu'il semblait représenter la distinction parisienne en province et qui n'avait néanmoins pas abdiqué son origine, étant resté un pur provincial, malgré son séjour dans la capitale.

Parisien, il l'était au suprême degré pour toute la ville, car ses savons et ses vêtements venaient de Paris et il était abonné à « la Vie Parisienne » dont les élégances tolérées allumaient ses prunelles graves ; mais il corrigeait ces goûts mondains par un abonnement au « Moliériste » une revue où quelques gaziers s'occupaient d'éclairer la vie obscure du « grand Comique ». Il y collaborait, du reste, — la gaieté de Molière étant pour lui compréhensible — et son amour pour cette indiscutable gloire était tel qu'il mettait « le Bourgeois gentilhomme » en vers ; ce prodigieux labeur était sur le chantier depuis sept ans ; il s'efforçait de suivre le texte mot à mot,

recueillant une immense estime de ce beau travail qu'il interrompait parfois cependant, pour fabriquer des poésies de circonstance qu'il se plaisait à débiter, les jours de naissance ou de fête, dans l'intimité, alors qu'on portait des toasts.

Provincial il l'était aussi au degré suprême : car il était tout à la fois amateur de commérages, gourmand et liardeur, remisant ses instincts sensuels qu'il n'eût pu satisfaire sans un honteux fracas, dans une petite ville, il avouait les charmes de la bonne chère et donnait de savoureux dîners, tout en rognant sur l'éclairage et les cigares. Me Le Ponsart est une fine bouche, disaient le percepteur et le maire qui jalousaient ses dîners, tout en les prônant. Dans les premiers temps, ce luxe de la table et cet abonnement à un journal parisien, cher, faillirent outrepasser la dose de parisianisme que Beauchamp était à même de supporter ; le notaire manqua d'acquérir la réputation d'un roquentin et d'un prodigue ; mais bientôt ses concitoyens reconnurent qu'il était un des leurs, animé des mêmes passions qu'eux, des mêmes haines ; le fait est que, tout en gardant le secret professionnel, Me Le Ponsart encourageait les médisances, se délectait au récit des petits cancans ; puis il aimait tant le gain, vantait tant l'épargne, que ses compatriotes s'exaltaient à l'entendre, remués délicieusement jusqu'au fond de leurs moelles par ces

théories dont ils raffolaient assez pour les entendre quotidiennement et les juger toujours poignantes et toujours neuves. Au reste, ce sujet était pour eux intarissable ; ici, là, partout, l'on ne parlait que de l'argent ; dès que l'on prononçait le nom de quelqu'un, on le faisait aussitôt suivre d'une énumération de ses biens, de ceux qu'il possédait, de ceux qu'il pouvait attendre. Les purs provinciaux citaient même les parents, narraient des anecdotes autant que possible malveillantes, scrutaient l'origine des fortunes, les pesaient à vingt sous près.

Ah ! c'est une grande intelligence doublée d'une grande discrétion ! disait l'élite bourgeoise de Beauchamp. Et quel homme distingué ! ajoutaient les dames. Quel dommage qu'il ne se prodigue par davantage ! reprenait le chœur, car Me Le Ponsart, malgré les adulations qui l'entouraient, se laissait désirer, jouant la coquetterie, afin de maintenir intact son prestige ; puis souvent il se rendait à Paris, pour affaires, et, à Beauchamp, la société qui se partageait les frais d'abonnement du « Figaro, » demeurait un peu surprise que cette feuille n'annonçât point l'entrée de cet important personnage dans la métropole, alors que, sous la rubrique : « Déplacements et villégiatures » elle notait spécialement, chaque jour, les départs et les arrivées « dans nos murs » des califes de l'industrie et des hobereaux, au vif contentement du lecteur qui ne pouvait cer-

tainement que s'intéresser à ces personnes dont il ignorait, la plupart du temps, jusqu'aux noms.

Cette gloire qui rayonnait autour de Me Le Ponsart avait un peu rejailli sur son gendre et ami, M. Lambois, ancien bonnetier, établi à Reims, et retiré, après fortune faite, à Beauchamp. Veuf de même que son beau-père et n'ayant aucune étude à gérer, M. Lambois occupait son oisiveté dans les cantons où il s'enquérait de la santé des bestiaux et de l'ardeur à naître des céréales ; il assiégeait les députés, le préfet, le sous-préfet, le maire, tous les adjoints, en vue d'une élection au conseil général où il voulait se porter candidat.

Faisant partie des comités électoraux, empoisonnant la vie de ses députés qu'il harcelait, bourrait de recommandations, chargeait de courses, il pérorait dans les réunions, parlait de notre époque qui se jette vers l'avenir, affirmait que le député, mis sur la sellette, était heureux de se retremper dans le sein de ses commettants, prônait l'imposante majesté du peuple réuni dans ses comices, qualifiait d'arme pacifique le bulletin de vote, citait même quelques phrases de M. de Tocqueville, sur la décentralisation, débitait, deux heures durant, sans cracher, ces industrieuses nouveautés dont l'effet est toujours sûr.

Il rêvait à ce mandat de conseiller général, ne pouvant encore briguer le siège de son député qui

n'était pas dupe de ses manigances et était bien résolu à ne point se laisser voler sa place ; il y rêvait, non seulement pour lui, dont les convoitises seraient exaucées, mais aussi pour son fils qu'il destinait au sacerdoce des préfectures. Une fois que Jules aurait passé sa thèse, M. Lambois espérait bien, par ses protections, par ses démarches, le faire nommer sous-préfet. Il comptait même agir si fortement sur les députés, qu'ils le feraient placer à la tête du département de la Marne : alors, ce serait son enfant à lui, Lambois, ex-bonnetier retiré des affaires, qui régirait ses compatriotes et qui administrerait son département d'origine. Positivement, il eût vu dans l'élévation de son fils à un si haut grade, une sorte de noblesse décernée à sa famille dont il vantait pourtant la roture, une sorte d'aristocratie qu'on pourrait opposer à la véritable, qu'il exécrait, tout en l'enviant.

Mais tout cet échafaudage de désirs avait croulé ; la mort de son enfant avait obscurci cet avenir de vanité, brouillé cet horizon d'orgueil ; puis, il avait réagi contre ce coup, et ses ambitions familiales s'étaient renversées sur ses ambitions personnelles et s'y étaient fondues. Avec autant d'âpreté, il souhaitait maintenant d'entrer au conseil général et, soutenu par Me Le Ponsart qui le guidait pas à pas, il s'avançait peu à peu, sans encombre, souvent à plat ventre, espérant une élection bénévole, sans

concurrent sérieux, sans frais sévères. Tout marchait suivant ses vœux et voilà que se levait la menace d'une gourgandine ameutant la contrée autour d'un petit Lambois, écroué dans la temporaire prison de son gros ventre !

Jules a dû lui communiquer dans ses moments d'expansion mes projets, se disait-il douloureusement, le jour où il reçut la demande d'argent signée de cette femme.

— Ah ! c'est là notre point vulnérable, notre talon d'Achille, soupira le notaire quand il lut cette missive, et tous deux, malgré les principes dont ils faisaient parade, regrettaient les anciennes lettres de cachet qui permettaient d'incarcérer, jadis, pour de semblables motifs, les gens à la Bastille.

III

C'est un des meilleurs moments de la vie, râlait Me Le Ponsart qui avait copieusement déjeuné au Bœuf à la Mode et était maintenant assis dans la rotonde du Palais-Royal, le seul endroit où, de même que tout bon provincial, il s'imaginait que l'on pût boire du vrai café. Il soufflait, engourdi, la tête un peu renversée, sentant une délicieuse lassitude lui couler par tous les membres. Il avait eu de la chance, la journée s'annonçait bien ; dès neuf heures du matin, il s'était rendu chez le notaire qui s'occupait à Paris des affaires de son petit-fils ; nulle trace de testament ; de là, il avait couru au *Crédit lyonnais* où était placé cet argent dont la perte soupçonnée troublait ses sommes : le dépôt y était encore. Décidément, le plus dur de la besogne lui était épargné ; la femme avec laquelle il allait se mesurer ne possédait, à sa connaissance du moins, aucun atout juridique. — Allons ça commence sous d'heureux

auspices, murmurait-il, poussant à petites bouffées bleues la fumée de son cigare.

Puis il eut ce retour philosophique sur la vie qui succède si souvent à la première torpeur des gens dont l'esprit se met à ruminer, quand l'estomac est joyeux et le ventre plein. C'est égal, ce que les femmes s'entendent à gruger les hommes ! se disait-il, et il se complaisait dans cette pensée sans imprévu. Peu à peu, elle se ramifia, s'embranchant sur chacune des qualités corporelles qui contribuent à investir la femme de son inéluctable puissance. Il songeait au festin de la croupe, au dessert de la bouche, aux entremets des seins, se repaissait de ces détails imaginaires qui finirent par se rapprocher, se fondre en un tout, en la femme même, érotiquement nue, dont l'ensemble lui suscita cette autre réflexion aussi peu inédite que la première dont elle n'était d'ailleurs que l'inutile corollaire : « les plus malins y sont pris. »

Il en savait quelque chose, Me Le Ponsart, dont le tempérament sanguin et la large encolure n'avaient pu s'amoindrir avec l'âge. La vue avait bien baissé, après la soixantaine, mais le corps était demeuré vert et droit ; depuis la mort de sa femme, il souffrait de migraines, de menaces de congestion que le médecin n'hésitait pas à attribuer à cette perpétuelle continence qu'il devait garder à Beauchamp.

La soixante-cinquième année était sonnée et des

désirs de paillardise l'assiégeaient encore ; après voir eu, pendant sa jeunesse et son âge mûr, un robuste appétit qui lui permettait de contenter sa faim, plus par le nombre des plats que par leur succulence, des tendances de gourmets lui étaient venues avec l'âge ; mais, ici encore, la province avait façonné ses goûts à son image ; ses aspirations vers l'élégance étaient celles d'un homme éloigné de Paris, d'un paysan riche, d'un parvenu qui achète du toc, veut du clinquant, s'éblouit devant les velours voyants et les gros ors.

Tout en sirotant sa demi-tasse, il évoquait maintenant, comme à Beauchamp, alors qu'il digérait, assis à son bureau, devant un horizon de cartons verts, ces raffinements particuliers qui le hantaient et qui dérivaient tous de cette « Vie Parisienne » qu'il recevait et lisait ainsi qu'un bréviaire, en la méditant. Elle lui ouvrait une perspective de chic qui lui semblait d'autant plus désirable que sa jeunesse à Paris n'avait été ni assez inventive ni assez riche pour l'approcher. Il eût néanmoins hésité à vérifier ces opulences en s'y mêlant car, malgré ses convoitises, l'avarice native de sa race le détournait de tels achats ; il se bornait à se susciter un idéal qu'il consentait à croire inaccessible, à souhaiter simplement de le frôler, si faire se pouvait, pour le moins cher et dans les conditions les moins humiliantes possibles, car le bon sens du

vieillard précis, du notaire, refrénait cette poésie de lieux publics, en s'avouant très franchement que l'âge n'était plus où il pouvait espérer de plaire aux femmes. Sans doute, après le carême qu'il observait à Beauchamp, Me Le Ponsart se croyait encore en mesure de faire honneur au repas, pour peu qu'il fût précédé de caresses apéritives et disposé sur une nappe blanche dans un service encore jeune, sans fêlures, ni rides ; mais il savait, par expérience aussi, qu'il se trouverait forcément en face d'une invitée qui ne mangerait que du bout des lèvres et à laquelle son appétit ne communiquerait nulle fringale.

Ces pensées lui revenaient surtout depuis qu'il était à Paris, seul, à l'abri des regards d'une petite ville, libre de ses actes, le porte-monnaie bien garni, la tête un peu échauffée par du faux bordeaux.

Il avait lu le dernier numéro de la « Vie Parisienne » et tout, depuis les histoires pralinées et les dessins dévêtus des premières pages jusqu'aux boniments des annonces, l'enthousiasmait.

Certes, les articles célébrant sans relâche les victoires de la cavalerie et les défaites des grandes dames l'exaltaient, bien qu'il doutât un peu que le faubourg Saint-Germain polissonnât de la sorte : mais, plus que ces sornettes dont l'invraisemblance le frappait, la réclame, précise, nette, isolée du milieu mensonger d'un conte, était pour lui ductile

au rêve. Quoiqu'il fît la part de l'exagération nécessitée par les besoins de la vente, il demeurait cependant surpris et chatouillé par l'imperturbable assurance de l'annonce vantant un produit qui existait, qu'on achetait, un produit qui n'était pas, en somme, une invention de journaliste, un canard imaginé en vue d'un article.

Ainsi, tout en l'amenant à sourire, le lait Mamilla suggérait aussitôt devant ses yeux le délicieux spectacle d'une gorge rebondie à point ; l'incrédulité même qu'il pouvait ressentir, en y réfléchissant, pour les bienfaits si vivement affirmés de cette mixture, aidait à l'emporter dans un plaisant vagabondage, car il lisait distinctement entre les lignes de la réclame la façon non écrite d'employer ce lait, voyait l'opération en train de s'accomplir, la gorge tirée de la chemise, doucement frottée, et la nudité de ces seins forcément plats accélérait encore ses songeries, le menant, par des degrés intermédiaires d'embonpoint, à ces nainais énormes que ses mains chargées aimaient à tenir.

Sa vieille âme gavée de procédure, saturée des joies de l'épargne, se détendait dans ce bain imaginatif où elle trempait, dans ce lavabo de journal où s'étalaient des rayons de parfumerie dont les étiquettes chantaient sur un ton lyrique les discutables hosannas des peaux réparées et revernies,

des fronts délivrés de rides, des nez affranchis de tannes!

Je n'étais décidément pas fait pour vivre en popote, au fond d'une province, soupirait maintenant Me Le Ponsart, ébloui par ce défilé d'élégances qui se succédaient dans sa cervelle; — et il sourit, flatté au fond de constater, une fois de plus, qu'il possédait une âme de poète; — puis, l'association des idées le conduisit, à propos de femmes, à penser à celle qui était la cause de son voyage. — Je suis curieux de voir la péronnelle, se dit-il; si j'en crois Lambois, ce serait une appétissante gaillarde, aux yeux fauves, une brune grasse; eh, eh! cela prouverait que Jules avait bon goût. Il essaya de se la figurer, créant de la sorte, au détriment de la véritable femme qu'il devait fatalement trouver inférieure à celle qu'il imaginait, une superbe drôlesse dont il détailla les charmes dodus en frissonnant.

Mais cette délectation spirituelle s'émoussa et il reprit son calme. Il consulta sa montre: l'heure n'étant pas encore venue de visiter la femme de son petit-fils, il pria le garçon de lui apporter des journaux; il les parcourut sans intérêt. — Despotiquement, la femme revenait à la charge, culbutait sa volonté de se plonger dans la politique, restait, seule, implantée dans son cerveau et devant ses yeux.

Il s'estima lui-même ridicule, hocha la tête, regarda le café pour se distraire, puis il chercha en l'air les traces des tuyaux chargés d'amener le gaz dans d'étonnants lustres à pendeloques qui descendaient du plafond culotté comme l'écume d'une vieille pipe, s'amusa à énumérer les cuillers, disposées en éventail, dans une urne de maillechort, sur le comptoir ; pour varier ses plaisirs il contempla, par les vitres, le jardin qui s'étendait presque désert, à cette heure, avec ses quelques statues lépreuses, ses kiosques bigarrés, et ses allées plantées d'arbres, aux troncs biscornus, frottés de vert ; au loin, un petit jet d'eau s'élevait au-dessus d'une soucoupe, pareil à l'aigrette d'un colonel : cela ressemblait à l'un de ces jardins de boîtes à joujoux qui sentent toujours le sapin et la colle, à un jouet défraîchi de jour de l'an, serré, de même que dans une grande boîte à dominos sans couvercle, entre les quatre murs de maisons pareilles.

Ce spectacle le lassa vite ; il revint à l'intérieur du café : lui aussi, était à peu près vide ; deux étrangers fumaient ; trois messieurs disparaissaient derrière des journaux ouverts, ne montrant que des mains sur le papier et sous la table des pantalons d'où sortaient des pieds ; un garçon bâillait sur une chaise, la serviette sur l'épaule, et la dame du café balançait des comptes.

Le vague relent de Restauration mélangée de Louis-Philippe que dégageait cet endroit plut à Mᵉ Le Ponsart. L'âme de la vieille garde nationale, en bonnet à poils et en culotte blanche, semblait revenir dans cette armoire ronde et vitrée où les étrangers et les provinciaux qui s'y désaltéraient d'habitude ne laissaient aucune émanation d'eux, aucune trace. Il se décida pourtant à partir ; le temps était sec et froid ; ses obsessions se dissipèrent ; le notaire ressortait maintenant chez l'homme, la chicane reprenait le dessus, la digestion s'achevait ; il pressa le pas.

Je risque peut-être de ne point la rencontrer, murmurait-il, mais mieux valait ne pas la prévenir de ma visite ; ses batteries ne sont sans doute pas encore montées ; j'ai plus de chance de les démolir, en les surprenant, à l'improviste.

Il trottait par les rues, vérifiant les plaques émaillées des noms, craignant de se perdre dans ce Paris qu'il ne connaissait plus. Il parvint, tant bien que mal, jusqu'à la rue du Four, examina les numéros, fit halte devant une maison neuve ; les murs du vestibule stuqué comme un nougat, les tapis à baguettes de cuivre, les pommes en verre de la rampe, la largeur de l'escalier lui parurent confortables ; le concierge installé derrière une grande porte à vantaux lui sembla présomptueux et sévère, ainsi qu'un ministre de l'Église protes-

tante. Il tourna le bec de cane et son impression changea ; ce pète-sec officiait dans une loge qui empestait l'oignon et le chou.

— Mlle Sophie Mouveau ? dit-il.

Le concierge le toisa, et d'une voix embrumée par le troix-six : Au quatrième, au fond du corridor, à droite, la troisième porte.

Me Le Ponsart commença l'ascension, tout en déplorant le nombre exagéré des marches. Arrivé au quatrième étage, il s'épongea, s'orienta dans un couloir sombre, chercha à tâtons le long des murs, découvrit la troisième porte dans la serrure de laquelle était fichée une clef, et, ne découvrant ni sonnette ni timbre, il appliqua un petit coup discret sur le bois, avec le manche de son parapluie.

La porte s'ouvrit. Une forme de femme se dessina dans l'ombre. Me Le Ponsart entrait en pleines ténèbres. Il déclina son nom et ses qualités. Sans dire mot, la femme poussa une seconde porte et le précéda dans une petite chambre à coucher ; là, ce n'était plus la nuit, mais le crépuscule, au milieu du jour. La lumière descendait dans une cour, large comme un tuyau de cheminée, se glissait, en pente, grise et triste, dans la pièce, par une fenêtre mansardée, sans vue.

— Mon Dieu ! et mon ménage qui n'est pas fait ! dit la femme.

Me Le Ponsart eut un geste d'indifférence et commença :

— Madame, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer, je suis le grand-père de Jules ; en ma qualité de co-héritier du défunt et en l'absence de M. Lambois dont je suis le mandataire, je vous demanderai la permission d'inventorier tout d'abord les papiers laissés par mon petit-fils.

La femme le considérait d'un air tout à la fois ahuri et plaintif.

— Eh bien ? fit-il.

— Mais, je ne sais pas moi où Jules mettait ses affaires. Il avait un tiroir où il serrait ses lettres ; tenez, là, dans cette table.

Me Le Ponsart acquiesça du chef, ôta ses gants qu'il plaça sur le rebord de son chapeau et prit place devant l'un de ces petits bureaux en acajou couleur d'orangeade d'où l'on tire difficilement une planchette revêtue de basane. Il était déjà habitué à la brune de la pièce et, peu à peu, il distinguait les meubles. Au-dessus du bureau, pendait, inclinée sur de la corde verte dont les nœuds passaient derrière les pitons et le cadre, une photographie de M. Thiers, semblable à celle qui parait la salle à manger du père, à Beauchamp, — cet homme d'État étant évidemment l'objet d'une vénération spéciale dans cette famille ; — à gauche, s'étendait le lit fourragé, avec les oreillers en tapons ; à droite se dressait la

cheminée pleine de flacons de pharmacie ; derrière Me Le Ponsart, à l'autre bout de la pièce, s'affaissait un de ces petits canapés-lits tendu de ce reps bleu que le soleil et la poussière rendent terreux et roux.

La femme s'était assise sur ce canapé. Le notaire, gêné de sentir quelqu'un derrière son dos, fit volte-face et pria la femme de ne pas interrompre, à cause de lui, ses opérations domestiques, l'invita à faire absolument comme si elle était chez elle, appuyant un peu sur ces expressions, préparant ainsi ses premiers travaux d'approche. Elle ne parut pas comprendre le sens qu'il prêtait aux mots et demeura, assise, silencieuse, regardant obstinément la cheminée décorée de fioles.

— Diable ! fit Me Le Ponsart, la mâtine est forte ; elle a peur de se compromettre en ouvrant la bouche. Il lui retourna le dos, le ventre devant la table ; il commençait à s'exaspérer de cette entrée en matière ; étant admis le système qu'il présumait adopté par cette femme, il allait falloir mettre les points sur les *i*, marcher de l'avant, à l'aveuglette, attaquer au petit bonheur un ennemi retranché qui l'attendait. Aurait-elle entre les mains un testament ? se disait-il, les tempes soudain mouillées de sueur.

L'extérieur de la femme qu'il avait dévisagée, en se penchant vers elle, l'inquiétait et l'irritait tout à la fois. Impossible de lire sur cette figure une idée quelconque ; elle semblait effarée et muette ;

ses yeux fauves vantés par M. Lambois étaient déserts ; aucune signification précise ne pouvait être assignée à leur éclat.

Tout en dépliant des liasses de lettres, Me Le Ponsart réfléchissait. Le peu de bienveillance qu'il avait pu apporter avec la fin d'une heureuse digestion disparaissait. C'était, au demeurant, une souillon que cette fille ! bien bâtie, mais plutôt maigre que grasse, elle était vêtue d'un caraco de flanelle grise, à raies marron, d'un tablier bleu, de bas de filoselle, emmanchés dans des savates aux quartiers rabattus et écrasés par le talon.

L'indulgence instinctive qu'il eût éprouvée pour la femme qu'il s'était imaginée, pour une belle drôlesse, grassouillette et fosselue, chaussée de bas de soie et de mules en satin, sentant la venaison et la poudre fine, avait fait place à l'indifférence, même au mépris. Bon Dieu ! que ce pauvre Jules était donc jeune ! se disait-il, en guise de conclusion. Subitement l'idée qu'elle était enceinte lui traversa d'un jet la cervelle.

Il mit ses lunettes qu'en vieux barbon il avait fait disparaître alors qu'il pensait trouver une fille élégante et grasse, et, brusquement, il se tourna.

Les hanches remontaient, en effet, élargies un peu ; sous le tablier, le ventre bombait ; examinée avec plus de soin, la figure lui parut un peu talée ; décidément, elle n'avait pas menti dans sa lettre.

La femme le regardait, surprise de cette insistance à la dévisager ; Mr Le Ponsart jugea utile de rompre le silence.

— Avez-vous un bail ? lui dit-il.

— Un bail ?

— Oui, Jules a-t-il signé avec le propriétaire un engagement qui lui assure, moyennant certaines conditions, la jouissance de ce logement, pendant trois, six ou neuf ans ?

— Non, Monsieur, pas que je sache.

— Allons, tant mieux.

Il lui tourna le dos et, derechef cette fois, commença la besogne.

Il vérifiait rapidement les lettres qu'il ouvrait ; toutes étaient sans importance, ne renfermaient aucune allusion à cette femme dont les antécédents inconnus le poursuivaient ; d'autres liasses ne le renseignèrent pas davantage ; il se contenta de noter l'adresse des gens qui les avaient signées, se réservant de leur écrire, de les consulter, si besoin était, en dernier ressort ; enfin il scruta un paquet de factures acquittées, classé à part ; celui-là, il le mit aussitôt dans sa poche. En somme, aucun papier n'était là qui pût l'éclairer sur les volontés du défunt ; mais qui sait si cette femme n'avait pas enlevé un testament qu'elle se réservait de montrer, au moment propice ? Il était sur des épines, exaspéré contre son petit-fils et contre cette fille ; il résolut de sortir de

cette incertitude qui ajournait la mise en œuvre de son plan, et il hésitait néanmoins à poser brutalement la question, appréhendant de laisser voir la partie faible de son attaque, d'avouer sa crainte, redoutant aussi de mettre la femme sur une voie à laquelle elle n'avait peut-être pas sérieusement songé.

Oh ! ce serait, en tout cas, improbable, murmura-t-il, se répondant à cette dernière objection ; et il se détermina.

— Voyons, ma chère enfant, et ce ton paternel étonna Sophie que glaçait en même temps l'œil taciturne de ce notaire ; voyons, vous êtes bien sûre que notre pauvre ami n'a pas conservé d'autres papiers, car, à ne vous rien celer, je suis surpris de ne pas découvrir un bout de mot, une ligne, qui ait trait à ses amis. Généralement, quand on a du cœur, — et mon cher Jules en était abondamment pourvu, — on lègue un petit cadeau, une babiole, un rien, ce couteau par exemple ou cette pelote, enfin un souvenir, aux personnes qui vous aimaient. Comment peut-il se faire qu'ayant eu tout le temps nécessaire pour prendre ses dispositions, Jules soit mort ainsi, égoïstement, pour lâcher le mot, sans penser aux autres ?

Il fixait attentivement la femme ; il vit les larmes qui lui emplirent soudain les yeux.

— Mais vous, vous qui l'avez soigné avec tant

de dévouement, il est impossible qu'il vous ait oubliée ! — Et il eut un ton de chaleur presque indigné.

Tant pis, se disait-il, je joue le tout pour le tout. Les pleurs aperçus l'avaient, en effet, brusquement décidé. Elle s'attendrit ; elle va tout avouer, si je la presse, pensa-il. Et il renversait sa tactique, posait, contrairement à ce qu'il avait d'abord arrêté, la question nette mais adoucie, maintenant à peu près certain d'ailleurs que la femme ne détenait aucun testament, car il ne songeait même point qu'elle pût pleurer au souvenir de son amant, et il attribuait, sans hésiter, son chagrin au regret de ne pas posséder ce titre.

— Oui, Monsieur, dit-elle, en essuyant ses yeux, quand il a été bien malade, Jules voulait me laisser de quoi m'établir, mais il est mort avant d'avoir écrit.

— La jeunesse est tellement inconsidérée, proféra gravement Me Le Ponsart. — Et il se tut, pendant quelques minutes, dissimulant l'intense jubilation qu'il ressentait. Il avait un poids de cent kilos de moins sur la poitrine ; les atouts affluaient dans ses cartes. Toi, je vais te faire chelem et sans plus tarder, se dit-il.

Il se leva, marcha de long en large, dans la pièce, d'un air préoccupé, regardant en dessous Sophie qui demeurait immobile, roulant son mouchoir entre ses doigts.

— Non, il manquait de raffinement, mon petit-fils, car elle est singulièrement rustique, la brave fille ! — Et il lorgnait ses mains un peu grosses, à l'index poivré par la couture, aux ongles dépolis par le ménage et crénelés par la cuisine. Mal mise, sans aucun chic, la poupée à Jeanneton, pensait-il. Sans même qu'il s'en rendît compte, cette constatation aggravait auprès de lui la cause de la femme. Les cheveux mal peignés qui lui tombaient sur les joues l'incitèrent à se montrer brutal.

— Mademoiselle, — et il s'arrêta devant elle, — il faut que je vienne pourtant au fait. M. Lambois, tout en reconnaissant les bons soins que vous avez prodigués à son fils, à titre de bonne, ne peut naturellement admettre que cette situation se perpétue. Je vais donner congé de ce logement aujourd'hui même, car nous sommes le 15 et il est temps ; demain je ferai emporter les meubles ; reste la question pécuniaire qui vous concerne.

M. Lambois a pensé, et cet avis est le mien, qu'étant données les laborieuses qualités dont vous avez fait preuve, Jules ne pouvait avoir une servante aussi dévouée, à moins de quarante-cinq francs par mois, prix fort, comme vous ne l'ignorez pas, à Paris, — car, nous autres campagnards, ajouta le notaire entre parenthèses, nous avons chez nous des domestiques, à un prix beaucoup moindre, mais peu importe. — Donc, nous

sommes le 15, c'est quinze jours plus huit d'avance que je vous dois, soit trente-trois francs soixante-quinze centimes, si je sais compter. Veuillez bien me signer le reçu de cette petite somme.

Effarée, la femme se leva.

— Mais, monsieur, je ne suis pas une bonne, vous savez bien comment j'étais avec Jules ; je suis enceinte, j'ai même écrit...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, dit Me Le Ponsart. Si j'ai bien compris vous étiez la maîtresse de Jules. Alors, c'est une autre paire de manches : vous n'avez droit à rien du tout.

Elle demeura abasourdie par ce coup droit.

— Alors, comme ça, fit-elle, en suffoquant, vous me chassez sans argent, avec un enfant que je vais avoir.

— Du tout, mademoiselle, du tout ; vous déplacez la question ; je ne vous chasse point, en tant que maîtresse : je vous donne vos huit jours, en tant que bonne, ce qui n'est pas la même chose. Voyons, écoutez-moi bien ; vous avez été présentée en qualité de servante par Jules, à son père. Tout le temps que M. Lambois est resté ici, vous avez joué ce rôle. M. Lambois ignore donc ou est du moins censé ignorer les relations que vous entreteniez avec son fils. Etant actuellement souffrant, retenu chez lui par une attaque de goutte, il m'a chargé de venir à Paris, en son lieu et place, afin

de régler les affaires laissées pendantes de la succession, et, nécessairement, il a résolu de se priver des services d'une bonne puisque la seule personne qui pouvait les utiliser n'est plus.

Sophie éclata en sanglots.

— Je l'ai pourtant soigné, j'ai passé les nuits, je le referais encore si c'était à refaire, car il m'aimait bien. Ah! lui, il avait bon cœur; il se serait plutôt privé de tout, que de me mettre dans la peine. Non, pour sûr, ce n'est pas lui qui aurait chassé une femme qu'il aurait mise enceinte!

— Oh! cette question-là, nous la laisserons de côté, fit assez vivement le notaire. En admettant, comme vous le prétendez, que vous soyez grosse des œuvres de Jules, ce n'est pas, vous en conviendrez, à un homme de mon âge qu'il appartient de sonder les mystères de votre alcôve; je me récuse absolument pour cette besogne. Au fait, reprit-il, frappé d'une idée subite, vous êtes grosse de combien de mois!

— De quatre mois, monsieur.

Me Le Ponsart parut méditer. Quatre mois! mais Jules était déjà malade et, par conséquent, il devait s'abstenir, par raison de santé, de ces rapprochements que les personnes bien portantes peuvent seules se permettre. Il y aurait donc présomption pour que ce ne fût pas lui...

— Mais il n'était pas au lit il y a quatre mois,

s'écria Sophie indignée de ces suppositions ; le médecin n'était pas même venu... puis il m'aimait bien et...

Me Le Ponsart étendit la main.

— Bien, bien, fit-il, cela suffit, et, un peu vexé d'avoir fait fausse route et de n'avoir pu, avec le chiffre des mois, confondre la femme, il ajouta aigrement : Je me doutais déjà que des excès avaient dû causer la maladie et hâter la mort de Jules, maintenant, j'en ai la certitude ; quand on n'est pas plus fort que n'était le pauvre garçon, c'est véritablement malheureux de tomber sur une personne qui est... voyons, comment dirai-je, trop bien portante, trop brune, fit-il, très satisfait de cette dernière épithète, qu'il estimait à la fois concluante et exacte.

Sophie le regarda, stupéfiée par cette accusation ; elle n'avait même plus le courage de répondre, tant les actes qu'on lui reprochait lui semblaient inouïs ; cette idée qu'on pouvait imputer à son affection la mort de cet homme qu'elle avait soigné, jours et nuits, l'atterra ; elle étrangla, puis ses larmes qui semblaient taries recoulèrent de plus belle.

Pendant ce temps, le notaire se faisait cette réflexion que ces pleurs ne l'embellissaient pas : ce ventre qui sautait dans la saccade des sanglots lui parut même grotesque.

Cette réflexion ne le disposait pas à la clémence ;

cependant, comme le désespoir de la malheureuse augmentait, qu'elle pleurait maintenant à chaudes larmes, la tête entre ses mains, il s'amollissait un peu et s'avouait intérieurement qu'il était peut-être cruel de jeter ainsi une femme sur le pavé, en quelques heures.

Il s'irrita, mécontent de lui ; mécontent tout à la fois de l'action qu'il allait commettre et du semblant de pitié qu'il éprouvait.

Involontairement, il cherchait un argument décisif qui lui rendît cette créature plus odieuse, un argument qui enforcît et justifiât sa dureté, qui le débarrassât du soupçon de malaise qu'il sentait poindre.

Il posa deux questions, mais, trichant avec lui-même afin d'aider à se convaincre et d'obliger la femme à répondre dans le sens qu'il espérait, il plaida le faux pour savoir le vrai.

— En résumé, ma chère enfant, fit-il, je n'ignore pas la façon dont mon petit-fils vous a connue. Certes, cela n'ôte rien à vos mérites, mais permettez-moi de vous le dire, il n'a pas été le premier qui ait défloré ces charmants appas — et il salua galamment de la main — de sorte que, comme nous disons, nous autres hommes de loi, là où il n'y a pas eu de préjudice, il ne saurait y avoir de réparation.

Sophie continuait à pleurer doucement : elle ne répondit point.

Bien, pensa Me Le Ponsart, elle ne proteste pas ; donc, j'ai touché juste ; Jules n'a pas été son premier amant — et d'une...

— En second lieu, reprit-il, vous pensiez bien, n'est-ce pas ? que la situation irrégulière dans laquelle vous viviez avec mon petit-fils ne pouvait durer. D'une façon ou d'une autre, elle se serait rompue. Ou Jules aurait été nommé sous-préfet dans une province et il se serait honorablement et richement marié, ou pour une cause que l'avenir eût pu seul nous apprendre, il vous eût quittée ou eût été quitté par vous : dans ces deux cas, votre liaison aurait forcément pris fin.

— Non, monsieur, fit-elle vivement, en levant la tête, non Jules ne m'aurait pas abandonnée. Il aurait épousé la mère de son enfant ; il me l'a dit, combien de fois !

— Allons donc, mâtine, murmura le notaire, voilà ce que je voulais te faire avouer. Cette fois, ses scrupules se mettaient à couvert ; cette fille, qui n'avait même pas l'excuse de s'être livrée vierge à son petit-fils, nourrissait le projet de se marier !

C'est un comble, se répétait-il ; nous aurions eu ce torchon-là dans notre famille ! Il resta déconcerté ; en une rapide vision, il aperçut Jules amenant cette femme, traversant la localité, tout entière sur ses portes, entrant au milieu de la fa-

mille consternée par cette mésalliance ; il aperçut cette femme, sans tenue, ne sachant ni manger, ni s'asseoir, lâchant des coq-à-l'âne, compromettant sa situation par le ridicule de sa vie présente et l'infamie de sa vie passée. — Ah bien, nous l'avons échappé belle !

Sa résolution était, du coup, inébranlable.

— Voulez-vous signer, oui ou non, ce reçu ? dit-il, d'un ton bref.

Elle refusa d'un geste.

— Faites bien attention, je vous ouvre une porte de sortie, vous la refusez ; prenez garde que moi-même je ne la ferme.

Puis, voyant qu'elle persistait à se taire, il ravala sa colère, se croisa les bras et reprit, d'une voix paterne :

— Croyez-moi, ne soyez pas mauvaise tête ; d'abord, cela ne vous avancerait à rien ; réfléchissez : si vous refusez de signer ce reçu, que va-t-il se passer ? vous allez vous trouver sur le pavé, sans sou ni maille, sans le temps de vous retourner pour en avoir ; voyons, dans l'intérêt même de ce petit innocent que vous portez dans vos entrailles, ne vous entêtez pas à rejeter cette offre qui est la seule acceptable, car elle concilie les intérêts des deux parties. Allons, un bon mouvement...

Il lui mit le reçu sous le nez.

Elle le repoussa de la main. — Non, je ne signerai

pas, nous verrons ; après tout, je veux élever son enfant qui est le mien...

— Demandez-moi tout de suite de le tenir sur les fonts baptismaux et de payer les mois de nourrice, dit Me Le Ponsart qui goguenarda presque, tant cette prétention lui parut baroque ! Mais, ma chère, la recherche de la paternité est interdite, il n'y a pas besoin d'être un grand clerc pour savoir cela. — Eh bien, nous décidons-nous, car le temps me presse ? Pour la seconde et dernière fois, je vous le répète : ou vous êtes la bonne de Jules, auquel cas vous avez droit à une somme de trente-trois francs soixante-quinze centimes ; ou vous êtes sa maîtresse, auquel cas, vous n'avez droit à rien du tout ; choisissez entre ces deux situations celle qui vous semblera la plus avantageuse.

Et ça s'appelle un dilemme ou je ne m'y connais pas, fit-il très satisfait, en aparté. Il prit son parapluie et son chapeau.

Sophie s'exaspéra. — C'est bien, je vais voir ce qui me reste à faire, cria-t-elle.

— Rien, belle dame, croyez-moi. En attendant, vous avez jusqu'à demain midi pour réfléchir. Passé ce délai, je pars, enlevant les meubles, et je remets la clef du logement au propriétaire ; la nuit porte conseil ; laissez-moi espérer qu'elle vous profitera, et que demain vous serez revenue à des idées plus sages.

Et, poliment il la salua et l'invita ironiquement, la voyant immobile, comme pétrifiée, à ne point se déranger pour le reconduire, et il ouvrit et referma, en homme bien élevé, tout doucement la porte.

IV

Du haut de son comptoir, Mme Champagne aimait à s'écouter parler. Elle était asthmatique et obèse, blanche et bouffie, trop cuite. Dans ses tissus relâchés, des rides se croisaient en tous sens, zébrant le front, lézardant les yeux, lacérant les joues ; ces rides étaient creusées sur sa face, en noir, de même que si la poussière des âges avait pénétré sous la peau et imprégné d'ineffaçables raies, le derme.

Elle était loquace et baguenaudière, convaincue de son importance, révérée par le quartier qui la réputait influente et juste. Elle était, en effet, la providence des pauvres, rédigeant des placets qu'elle adressait aux grands noms de France qui les accueillaient souvent, sans qu'on sût pourquoi.

En revanche, ses affaires personnelles réussissaient moins ; elle exploitait, rue du Vieux-Colombier, près de la Croix-Rouge, une boutique mal achalandée de papeterie et de journaux, gagnant

assez pour ne pas être mise en faillite ; mais elle s'estimait quand même heureuse, car les plus intimes de ses souhaits étaient exaucés, ses penchants au cancanage enfin satisfaits dans ce magasin qui simulait une véritable agence de renseignements, une sorte de petite préfecture de police où, sur des sommiers judiciaires parlés, étaient relatés, à défaut de condamnations et de crimes, les cocuages et les disputes, les emprunts rendus et les dettes inapaisées des ménages.

En tête des pauvresses qu'elle protégeait et recommandait à la charité des grandes dames, figurait Mme Dauriatte, une femme de soixante-huit ans, maigre et voûtée, avec des yeux confits, une bouche vide et rentrée, une mine papelarde. Elle tenait de l'ancienne poseuse de sangsues, mais plus encore de ces mendiantes qui sollicitent la charité sous le porche des églises, et elle les fréquentait, en effet, au mieux avec les prêtres de Saint-Sulpice, vivant d'une dévotion également répartie sur Mme Champagne et sur la Vierge.

Ce jour-là, Mme Dauriatte, assise sur une chaise dans la boutique de la papetière, se lamentait de ses jambes qui refusaient de la porter, de ses pieds envahis par un potager d'oignons, de ses larges pieds cultivés qui nécessitaient le constant usage de bottes munies de poches.

Mme Champagne hochait le chef, en guise de

consolante adhésion, quand soudain elle s'écria :

— Tiens, mais c'est Sophie ! Ah bien, vrai, elle en a des yeux !

— Où ça ? demanda Mme Dauriatte, en allongeant le cou.

La papetière n'eut pas le temps de répondre ; la porte s'ouvrit dans un choc de timbre, et Sophie Mouveau, les paupières pochées par les larmes, entra et se prit à sangloter devant les deux femmes.

— Voyons, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Mme Champagne.

— Faut toujours pas pleurer comme ça ! fit en même temps Mme Dauriatte.

Elles s'empressèrent autour d'elle, la poussèrent sur un siège, la contraignirent à boire du vulnéraire étendu d'eau afin de la réconforter, et elles profitèrent de l'occasion pour s'adjuger un petit verre.

— Nous pouvons tout entendre maintenant, déclara Mme Dauriatte qui se passa le revers de la manche sur la bouche.

Et, harcelée par les deux femmes dont les yeux grésillaient de curiosité, Sophie raconta la scène qui avait eu lieu entre elle et le grand-père de Jules.

Il y eut un moment de silence.

— Vieux mufle, va ! s'écria Mme Dauriatte, laissant échapper par cette injure, comme par une soupape, l'indignation qui pressait sa vieille âme.

Mme Champagne, qui était femme de sang-froid, réfléchissait.

— Et il revient quand ? dit-elle à Sophie.

— Demain, avant midi.

Alors la papetière leva un doigt et, ainsi qu'un oracle, proféra cette sentence : — Nous n'avons pas de temps à perdre ; mais, c'est moi qui te le dis, tu n'as rien à craindre. Tu es enceinte, n'est-ce pas ? Eh bien alors la famille te doit une pension alimentaire ; je ne suis pas ferrée sur la justice, mais je sais cela ; le tout est de ne pas se laisser embobiner. Du reste, aussi vrai que je m'appelle Mme Champagne, je vas lui montrer, moi, à ce vieux crocodile, de quel bois je me chauffe ! — Et elle se leva. — Mon chapeau, mon châle, dit-elle à Mme Dauriatte, figée d'admiration. — Elle les mit. — Je vous laisse la boutique en garde jusqu'à tout à l'heure, ma chère ; — quant à toi, ma fille, ne t'abîme pas les yeux à pleurer et suis-moi ; nous allons à côté, chez mon homme d'affaires.

Devant l'assurance si virilement exprimée par Mme Champagne, Sophie renfonça ses larmes.

— C'est un homme très bien, vois-tu, que M. Ballot, disait la papetière, en route ; cet homme-là, il ferait suer de l'argent à un mur, puis rien ne l'embarrasse, il sait tout, tu vas voir ; c'est là, montons, non, attends que je souffle.

Elles gravirent péniblement les trois étages,

s'arrêtèrent devant une porte décorée d'une plaque de cuivre dans laquelle était incrustée en rouge et en noir cette inscription : « Ballot, receveur de rentes, tournez le bouton, s.v.p. » Mme Champagne haletait, couchée sur la rampe ; — c'est-il donc bête d'être grosse comme cela, soupira-t-elle ; puis, elle rejeta précipitamment des bouffées d'air, se moucha, et, la mine recueillie, de même que si elle fût entrée dans une chapelle, elle ouvrit la porte.

Elles pénétrèrent dans une salle à manger convertie en bureau, dont la fenêtre était obstruée par deux tables en bois peintes en noir, avec des gens courbés dessus, l'un vieux, le crâne garni de duvet de poule ; l'autre, jeune, rachitique et velu ; aucun de ces deux employés ne daigna tourner la tête.

— M. Ballot est-il visible ? demanda Mme Champagne.

— Sais pas, fit le vieillard, sans bouger.

— Il est occupé, jeta le jeune homme par dessus son épaule.

— Alors, nous attendrons.

Et Mme Champagne s'empara des chaises qu'on ne lui offrait point. Elles s'assirent, sans parler ; Sophie restait, les yeux baissés, incapable de réunir deux idées, mal remise encore du coup asséné, le matin, par le notaire ; la papetière regardait la pièce, meublée de casiers gris, de cartons, de liasses

attachées avec des sangles ; ça sentait les bottes mal décrottées, le graillon et l'encre sèche ; à certains instants, un bruit de voix s'entendait derrière une porte à tambour vert, en face de la croisée.

— C'est là qu'est son bureau, dit confidentiellement Mme Champagne à sa protégée que cette intéressante révélation ne désoucia point.

Alors la papetière récola dans sa cervelle les pensées qu'elle délibérait d'émettre ; puis, pour tuer le temps, elle considéra les souliers du vieil employé, leurs tiges déchirées, leurs élastiques tortillés comme des vers, leurs talons gauchis ; elle commençait à s'endormir, quand le tambour vert s'écarta devant l'homme d'affaires qui reconduisit un client jusqu'au palier, avec force salutations, revint et, reconnaissant Mme Champagne, la pria d'entrer.

Les deux femmes, debout, dès qu'il avait paru, le suivirent, sur la pointe des pieds dans son cabinet ; courtoisement, il leur désigna des chaises, se renversa sur son fauteuil d'acajou, en hémicycle, et, jouant nonchalamment avec un énorme coupe-papier en forme de rame, il invita ses clientes à lui faire connaître l'objet de leur visite.

Sophie commença son histoire, mais Mme Champagne parlait en même temps, greffant de ses réflexions personnelles la narration déjà confuse des

faits. Fatigué par cet inextricable verbiage, M. Ballot voulut poser les questions, une à une et il supplia Mme Champagne de se taire et de laisser d'abord s'expliquer la personne directement en cause.

— Et vous désirez maintenant..... fit-il après qu'il fut au courant de la situation.

— Mais, nous désirons qu'il lui soit rendu justice, s'écria la papetière qui jugea le moment venu de prendre la parole. La pauvre enfant est enceinte de ce garçon ; lui, il est mort, il ne peut plus rien pour elle, ça c'est clair, mais la famille lui doit, je pense bien, une petite rente, quand ça ne serait que pour payer les mois de nourrice et élever le gosse ! comme c'est des pouacres et des sans cœur qui lui ont dit qu'ils la mettraient comme ça sur le pavé, demain, je viens savoir ce qu'il y aurait à faire.

— Rien, ma chère Dame.

— Comment, rien ! s'exclama la papetière au comble de la stupeur. — Mais alors, le pauvre monde, il ne serait donc plus protégé ! il y aurait donc des gens qui pourraient mettre les autres sur la paille, quand ça leur dirait !

M. Ballot haussa les épaules. — Le logement était au nom du défunt, les meubles aussi, n'est-ce pas ? bon ; — d'autre part, M. Jules a des héritiers, eh bien, ces héritiers ont le droit d'agir,

dans l'espèce, ainsi que bon leur semble ! Quant à cet enfant posthume qui vous paraît créer des titres à Mademoiselle, c'est une pure et simple erreur ; rien, absolument rien, vous m'entendez, ne peut les forcer à reconnaître que la paternité de cet enfant appartient à M. Jules.

— Si c'est Dieu possible ! étouffa Mme Champagne.

— C'est ainsi ; le Code est là et il est formel, dit l'homme d'affaires. en souriant.

— Ah bien, il est propre, votre Code ! je me demande ce qu'il y a dedans, moi, si des situations comme celles de Sophie n'y sont pas réglées !

— Mais si, elles sont réglées, ma bonne dame Champagne, et la preuve est qu'il est interdit à Mademoiselle de réclamer quoi que ce soit par les voies légales.

— Viens, viens, ma fille, cria la papetière qui s'exaspérait. Elle se leva. — On voit bien que les lois sont fabriquées par les hommes ; tout pour eux, rien pour nous ; je lui arracherais les yeux, moi, au grand-père de Jules, si je le tenais ; ce serait toujours autant de fait !

Et, poussée à bout par le rire narquois de M. Ballot, Mme Champagne perdit complètement la tête et affirma que si jamais un homme se permettait envers elle des abominations de la sorte, elle se vengerait, coûte que coûte, quitte à passer

en Cour d'assises ; ajouta, du reste, qu'elle se fichait, comme de Colin-Tampon, de la police, des prisons, des juges, divagua pendant dix bonnes minutes, excitée par M. Ballot qui, ne voyant aucun profit à tirer de cette affaire, s'amusait pour son propre compte, très sympathique au fond à ce notaire de province dont il appréciait, en connaisseur, l'adroit dilemme.

Quant à Sophie, elle demeurait immobile, clouée debout, les yeux fixes. Depuis le matin, cette pensée qu'elle allait rôder, sans argent, sans domicile, jetée comme un chien dehors, s'était émoussée ; à cette souffrance précise et aiguë, avait succédé une désolation vague, presque douce ; elle dormait tout éveillée, incapable de réagir contre cet alanguissement qui la berçait. Elle ne pleurait plus, se résignait, s'abandonnait à Mme Champagne, remettant son sort entre ses mains, se désintéressant même de sa propre personne, s'apitoyant avec la papetière sur le malheur d'une femme qui la touchait de très près, mais qui n'était absolument plus elle.

Ne comprenant pas cet amollissement, cette indifférence hébétée, qui résulte de l'excès même des larmes, Mme Champagne s'agaça.

— Mais remue-toi donc, dit-elle ; joue donc pas ainsi les chiffes ! — usant, dans cette exclamation, son reste de colère ; puis elle se remit un peu et,

plus d'aplomb, s'adressa à l'agent d'affaires.

— Alors, Monsieur Ballot, c'est tout ce que vous pouvez nous dire ?

— Hélas ! oui, ma brave dame ; je regrette de ne pouvoir vous assister dans cette épreuve, et il les poussa poliment vers la porte, protestant d'ailleurs de son dévouement, assurant Mme Champagne, en particulier, de sa haute estime.

Elles se retrouvèrent, anéanties, dans la boutique. Ce fut alors au tour de Mme Dauriatte de s'emporter. — Mme Champagne gisait, dans son comptoir, la tête dans les mains, secouée de temps à autre par les vociférations de sa vieille amie dont l'intelligence fut, ce jour-là, plus spécialement incohérente. A propos de Sophie, elle en vint, sans transition raisonnable, à parler d'elle-même, à retracer la vie de feu Dauriatte, son mari, un homme dont elle avait ignoré ou oublié la position sociale, car si elle se rappelait qu'il portait de l'or sur ses habits, elle ne pouvait dire au juste s'il avait été maréchal de France ou tambour-major, vendeur de pâte à rasoir ou suisse.

Cette douche d'histoires endormit la papetière que les émotions avaient brisée ; une cliente qui marchanda des plumes la réveilla.

Elle s'étira et songea au dîner ; l'heure s'avançait ; on convint que Mme Dauriatte irait chercher aux « Dix-huit Marmites », une gargote située rue

du Dragon, près de la Croix-Rouge, deux potages et deux parts de gigot, pour trois. — Je vais moudre le café, tandis que vous achèterez des provisions, conclut Mme Champagne, et pendant ce temps Sophie mettra le couvert.

Vingt minutes après, elles étaient installées dans l'arrière-boutique, exclusivement meublée d'une table ronde, d'une fontaine, d'un petit fourneau et de trois chaises.

Sophie ne pouvait avaler ; les morceaux lui bouchaient la gorge.

— Allons, ma belle, disait Mme Dauriatte, qui mangeait ainsi qu'un ogre, il faut vous forcer un peu.

Mais la jeune fille secouait la tête, donnant à Titi, le petit chien-loup de la papetière, la viande qui se figeait dans son assiette.

Et comme Mme Dauriatte insistait,

— Laissez-la, le chagrin nourrit, attesta judicieusement Mme Champagne qui n'ayant, elle aussi, ce soir-là, aucun appétit, s'alimentait du moins avec des verres remplis d'un liquide rouge.

Mme Dauriatte opina du bonnet, mais ne souffla mot, car elle avait des joues telles que des balles ; et des rigoles de jus serpentaient jusqu'à son menton, tant elle se hâtait à torcher les plats.

— Voyons maintenant, fit la papetière qui éteignit sa lampe à esprit de bois et versa l'eau chaude sur

le café, — voyons, parlons peu, mais parlons bien : Sophie, comment allez-vous faire demain ?

La jeune fille eut un geste douloureux d'épaules.

— Il faudrait peut-être aller voir le propriétaire, hasarda Mme Champagne, et lui demander un répit de quelques jours.

— Oh ! c'est des bourgeois ! ils s'entendent toujours entre eux contre le pauvre monde ! laissa échapper, dans une confuse lueur de bon sens, Mme Dauriatte.

— Le fait est que le vieux lui a certainement rendu visite, afin de pouvoir emporter demain les meubles, murmura Mme Champagne ; il est même bien capable de lui avoir donné de l'argent pour qu'il vous expulse. — Oh ! les sans-cœur ! — Eh bien, moi, c'est égal, je m'empêcherais, malgré toutes leurs lois, d'être ainsi fichue dehors ; non, vrai, là, ils seraient trop contents !

Elle s'arrêta net, regardant Sophie qui buvait son café, goutte à goutte, avec sa petite cuiller, et elle s'écria :

— Bois pas comme ça, ma fille, ça donne des vents !

Puis elle demeura, pendant une seconde, absorbée, cherchant à relier le fil de ses idées interrompu par ce conseil ; n'y parvenant pas : — Suffit, reprit-elle ; ce que je voulais te dire, en somme, c'est que quand il y en a pour deux, il y en a pour trois ; j'ai pas

le sou, ma fille, mais ça ne fait rien ; si l'on te chasse, tu viendras ici et t'auras, en attendant, le vivre et la niche.

Soudain une nouvelle idée lui germa dans la cervelle.

— Tiens mais... comme tu n'es pas très débrouillarde, si demain c'était moi qui parlais à ta place au grand-père de Jules ; peut-être qu'en le raisonnant j'obtiendrais qu'il t'indemnise.

Sophie accepta avec empressement.

— Ah ! madame Champagne, que vous êtes donc bonne, fit-elle, en l'embrassant ; moi, toute seule, je ne m'en serais jamais tirée.

Ce fut dans la sombreur de sa détresse un jet de lumière. Persuadée de la haute intelligence de la papetière, convaincue de sa parfaite éducation, elle n'hésitait pas à croire que sa présence lui serait préventive et propice ; elle se rendait justice à elle-même, s'avouait peu compréhensive, peu adroite. Quand elle avait quitté son pays, un petit village près de Beauvais, elle ne savait rien, n'avait reçu aucune éducation de ses père et mère qui la rouaient simplement de coups. Son histoire était des plus banales. Traquée par le fils d'un riche fermier et lâchée aussitôt après le carnage saignant d'un viol, elle avait été à moitié assommée par son père qui lui reprochait de n'avoir pas su se faire épouser ; elle s'était enfuie et s'était placée, en qualité de

bonne d'enfant, à Paris, dans une famille bourgeoise qui la laissait à peu près crever de faim.

Par hasard, Jules la rencontra ; il s'amouracha de cette belle fille fraîche, qui témoignait, à défaut d'éducation, d'un caractère aimant et d'un certain tact. Habituée aux rebuffades, elle s'éprit à son tour de ce jeune homme timide et un peu gauche qui la dorlotait au lieu de la commander ; joyeusement, elle accepta la proposition de vivre avec lui. Leur ménage n'avait cessé d'être heureux ; elle, attentive à plaire à son amant, se dégrossissait, abandonnait peu à peu la quiétude de ses pataquès, savait à propos se taire ; lui, qui détestait les bals, les cafés, les filles délurées devant lesquelles il perdait toute contenance, était satisfait de rester dans sa chambre près d'une femme dont la douceur un peu moutonnière l'enhardissait, en le mettant à l'aise ; puis le jour était venu où elle s'était sentie enceinte, et l'enfant avait été bravement accepté par Jules, flatté à son âge de contracter déjà de sérieuses charges.

Tout à coup, sans qu'on sût comment, le jeune homme était tombé gravement malade. Alors le gai train-train de la vie commune avait cessé. En sus des inquiétudes, des tourments que lui inspirait cette maladie, la probable arrivée du père de Jules l'épouvantait. Elle s'était ingéniée à retarder sinon à parer cette menace ; comme son amant en-

voyait toujours son linge sale, en caisse, chez son père, elle avait dû porter les chaussettes et les chemises d'homme pour les salir avant de les expédier à la campagne ; ce subterfuge avait d'abord réussi, mais bientôt M. Lambois, surpris de ne plus recevoir de lettres régulières de son fils, s'était plaint ; le malade avait réuni ses forces pour gribouiller quelques lignes dont la divagante incertitude changeait en alarme l'étonnement du père ; d'autre part, le médecin, jugeant son client perdu, avait cru nécessaire de prévenir la famille et M. Lambois était aussitôt arrivé.

Elle s'était renfermée dans la cuisine, se bornant à un rôle effacé de bonne, préparant les tisanes, ne desserrant pas les lèvres, affectant, malgré les sanglots qui lui montaient dans la gorge, l'indifférence d'une domestique contemporaine devant le moribond qu'elle mangeait de caresses, dès que le père retournait à son hôtel.

Mais, si bonasse, si simple qu'elle fût, elle comprenait bien, tout en ignorant les aveux et les recommandations du médecin au père, que celui-ci n'était point dupe de son manège. Au reste, mille détails trahissaient le concubinage dans ce logement : le matelas enlevé du lit et installé sur le parquet de la salle à manger, le logis dénué de chambre de bonne, l'unique cuvette, les deux brosses à dents dans le même verre, le seul pot de pommade, en

permanence sur la toilette. Elle avait eu la précaution d'enlever ses robes de l'armoire à glace ; elle n'avait d'abord pas songé aux autres indices, tant cette subite arrivée du père lui troublait la tête ; peu à peu, elle s'aperçut de ces oublis, s'efforça, dans sa maladresse, de cacher les objets compromettants, ne s'imaginant pas qu'elle eût dissipé, par ce soin même, les derniers doutes de M. Lambois.

Lui, avait été on ne peut plus digne. Il acceptait les soins de Sophie, se faisait, économiquement, préparer son dîner par elle, et il daignait même la complimenter de certains plats.

Jamais, il n'avait lancé une allusion au rôle joué par cette femme ; après la mort de son fils seulement, il permit d'entendre qu'il connaissait la vérité, car il remit à Sophie une photographie d'elle qu'il avait trouvée dans l'un des tiroirs entrebâillés du bureau, en lui disant : Mademoiselle, je vous restitue ce portrait dont la place ne saurait plus être désormais dans ce meuble. — Et, dans le tracas d'un enterrement, d'un transport de corps en province, il l'avait en quelque sorte oubliée, ne lui envoyant ni argent, ni nouvelles.

Depuis ce jour, elle avait vécu dans un état voisin de l'hébétude, pleurant toutes les larmes de ses yeux sur son pauvre Jules, malade de fatigue et tourmentée par sa grossesse, vivant avec quel-

ques sous par jour, espérant encore que le père de son amant lui viendrait en aide. Puis, à bout de ressources, elle lui avait écrit une lettre, vivant, l'oreille au guet, dans l'espoir d'une réponse qui n'arriva pas et à laquelle suppléa la visite du terrible vieillard qui la chassait.

Enfin, la chance lui souriait tout de même maintenant un peu ; Mme Champagne qu'elle avait connue en achetant des journaux et de l'encre et en se livrant chez elle à une causette quotidienne, le matin, lorsqu'elle se rendait au marché, consentait à la secourir. Outre qu'elle avait une langue alerte et bien pendue et une grande habitude du monde, songeait Sophie, c'était une femme établie, une commerçante qui avait été réellement mariée. Ce n'était plus une pauvre fille comme elle-même, qu'on pouvait rabrouer parce qu'elle était sans situation honorable, sans défense, que le notaire allait avoir à combattre ; sautant d'un extrême à l'autre, du morne accablement au vif espoir, Sophie était certaine que sa misère était sur le point de prendre fin, et Mme Dauriatte, par platitude, exprima tout haut ce que la jeune fille pensait tout bas.

— Votre affaire est dans le sac, ma petite, parce que, voyez-vous, entre gens qui ont des positions convenables, on s'entend toujours ; elle ajouta qu'on s'était sans doute exagéré les menaces de ce notaire qui, en raison même de ses richesses qu'elle

se figura tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, incalculables, ne pouvait pas être un mauvais homme ; et, de bonne foi, maintenant, par suite de cette fortune notariale qu'elle évoquait, Mme Dauriatte fut prise d'une immense considération pour ce vieillard qu'elle avait jusqu'alors si durement honni.

De son côté, Mme Champagne ne laissait point que d'éprouver un certain orgueil à l'idée qu'elle parlerait à ce monsieur respectable, qu'elle discuterait en femme du monde avec lui ; puis, cette mission l'investissait à ses propres yeux d'une grande importance. Quel sujet de conversation pendant des mois ! quel prestige dans le quartier qui louerait son bon cœur, vanterait son ingéniosité diplomatique, clabauderait à perte de vue sur son comme il faut ! Elle se perdait dans ce rêve, souriait béatement, apprêtant déjà sur sa bouche, pour le lendemain, d'heureux effets de cul de poule.

— Il n'est pas décoré ? dit-elle tout à coup à Sophie. La jeune fille ne se rappela pas avoir vu du rouge sur l'habit de cet homme. La papetière en fut fâchée, car l'entrevue eût été plus auguste, mais elle se consola, en se répétant que, jamais dans sa vie, pareille occasion ne s'était présentée de montrer ainsi ses talents et de déployer ses grâces.

A la tristesse du premier moment avait succédé dans la boutique une expansion de joie. — Allons,

un petit verre, ma belle, proposa Mme Champagne à Sophie. — Et vous ? ma chère, dit-elle à Mme Dauriatte. Celle-ci ne se fit pas prier ; elle tendit sa tasse, ne la retirant point, espérant peut-être qu'on la remplirait jusqu'au bord ; mais la papetière lui versa la valeur d'un dé à coudre, et elles trinquèrent toutes les trois, se souhaitant ensemble longue santé et heureuse chance.

Quand l'heure vint de clore les volets, Sophie réconfortée, presque tranquille après tant de sursauts, ne doutait plus du succès de l'entreprise, supputait déjà le chiffre de la somme qu'elle obtiendrait et, d'avance, la divisait en plusieurs parts : tant pour la sage-femme, tant pour la nourrice, tant pour elle-même, en attendant qu'elle se procurât une place.

— Tu feras bien de mettre aussi un peu de côté pour les cas imprévus, recommanda sagement Mme Champagne, et elles rirent, pensant que la vie avait du bon ; Titi, le chien, que cette joie électrisait, jappa, sauta ainsi qu'un cabri sur la table, accrut encore l'hilarité, en balayant avec le plumeau de sa queue la face réjouie des trois femmes.

— Une idée ! s'exclama subitement Mme Dauriatte.

Elle se leva, chercha un vieux jeu de cartes et commença une réussite. — Tu vas voir, ma fille, que demain t'auras de la veine ; coupe, non, de la

main gauche, parce que tu n'es pas mariée. — Et elle tirait trois cartes à la fois, examinait si deux d'entre elles appartenaient à la même série et, dans ce cas, gardait et rangeait sur la table celle qui était la plus rapprochée de son pouce.

— T'es la dame de trèfle, vois-tu, car t'es brune, et la dame de pique est bien brune aussi, mais elle ne peut être qu'une veuve ou qu'une méchante femme ; ce qui ne serait pas vrai pour toi.

Elle épuisa de la sorte, trois fois, le jeu de trente-deux cartes, en rejetant une partie, dans sa jupe, à chaque coup ; il restait sur la table dix-sept cartes, l'indispensable nombre impair ; et elle comptait maintenant avec ses doigts, allant, de droite à gauche, à partir de son héroïne, la dame de trèfle une, deux, trois, quatre, cinq, s'arrêtant sur cette dernière carte. Un neuf de trèfle ! s'écria-t-elle triomphalement, c'est de l'argent. Une, deux, trois, quatre, cinq, qui sera donné par ce Roi, un homme sérieux. Un, deux, trois, quatre, cinq...

— Six ! levez la chemise ; sept, huit, neuf, tapez comme un bœuf ! ajouta Mme Champagne.

Mais tout entière à sa réussite, Mme Dauriatte ne daigna point relever cette puérile interruption.

— Cinq ! reprit-elle, un neuf de carreau, c'est des papiers, à côté de ce Roi de trèfle, qui est un homme de loi. Ça y est ! Tu peux dormir en paix sur tes deux oreilles. Ton sort est bon.

— Et demain, il fera jour, jeta Mme Champagne qui rafla toutes les cartes d'un tour de main ; allons coucher, car il faudra être prête de bonne heure ! Elle serra la main de Mme Dauriatte qui promit de la remplacer aussitôt qu'on ouvrirait la boutique, et, embrassant Sophie sur les deux joues, elle lui recommanda de nettoyer son ménage, de s'habiller, de se mettre sous les armes, dès le matin. Elle-même, émue comme à la veille d'une partie de fête, songea qu'elle s'ornerait de tous ses bijoux, qu'elle revêtirait sa robe d'apparat, afin d'être à la hauteur des circonstances et d'en imposer à ce notaire qui ne pourrait certainement qu'être flatté de trouver une telle compagnie disposée à le recevoir.

V

son âge ! — Avoir été la dupe d'une fille racolée chez Peters ! Mᵉ Le Ponsart regrettait sa méprise, cette poussée incompréhensible, ce mouvement irraisonné qui l'avait, en quelque sorte, forcé à offrir des consommations à cette femme et à l'accompagner jusque chez elle.

Il n'avait pourtant eu la tête égayée par aucun vin ; cette drôlesse était venue se placer à sa table, avait causé avec lui de choses et autres, non sans qu'il l'eût loyalement prévenue qu'elle perdait son temps ; puis des messieurs étaient entrés qui l'avaient saluée et auxquels elle avait tendu la main et parlé bas. De ce fait sans importance était peut-être issue, souterrainement, l'instinctive résolution de la posséder ; peut-être y avait-il eu là une question de préséance, un entêtement d'homme arrivé le premier et tenant à conserver sa place, un certain dépit de se trouver en concur-

rence avec des gens plus jeunes, un certain amour-propre de vieux barbon sollicitant de la fille, à prix même supérieur, une quasi-préférence ; — mais non, rien de tout cela n'était vrai ; il y avait eu une impulsion irrésistible, un agissement indépendant de sa volonté, car il n'était féru d'aucun désir charnel et le physique même de cette femme ne répondait à aucun de ses souhaits ; d'autre part, le temps était sec et froid, et Me Le Ponsart ne pouvait invoquer à l'appui de sa lâcheté l'influence de ces chaleurs lourdes ou de ces ciels mous et pluvieux qui énervent l'homme et le livrent presque sans défense aux femmes en chasse. Tout bien considéré, cette aventure demeurait incompréhensible.

En voiture, le long du chemin, il se disait qu'il était ridicule, que cette rencontre était niaise, fertile en carottes et en déboires ; et il se sentait sans force pour quitter cette fille qu'il suivait machinalement, mu par ce bizarre sortilège que connaissent les gens attardés, le soir, et qu'aucune psychologie n'explique.

Il s'était même retourné l'épingle dans la plaie, se répétant : « Si l'on me voyait ! j'ai l'air d'un vieux polisson ! » — murmurant, tandis qu'il payait le cocher et que la femme sonnait à sa porte : « Voilà l'ennui qui commence ; elle va me proposer de me tenir par la main pour que je ne

me casse pas le cou dans l'obscurité sur les marches et, une fois dans la chambre, la mendicité commencera ! Bon Dieu ! faut-il que je sois bête ! » — Et il était quand même monté et tout s'était passé ainsi qu'il l'avait prévu.

Il avait cependant éprouvé un certain dédommagement des tristesses conçues d'avance. Le logis était meublé avec un luxe dont le mauvais goût lui échappait. La cheminée enveloppée de rideaux en faux brocart, les chenets à boules fleurdelysées, la pendule et les appliques en jeune cuivre, munies de bougies roses que la chaleur avait courbées, les divans recouverts de guipures au crochet, le mobilier en thuya et palissandre, le lit debout dans la chambre à coucher, les consoles parées de marmousets en faux saxe, de verreries de foire, de statuettes de Grévin, lui semblèrent déceler une apéritive élégance et un langoureux confort. Il regarda complaisamment la pendule arrêtée pendant que la femme se débarrassait de son chapeau.

Elle se tourna vers lui et parla d'affaires.

Le notaire tressaillit, lâchant, un à un, des louis que la praticienne lui extirpait tranquillement par d'insinuants et d'impérieux appels, se consolant un peu de sa faiblesse de vieillard assis tardivement chez une fille, par la vue du corsage qu'il jugeait rigide et tiède et des bas de soie rouges qui lui

paraissaient crépiter, aux lueurs des bougies, sur des mollets pleins et des cuisses fermes.

Afin d'accélérer la vendange de sa bourse, la femme se campa sur ses genoux.

— Je suis lourde, hein ?

Bien que ses jambes pliassent, il affirma poliment le contraire, s'efforçant de se persuader, du reste, pour s'égayer, que cette pesanteur ne pouvait être attribuée qu'aux solides et copieuses charnures qu'il épiait, mais plus que cette perspective de pouvoir les brasser, tout à l'heure, à l'aise, le calcul de ses déboursés, la constatation raisonnée de sa sottise et l'inexplicable impossibilité de s'y soustraire, le dominaient et finissaient par le glacer.

Avec cela, la femme devenait insatiable ; sous la problématique assurance d'idéales caresses, elle insistait de nouveau pour qu'il ajoutât un louis à ceux qu'il avait déjà cédés. La niaiserie même de ses propos, de ses noms d'amitié de « mon gros loulou », de « mon chéri », de « mon petit homme », achevait de consterner le vieillard engourdi, dont la lucidité doutait de la véracité de cette promesse qui accompagnait les réquisitions : « Voyons, laisse-toi faire, je serai bien gentille, tu verras que tu seras content. »

De guerre lasse, convaincu que les imminents plaisirs qu'elle annonçait seraient des plus mé-

diocres, il souhaitait ardemment qu'ils fussent consommés pour prendre la fuite.

Ce désir acheva de vaincre sa résistance et il se laissa complètement dépouiller.

Alors, elle l'invita à enlever son pardessus, à se mettre à l'aise. Elle-même se déshabillait, enlevant ceux de ses vêtements qu'elle eût pu froisser. Il s'approcha, mais hélas ! cet embonpoint qui l'avait un peu désaffligé était à la fois factice et blet ! — Elle aggrava cette dernière désillusion par tout ce qu'une femme peut apporter de mauvaise grâce au lit, prétendant se désintéresser de ses préférences, lui repoussant la tête, grognant : Non, laisse, tu me fatigues ; puis, alors qu'il s'agissait de lui, répondant avec une moue méprisante et sèche : « Qu'il s'était trompé s'il l'avait prise pour une femme à ça. »

Il poussa un soupir d'allègement en gagnant la porte. Ah ! pour avoir été volé, il avait été bien volé ! — Et le sang lui empourprait la face, alors qu'il se rappelait les détails grincheux de cette scène.

Puis, cet argent si malencontreusement extorqué l'étouffait. Il arrivait à se représenter les choses utiles qu'il aurait pu se procurer avec la même somme.

Il méditait cette réflexion stérile des gens grugés : qu'on se prive d'acheter un objet plaisant ou com-

mode par économie, alors qu'on n'hésite pas à dépenser le prix qu'eût coûté cet objet, dans un intérêt infructueux et bête.

— Ah ! toi,... je te conseille de filer doux, conclut-il, songeant à la maîtresse de son petit-fils, confondant dans une même réprobation les deux femmes.

Il sourit pourtant, car il était certain de juguler Sophie Mouveau, d'exercer impunément des représailles, de se venger sur elle des déboires infligés par la cupidité de son sexe. Le propriétaire, enchanté de rentrer en possession immédiate de son logement, s'était, — après avoir, du reste, en sa qualité de père de famille, exprimé quelques idées sans imprévu sur les dangers du libertinage et la profonde corruption du siècle, — montré tout disposé à seconder le notaire dans ses entreprises, et le concierge s'était respectueusement incliné, alors que Me Le Ponsart lui avait exhibé l'ordre de laisser déménager les meubles, d'aider au besoin à l'expulsion de la femme et de garder la clef ; deux pièces de cent sous, glissées dans la main, avaient même amolli sa mine et détendu la rigidité luthérienne de son port. Trente-trois francs soixante-quinze et dix francs font quarante-trois francs soixante-quinze, pensait le notaire ; c'est bien le chiffre que j'ai annoncé à mon vieux Lambois, une cinquantaine de francs au plus.

Toutes ses précautions étaient prises : les démé-

nageurs devaient se trouver à midi précis devant la porte, descendre le mobilier, l'expédier par chemin de fer, dans la voiture même, posée, sans roues, à plat sur un camion de marchandises, jusqu'à Beauchamp.

Une seule question demeurait encore pendante : Sophie paraissait à Me Le Ponsart singulièrement retorse. Ce silence où elle se confinait le plus possible, ce système ininterrompu de pleurs interloquaient le notaire qui attribuait à la finesse le profond désarroi et la sottise accablée de cette fille. Il était absolument persuadé que cette larmoyante stupeur cachait une embuscade et la crainte qu'elle ne vînt scandaliser Beauchamp par sa présence ne le quittait plus. Après mûre délibération, il s'était déterminé à recourir aux bons offices de son ancien ami, le commissaire de police, s'était abouché, grâce à lui, avec son collègue du VIe arrondissement, et avait obtenu qu'on menaçât tout au moins la femme des rigueurs de la justice, si elle ne consentait pas à rester tranquille.

— Allons, il est temps d'achever la petite partie commencée et d'emballer rondement la donzelle, se dit Me Le Ponsart, en consultant sa montre. Et il s'achemina vers la rue du Four, se consolant de ses ennuis, par la pensée qu'il prendrait le train, le soir, et rentrerait enfin dans ses pantoufles.

Le concierge baisa presque ses propres pieds,

tant il se courba, dès qu'il l'aperçut. Me Le Ponsart monta, s'arrêta dans le couloir, et, naturellement, sans y songer, il substitua au coup poli, discret, dont il avait, la veille, toqué la porte, un coup impérieux et bref.

Il demeura surpris quand il eut pénétré, à la suite de Sophie, dans la chambre, de rencontrer une grosse dame.

Cette dame se souleva, esquissa une révérence et se rassit. Qu'est-ce que c'est que cela? se dit-il, en regardant cette bedonnante personne, serrée à voler en éclats dans une robe d'un outremer atroce, sur le corsage de laquelle tombaient les trois étages d'un menton en beurre.

En voyant les perles de corail rose qui coulaient des lobes cramoisis des oreilles et une croix de Jeannette qui pantelait sous le va-et-vient d'une océanique gorge, il pensa que cette vieille dame était une harengère, vêtue de ses habits de fête.

Très méprisant, il détourna les yeux et les reporta sur la jeune fille; alors il fronça le sourcil. Elle était, elle aussi, en grande toilette, parée de tous les bijoux que Jules lui avait donnés, et, ainsi pomponnée, les seins bien lignés par le corsage, les hanches bien suivies par la jupe de cachemire, elle était charmante. Malheureusement pour elle, cette beauté et ce costume qui eussent sans doute attendri le vieillard, la veille, l'irritèrent par le souvenir

qu'ils évoquaient d'une soirée maudite. La malechance s'en mêlait ; la tenue débraillée de Sophie, qui l'avait répugné, lors de sa première visite, était la seule qui eût pu l'adoucir aujourd'hui.

De même que, pour la première fois, ses cheveux emmêlés sur le front l'avaient induit à être brutal, de même aussi sa chevelure soigneusement peignée l'incitait à être cruel.

D'un ton dur, il lui demanda si elle était décidée à signer le reçu.

— Mon Dieu ! Monsieur, dit la grosse dame qui intervint, permettez-moi de faire appel à votre bon cœur ; comme vous voyez, la pauvre enfant est toute ébaubie de ce qui lui arrive... elle ne sait pas..., moi, je l'ai assurée que vous ne la laisseriez pas, comme ça, dans la peine. Sophie, que je lui ai dit, Monsieur Ponsart est un homme qui a reçu de l'éducation ; avec ces gens-là qui ont de la justice, tu n'as rien à craindre. Hein ? dis, c'est-il vrai que je t'ai dit cela ?

— Pardon, Madame, fit le notaire, mais je serais heureux de savoir à qui j'ai l'honneur de parler.

La grosse dame se leva et s'inclina.

— Je suis madame Champagne, c'est moi qui tiens la maison de papeterie au numéro 4. M. Champagne, mon mari...

Me Le Ponsart lui coupa la parole d'un geste et du ton le plus sec :

— Vous êtes sans doute parente de Mademoiselle ?

— Non, monsieur, mais c'est tout comme ; je suis, comme qui dirait, sa mère.

— Alors, Madame, vous n'avez rien à voir dans la question qui nous occupe, permettez-moi de vous le dire ; c'est donc à Mademoiselle seule que je continuerai d'avoir à faire. — Il tira sa montre. — Dans cinq minutes, les déménageurs seront ici, et je ne sortirai de ce logement, je vous en préviens, que la clef en poche. En conséquence, je ne puis, Mademoiselle, que vous inviter à préparer un paquet des objets qui vous appartiennent et à me faire décidément connaître si, oui ou non, vous acceptez les propositions que je vous ai soumises.

— Oh ! Monsieur ! c'est-il Dieu possible ! soupira Mme Champagne atterrée.

M^e^ Le Ponsart la fixa de son œil d'étain et elle perdit son peu d'assurance. Du reste, cette femme, d'habitude si loquace et si hardie, semblait, ce matin-là, privée de ses moyens, dénuée d'audace.

Et en effet, l'un de ces irréparables malheurs qu'on croirait s'abattre de préférence, aux moments douloureux, sur les gens pauvres, lui était survenu, dès le lever.

Mme Champagne possédait, en haut de la bouche, sur le devant, deux fausses dents qu'elle enlevait,

chaque soir, et déposait dans un verre d'eau. Ce matin-là, elle avait commis l'imprudence de tirer ce bout de ratelier de l'eau et de le placer sur le marbre de sa table de nuit où Titi, le chien, l'avait happé, s'imaginant sans doute que c'était un os.

La papetière s'était presque évanouie, en lui voyant ainsi broyer le vulcanite, le faux ivoire, les attaches, tout l'appareil. Depuis ce moment, elle pinçait les lèvres de peur de laisser voir les brèches de sa mâchoire, parlait en crachotant de côté, était anéantie par cette idée fixe qu'elle n'avait pas l'argent nécessaire pour combler ses trous. Cette absorbante préoccupation à laquelle se joignait la peur de montrer au notaire les créneaux pratiqués dans ses gencives paralysait ses facultés, la rendait idiote.

La sécheresse de ce vieillard, son verbe impérieux, le mépris dans lequel il ne cessait de la tenir malgré ses frais de toilette achevèrent de la glacer, d'autant qu'elle n'avait même pas douté, un seul instant, d'un accueil sympathique, d'une discussion amiable, d'un assaut de courtoisies réciproques.

— Vous m'avez compris, n'est-ce pas ? ajouta Me Le Ponsart, s'adressant à Sophie interdite.

Elle éclata en sanglots et Mme Champagne, bouleversée, oublia sa bouche, se précipita vers la

jeune fille qu'elle embrassa, en la consolant avec des larmes.

Cette explosion crispa le notaire ; mais il eut soudain un sourire de triomphe : des pas de rouliers ébranlaient enfin les marches, au dehors. Un coup de poing s'abattit sur la porte qui roula ainsi qu'un tambour.

Le notaire ouvrit ; des déménageurs déjà ivres emplirent les pièces.

— Tiens, dit l'un, v'la la bourgeoise qui tourne de l'œil.

— Bien, vrai, je ne sais pas si elle est pleine, fit un autre, en lui regardant le ventre, et il s'avança, l'œil gai, pour prendre dans ses bras Sophie qui s'affaissait sur une chaise.

Mme Champagne écarta d'un geste ces pandours.

— De l'eau ! de l'eau ! cria-t-elle, affolée, tournant sur elle-même.

— Ne vous occupez pas de cela et dépêchons, dit Me Le Ponsart aux hommes ; — je me charge de Mademoiselle ; et pas de comédie, n'est-ce pas ? fit-il, marchant, exaspéré, sur la papetière dont il pétrit nerveusement le bras ; — allons, triez ses affaires et vite, ou moi j'emballe, au hasard, le tout, sans plus tarder.

Et il décrocha, lui-même, des jupons et des camisoles pendus à une patère et les jeta dans un coin, tandis que Mme Champagne finissait de frot-

ter, en pleurant, les tempes de la jeune fille.

Celle-ci revint à elle et alors, pendant que les hommes emportaient les meubles, sous l'œil vigilant du notaire qui surveillait maintenant la descente, Mme Champagne, comprenant que la partie était perdue, tenta de sauver la dernière carte.

— Monsieur, dit-elle, rejoignant Me Le Ponsard sur le palier, un mot, s'il vous plaît.

— Soit.

— Monsieur, puisque vous êtes sans pitié pour Sophie qui s'est tuée à soigner votre petit-fils, dit-elle d'une voix suppliante et basse, laissez-moi au moins faire appel à votre esprit de justice. Si vous voulez, ainsi que vous le dites, considérer Sophie comme une bonne, pensez alors qu'elle n'a pas touché de gages tant qu'elle a été chez M. Jules, et payez-lui les mois qu'elle a passés chez lui, afin qu'elle puisse accoucher chez une sage-femme et mettre l'enfant en nourrice.

Le notaire eut un haut-le-corps ; puis un rire narquois lui rida la bouche.

— Madame, fit-il, avec un salut cérémonieux, je suis au désespoir de ne pouvoir accueillir la requête que vous m'adressez ; et cela, mon Dieu, par une raison bien simple : c'est que vous ne ferez croire à personne qu'une bonne soit restée dans une maison où son maître ne la payait pas. Mademoiselle a donc, selon moi, par ce fait seul qu'elle n'a pas

quitté sa place, incontestablement touché, chaque mois, son dû ; j'ajouterai qu'on ne demande pas de reçu à une bonne, et que, par conséquent, de l'absence de ces reçus, l'on ne saurait inférer que Mademoiselle demeure créancière de la succession de M. Jules. J'en reviens donc, et pour la dernière fois, Madame, car je suis las à la fin de répéter toujours la même chose, à inviter Mlle Sophie à liquider sa situation, en signant, par dérogation cependant à la règle que j'ai posée, le présent reçu. En échange, je lui paierai la somme à laquelle je veux bien admettre qu'elle ait droit.

— Mais c'est une infamie, Monsieur, une lâcheté, un vol, s'écria Mme Champagne, jetée hors d'elle.

Me Le Ponsart pirouetta et lui tourna le dos, sans même daigner répondre à ces violences.

— Quant à vous, fichez-moi la paix, dit-il, sur le palier, aux déménageurs qui tentaient de lui carotter un nouveau litre ; et il rentra dans le logis, l'œil froncé, les mains derrière le dos.

Une sourde colère l'agitait ; l'intrusion de la papetière dans une question où elle n'avait, suivant lui, aucun motif de s'immiscer, avait enforci ses résolutions sur lesquelles appuyaient encore la hâte d'en finir, l'envie de quitter ce Paris qui lui était, depuis la veille, odieux, le désir de regagner au plus vite son chez soi, par un train de nuit. Puis,

il s'entêtait à ne pas dépasser ce chiffre de cinquante francs qu'il avait fixé comme maximum à M. Lambois ; il se faisait un point d'honneur de justifier ses prévisions, de montrer, une fois de plus, combien il était un homme précis quand il s'agissait d'affaires ; cette économie lui semblait aussi une juste compensation de ses prodigalités de l'autre soir ; aux femmes, après tout, à s'arranger entre elles ! Enfin la rapacité des déménageurs l'avait outré ; chacun voulait tirer à boulets rouges sur sa bourse ; eh bien, personne ne l'atteindrait et personne n'aurait rien ! Ces motifs qui s'entassaient dans son esprit et se consolidaient les uns les autres, rendaient vaines les supplications et les rages de Mme Champagne qui, aussitôt que M. Le Ponsart revint dans la pièce, perdit toute mesure et ne risquant plus de gâter une cause déjà jugée, passa aux menaces.

— Oui, Monsieur, oui, dit-elle, en sifflant des dents, j'irai, moi-même, dans votre pays, quand je devrais faire la route à pied, et je chambarderai tout, vous m'entendez bien ! je vous porterai l'enfant, je dirai partout ce qui en est ; je dirai que vous n'avez même pas eu le cœur de le faire venir au monde, cet enfant-là...

— Ta, ta, ta, interrompit le notaire qui ouvrit son portefeuille, le cas était prévu. Voici une assignation du commissaire de police qui invite Made-

moiselle à comparoir devant lui ; un mot de plus, j'use de ce papier, et je vous promets que Mademoiselle restera, si elle veut bouger de Paris, tranquille ; quant à vous, ma chère dame, je vais être obligé de vous faire assigner également par ce magistrat qui vous mettra à la raison, je vous le jure, si vous continuez de divaguer de la sorte. Au reste, venez à Beauchamp, si le cœur vous en dit ; je me charge de vous faire coffrer et vite...

— Oh ! la crapule ! a-t-il du vice ! murmura Mme Champagne qui aperçut, épouvantée, des enfilades de cachots sombres, les rats, le pain noir et la cruche de Latude, tout un lamentable décor de mélodrame.

Satisfait de son petit coup de théâtre, Me Le Ponsard descendit dans la cour où l'on chargeait les derniers meubles ; puis, lorsque tout fut bien en ordre, il invita le concierge à le suivre et remonta les quatre étages.

— Ah, ah ! nous nous décidons enfin, dit-il, voyant Mme Champagne qui trempait une plume dans un encrier et la tendait à Sophie.

Et tandis que les mains tremblantes des deux femmes s'unissaient pour dessiner un vague paraphe, au bas du papier, Me Le Ponsart fit signe au concierge de ficeler les frusques éparses de la femme, et lui-même prit et serra ce récépissé dans lequel Sophie déclarait avoir servi comme bonne

chez M. Jules Lambois, affirmait avoir reçu le montant intégral de ses gages, attestait ne plus avoir droit à aucune somme.

— Après cela, tu auras de la peine à nous faire chanter, se dit-il, et il déposa sur la cheminée la somme dont il tenait, depuis la veille, la monnaie prête.

— Et maintenant, Mesdames, je suis à vos ordres. Et vous, si vous voulez ranger ces paquets dans la cour,... reprit-il, s'adressant au concierge.

— Non, Monsieur, non, ça ne vous portera pas bonheur, gémit, en secouant la tête, Mme Champagne qui soutint Sophie par le bras et l'emmena, toute défaillante. Tu as bien tout ce qui t'appartient? et elle souleva le couvercle d'un panier que la jeune fille avait, elle-même, empli.

L'autre approuva de la tête et, lentement, elles descendirent.

— Ouf! Quel tintouin! s'exclama M^e^ Le Ponsart demeuré seul maître de la place. Il alluma un cigare qu'il s'était refusé, par galanterie, de fumer, pour ne pas incommoder ces dames et il jeta un coup d'œil sur les murs nus; puis, par habitude de propreté, il poussa du bout de sa bottine, dans l'âtre, des rognures de chiffons et de papiers qui traînaient sur le plancher; un billet, plié en quatre, attira cependant son attention; il le ramassa, et le parcourut; c'était une ordonnance de pharmacie:

De l'eau distillée de laurier cerise et de la teinture de noix vomique. Il chercha, pendant une seconde, se rappela vaguement, en sa qualité d'homme marié et de père de famille, que cette potion aidait à combattre les vomissements de la grossesse.

Diable ! se dit-il, mais cette fille peut avoir besoin de cette ordonnance ! — Il ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, attendit que les deux femmes, descendues de l'escalier, parussent, toussa fortement et lorsqu'elles levèrent le nez, il jeta ce petit papier qui voleta et s'abattit à leurs pieds.

— Je ne veux rien avoir à me reprocher, conclut-il, en tirant sur son cigare. Il inspecta le local, une dernière fois, s'assura qu'il était décidément vide, ferma soigneusement la porte et partit, à son tour, restituant la clef au concierge.

VI

Huit jours après le retour de Me Le Ponsart à Beauchamp, M. Lambois se promenait dans son salon, en consultant d'un air inquiet la pendule.

Enfin ! dit-il, entendant un coup de sonnette, et il se précipita dans le vestibule où, plus placide que jamais, le notaire accrochait son paletot à une tête de cerf.

— Ah ça, voyons, qu'est-ce qu'il y a ? dit-il, en suivant M. Lambois dans le salon où une table de whist était prête.

— Il y a que j'ai reçu une lettre de Paris, relative à cette fille !

— Ce n'est que cela, fit Me Le Ponsart dont la bouche se plissa, dédaigneuse ; je croyais qu'il s'agissait de faits plus graves.

Cette assurance allégea visiblement M. Lambois.

— Lisons cette lettre avant que ces messieurs n'arrivent, reprit le notaire, en regardant de côté

les quatre chaises symétriquement rangées devant la table.

Il chaussa ses lunettes, s'assit près d'un flambeau de jeu et il tenta de déchiffrer un griffonnage écrit avec une encre aquatique, très claire, sur un papier très glacé, qui buvait par places.

MONSIEUR,

« *J'ose prendre la liberté d'écrire à votre bon cœur, en vous suppliant de vouloir bien prendre part à ma situation. Depuis que Monsieur Ponsart est venu et a emporté les meubles, Sophie qui n'avait plus un endroit pour reposer sa tête a été recueillie chez moi, comme l'enfant de la maison ; et elle en était digne, Monsieur, par son bon cœur, bien que Monsieur Ponsart ne lui ait pas rendu la justice qu'elle croyait, mais tout le monde ne peut pas être louis d'or et plaire à tout le monde...*

— Quel style ! s'exclama le notaire. Mais sautons cet inutile verbiage et arrivons au fait. Ah ! nous y voilà !

« *Sophie a eu une fausse couche bien malheureuse ; elle était dans l'arrière-boutique où que je prépare mes petites affaires pour que la boutique où l'on entre soit toujours propre, quand elle a été prise de douleurs ; Mme Dauriatte...*

— Qui est-ce, Mme Dauriatte ? demanda M. Lambois.

Le notaire fit signe qu'il ignorait jusqu'au nom de cette dame et poursuivit :

« *Madame Dauriatte n'a pas cru d'abord qu'il y allait avoir une fausse couche; elle pensait que le coup d'avoir été chassée par Monsieur Ponsart lui avait tourné les sangs et elle est allée chez l'herboriste chercher du sureau pour l'échauder et faire respirer à Sophie la fumée, qui enlèverait l'eau qu'elle devait avoir dans la tête. Mais les douleurs étaient dans le ventre et elle souffrait tant qu'elle criait à étrangler ; alors, j'ai été prise de peur et j'ai couru à la rue des Canettes chez une sage-femme que j'ai ramenée et qui a dit que c'était une fausse couche. Elle a demandé si elle avait tombé ou si elle avait bu de l'absinthe ou de l'armoise ; je lui ai dit que non, mais qu'elle avait eu une grosse peine...*

— Au fait! passons ce fatras, dit M. Lambois impatienté; nous n'en sortirons pas avant l'arrivée des amis et il est inutile de les mettre au courant de cette sotte-affaire.

Mᵉ Le Ponsart sauta toute une page et reprit :

« — *Elle est morte, comme cela, et l'enfant ne vaut pas mieux ; alors comme j'avais mis ma croix de cou et mes boucles d'oreilles en gage, j'ai payé la pharmacie et la sage-femme, mais je n'ai plus d'argent et Mᵐᵉ Dauriatte non plus, car elle n'en a jamais.*

« *Aussi, je vous supplie à deux genoux, mon bon Monsieur, de ne pas m'abandonner, je vous prie qu'elle ne soit pas dans la fosse commune comme un pauvre chien. Monsieur Jules qui l'aimait tant pleurerait à la savoir si malheureuse ; je vous prie, envoyez-moi l'argent pour l'enterrer.*

« *En comptant sur votre générosité...* Bon et *et cætera*, dit le notaire — et c'est signé : *Veuve Champagne.* »

M. Lambois et Me Le Ponsart se regardèrent ; puis, sans dire mot, le notaire haussa les épaules, s'approcha de la cheminée, activa les flammes, plaça la lettre de Mme Champagne au bout des pincettes et, tranquillement, la regarda brûler.

— Classée, comme n'étant susceptible d'aucune suite, dit-il, en se redressant et en remettant les pincettes en place.

— C'est trois sous de timbre qu'elle a bien inutilement dépensés, remarqua M. Lambois que la placidité de son beau-père achevait de rassurer.

— Enfin, reprit Me Le Ponsart, cette mort clôt le débat. Et d'un ton indulgent, il ajouta :

— En bonne conscience, nous ne pouvons plus lui en vouloir à la pauvre fille, malgré tout le tintouin qu'elle nous a donné.

— Non, certes, aucun de nous ne voudrait la mort du pécheur.

Et, après un temps de silence, M. Lambois in-

sinua : Cependant il faut avouer que notre bienveillance, pour son souvenir est peut-être entachée d'égoïsme, car enfin, si nous n'avons plus rien à craindre de cette fille, qui sait si, au cas où elle eût vécu, elle n'aurait pas de nouveau jeté le grappin sur un fils de famille ou semé la zizanie dans un ménage.

— Oh ! à coup sûr, répondit Me Le Ponsart la mort de cette femme n'est pas bien regrettable ; mais, vous savez, pour le malheur des honnêtes gens, après celle-là, une autre ; une de perdue...

— Dix de retrouvées, ajouta M. Lambois, et il compléta cette oraison funèbre, par un hochement attristé de la tête.

TABLE

CROQUIS PARISIENS

I. — Les Folies-Bergère. 9

II. — Le bal de la Brasserie européenne. . . . 29

III. — Types de Paris. 53

Le conducteur d'omnibus 55
L'Ambulante. 59
La Blanchisseuse 63
Le Geindre. 67
Le Marchand de marrons. 71
Le Coiffeur 75

IV. — Paysages. 81

La Bièvre 83
Le Cabaret des Peupliers. 89
La Rue de la Chine. 95
Vue des Remparts du Nord-Paris 99

V. — Fantaisies et petits coins 103

Ballade en prose de la Chandelle des six . . . 105
Damiens 109
Le Poème en prose des viandes cuites au four . 113
Un café 117

Ritournelle 123
Le Gousset 125
L'Etiage 129
L'Obsession 133

VI. — Natures mortes 137

Le Hareng 139
L'Image d'Epinal 141

VII. — Paraphrases 145

Cauchemar 147
L'Ouverture de *Tannhæuser* 155
Les Similitudes 161

A VAU-L'EAU 167

UN DILEMME 243

DIJON, IMPRIMERIE DARANTIERE.

PQ
2309
H4C7
1905

Huysmans, Joris Karl
Croquis parisiens

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY